

W-FENEEO



PSYKUP

PRINCESSES LEYA - TAGADA JONES
MEMORIES OF A DEAD MAN - MAOTFA
STEREOTYPICAL WORKING CLASS - JUNON



0321

EDITO

Les éditos ne sont que rarement rigolos. Certains sont même chiants. Celui-ci l'est certainement, tu peux donc directos passer à la suite. Parce que je n'ai rien trouvé de mieux que de parler un peu de «la politique de la chaise vide». C'est un «coup» réalisé par la France de Charles de Gaulle en 1965. À l'époque, il s'agit de redonner au pays sa «grandeur», une stature politique internationale et il n'est pas question que l'Hexagone devienne une forme quelconque de la Communauté Économique Européenne (l'ancêtre de l'UE pour ceux qui l'auraient oublié). Opposée à différentes réformes pour lesquelles il n'est pas question de discuter, la France décide donc de pratiquer ce qu'on appellera «la politique de la chaise vide», les débats européens ne pouvant se tenir avec une chaise, l'évolution de la CEE s'est retrouvée bloquée durant 6 mois, jusqu'à un compromis où chacun trouvait son compte.

Et alors ? Eh bien, j'ai l'impression que ça correspond pas mal à la politique de notre ministre de la Culture ! On a l'impression que sa chaise est vide même quand elle assise dessus ! Elle est en poste depuis juillet et combien de décisions a-t-elle prises ? Y'en a pas beaucoup

mais si tu en cherches des bonnes, y'en a encore moins... Même pour ses godasses dans Les Reines du Shopping, elle s'est plantée... L'été dernier, on n'avait pas de masque, pas de recul, pas de vaccin, pas de test... et on a rayé le mot «culture» du dialogue. L'état sanitaire du pays justifiait certainement ce sacrifice, mais cette année ? On a désormais des masques, des tests dont les résultats sont connus en 15 minutes, le gouvernement prévoit la vaccination de tous les Français pour fin août mais Roselyne Bachelot a flingué tous les festoches rock/métal en limitant la jauge à 5 000 personnes assises... Qui peut imaginer vivre un festival dans ces conditions ? Pourquoi ne pas imposer des tests à l'entrée ? Alors oui, ça aurait été un gros bordel à gérer mais les organisateurs de festoche savent nourrir, abreuver, abriter, laver et apporter des sourires à des milliers de personnes, alors leur demander un test salivaire, ce n'était pas le bout du monde, surtout qu'attendre 30 minutes pour récupérer son entrée dans un festoche, ce n'est pas exceptionnel... Devine quoi, cet été, les chaises de Roselyne seront vides...

■ Oli

SOMMAIRE

06 PSYKUP

12 BRING ME THE HORIZON

13 KING BUZZO

16 MAOTFA

22 HORSKH

26 TENDINITE

28 STEREOTYPICAL WORKING CLASS

32 MOGWAI

35 JOE BONAMASSA

36 TAGADA JONES

46 LOUIS JUCKER

48 MEMORIES OF A DEAD MAN

54 WARDRUNA

55 SENBEI

57 JUNON

66 LIZZARD

68 DERNIER LIVE

74 MR. BUNGLE

75 LDDSM

78 INTERVI OU : PRINCESSES LEYA

84 DANS L'OMBRE : INDIE EAR

88 IL Y A 10 ANS

90 FAN ATTIC : MASS HYSTERIA



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien,
Guillaume Circus, JC
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Angel Fonseca

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JANVIER

Décès d'Alexi Laiho, membre fondateur de **Children of Bodom**. Il n'avait que 41 ans. RIP.

Tomahawk sort un nouvel opus le 26 mars : Tonic immobility. Prévus chez Ipecac (Dälek, Dead Cross, Palms, etc.).

Pourtant ayant annoncé la fin de ses activités il y a près de 2 ans, **Dirge** laisse entendre à travers un bref teaser qu'une ultime production de leur part sortira mercredi (le 3 février) via Division Records (Knut, Papertank, Rorcal, ...).

L'orga du **Hellfest** a adressé un message à la Ministre de la Culture pour connaître la position du gouvernement quant à la potentielle tenue de l'édition 2021 en juin.

Genghis Tron revient aux affaires. Leur nouvel album Dream weapon sortira via Relapse le 26 mars. Le morceau-titre est à découvrir au travers d'un clip clairement pas prévu pour des épileptiques. L'album été enregistré au studio GodCity par Kurt Ballou (Converge).

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN FEVRIER

Initialement prévu le 5 novembre 2020, puis annoncé pour le 18 mars 2021, le concert de reformation de **Silmarils** au Bataclan est programmé toujours pour le 5 novembre mais de cette année 2021.

Point de sortie imminente concernant l'ex-groupe de post-hardcore **Dirge** mais l'annonce de la publication le 26 mars d'un triple CD (en digisleeve) regroupant des titres rares et inédits de la formation francilienne. Son titre : Vanishing point. Son label : Division Records.

Fortitude est donc le titre choisi par **Gojira** pour son septième album studio à paraître le 30 avril. «Born for one thing», qui en est extrait, vient d'être dévoilé en vidéo.

L'annonce gouvernementale quant aux modalités de la tenue des évènements débuts de cet été a précipité la sentence. Le **Hellfest** ne produira pas son édition anniversaire encore cette année. Elle est reportée au 17, 18 et 19 juin 2022. Soutien total à l'organisation du fest' et tous les acteurs liés de près ou de loin à cette manifestation. Le communiqué officiel est à la suite ou à retrouver sur Facebook.

Une captation live du titre «Answers» de **Deftones** datant de 1992 a fait surface sur le web. Le titre est présent sur la démo (Like) Linus.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MARS

Un titre rare inédit de **Black Sabbath** (période Ronnie James Dio) est en ligne depuis aujourd'hui. Son titre : «Slapback».

Thot célébrera tout au long de ce mois de mars 2021 les 10 ans d'Obscured by the wind avec une sortie vinyle, du merchandising anniversaire et une session live qui sera filmée à la fin du mois. Cette édition anniversaire se commande sur BandCamp.

Phil Anselmo & The Illegals proposeront le 9 avril un livestream où le groupe passera en revue les différents albums de Pantera. La billetterie d'A vulgar display of Pantera est ouverte.

Marcel et Son Orchestre lance une campagne de réédition de ses 7 albums studio. Les disques seront remasterisés et disponibles au fil de l'année en LP et en CD (avec quelques titres bonus pour ces derniers). Le groupe propose aussi de recevoir les albums signés et/ou accompagnés d'une photo collector. Ceci sans oublier l'édition d'une box «Youpi power !» permettant de ranger les vinyles ensemble. Pour le moment, les albums Si t'en reveux y'en re n'a et E=CM2 sont concernés.

Danko Jones sortira son nouvel opus, Power trio, le 27 août via Mate in Germany. Le combo en propose un premier extrait : «I want out».

QUI A DIT ?

« N'importe quel animal ayant un prénom de Grand-père a toute ma sympathie. »

- A. Psykup
- B. Junon
- C. Stereotypical Working Class
- D. Princesses Leya

« Nous sommes tous de plus en plus déconnectés les uns des autres, c'est très dangereux comme situation. »

- A. Stereotypical Working Class
- B. Junon
- C. Memories of a Dead Man
- D. Psykup

« Il y a de fortes chance pour qu'il y ai une sorte de Baby Boom niveau composition quand on va se retrouver. »

- A. Memories of a Dead Man
- B. Junon
- C. Psykup
- D. Stereotypical Working Class



PSYKUP

POUR RÉPONDRE À TOUTES LES QUESTIONS QU'ON SE POSAIT SUR LEUR NOUVEL ALBUM, CE SONT MILKA (CHANT) ET JU (CHANT ET GUITARE) QUI PRENNENT LA PAROLE. ON DISCUTE DES CHOIX ARTISTIQUES MAIS ÉGALEMENT DE LA SITUATION CATASTROPHIQUE, TANT ÉCOLOGIQUE QUE SANITAIRE...

Le nouvel album fait la part belle aux conneries de l'humanité mais y'a rien sur le Coronavirus, il est trop tôt pour qu'il soit inspirant ?

Milka : C'est surtout qu'il n'existait pas quand on a composé l'album !

Votre proximité avec les autruches ne vous fait pas craindre l'apparition d'une nouvelle maladie ?

Milka : Notre lien avec les autruches n'est que platonique, donc aucun risque.

J'avais beaucoup aimé Ctrl+Alt+Fuck mais, là, je trouve que c'est encore plus ... «tout», c'est encore plus Psykup. Est-ce que vous partagez cette sensation ou le fait de traiter d'un sujet qui me tient à cœur apporte un biais d'appréciation ?

Milka : Si tu trouves que cet album est excellent, on est bien d'accord, et tu as bon goût ! On a voulu faire une synthèse de ce qu'était Psykup, avec à la fois des riffs de guitares mordants, des passages intenses, violents ou énergiques, et également de la place aux sons



clairs, aux harmonies vocales, aux ambiances plus douces. La composition de Ju a beaucoup évolué depuis des années. Son écriture gagne en efficacité et en lisibilité. Il a su prendre en comptes les retours. Il a su faire preuve de maturité et de pertinence pour ne pas céder aux sirènes de la facilité. Hello Karma ! n'est pas un album léger et quelconque. C'est toujours un album très dense, très Psykup comme tu dis, où il y a une idée toutes les secondes, comme les Z.A.Z. faisaient avec leurs films. Ce n'est pas un album purement brutal pour simplifier le propos, ni un album pop assumé parce qu'on est trop vieux et trop mous. La verve est toujours là et j'étais très excité à l'écoute des morceaux instrumentaux avant de poser les parties vocales. Le fait d'arriver à faire ces montagnes russes en 3 minutes 30, là où il nous fallait 9 minutes par le passé, est positif pour nous.

Vous savez si Greta a entendu votre «Letter to Greta» ?

Milka : Nous ne le savons pas. Mais nous devrions en effet lui envoyer le lien. Tu as son email ?

Non, désolé... C'est plus un titre «anti Trump» que «pro-écologie» ?

Milka : Anti-Trump, non. Anti-gros con qui se fout de la gueule de tous les jeunes conscients de la catastrophe climatique et qui essaient de dire aux vieux gouvernants qu'il faut qu'ils arrêtent de faire n'importe quoi», oui ! (rires)

Vous pouvez mettre fin aux guerres dans le monde ou à la pollution, vous choisissez quoi ?

Ju : C'est comme choisir entre son père ou sa mère là ! Je dirais mettre fin aux guerres dans le monde, je trouve ça complètement con et dingue que des gens s'entretuent au nom d'une idéologie, d'une religion, de simple pou-

voir, ou même pour savoir si la Terre est plate ou pas.

Pourquoi avoir choisi «Lucifer is sleeping» pour en faire un clip ?

Ju : C'est le morceau qui nous paraissait le plus approprié pour être dévoilé en premier au public, à la fois très brutal et très mélodique, et complètement fou. C'est du Psykup pur jus, avec une touche de nouveauté dans le traitement, la forme et les arrangements.

C'est la première fois que vous faites faire un dessin animé, pourquoi ce choix ?

Ju : J'ai toujours rêvé de faire un clip animé pour Psykup, et ce morceau s'y prêtait à 200%. Il fallait bien ça pour faire passer le message parodique et très imagé de la chanson.

«Nice to the bone» a fait l'objet d'une très belle lyrics video, c'est parce que ce message est plus important qu'un autre ?

Ju : Le message du morceau est en effet très important, mais c'était aussi pour varier les plaisirs. La chanson est une apologie de la bienveillance, ce qui est très rare dans le métal et colle bien à ce qu'on veut véhiculer en ces temps de division et de trouble.

Vous avez choisi un «petit» studio et Ayumu Matsuo pour enregistrer l'album, être à côté de Toulouse était important ?

Ju : Nous avons nos marques dans ce studio, c'est là où nous avons enregistré une partie de notre album précédent. Ayumu et Jean-Michel, qui nous accueillent là-bas, sont des musiciens de goût, des personnes adorables et de sacrés bosseurs avec des oreilles en or. Et en effet être pas trop loin de chez nous est agréable, on peut dormir dans nos lits le soir !

Olivier Monsarrat avait travaillé sur We love you all, pourquoi avoir fait de nouveau appel à lui ? Je n'ai pas trouvé beaucoup de références depuis 2008, vous l'avez sorti d'une retraite de producteur ?

Ju : Il ne fait pas de production à proprement parler en dehors de Psykup, c'est notre ingé son en live depuis très longtemps, et il a donné énormément de lui pour le groupe, il fait partie de l'équipe et de la famille. Outre ses grandes

compétences techniques, il connaît très bien la musique du groupe et les personnalités diverses qui le composent, donc il est d'une aide très précieuse en studio.

Les deux ont travaillé ensemble ou avaient des tâches précises ?

Ju : Ils ont travaillé ensemble et se sont relayés aussi parfois pour se reposer un minimum les oreilles, et à cause du premier confinement, on a dû enregistrer les prises voix en 3 jours au lieu de 8, donc deux personnes n'ont pas été de trop derrière la console !

Victor a également réalisé des prises, ce n'est pas compliqué de bosser à la fois «dans» et «pour» le groupe ?

Ju : Il faudrait lui poser la question, mais je pense qu'il a apprécié l'expérience, même s'il en est sorti épuisé : on a bien carburé, et il avait enregistré et mixé les pré-prods avant en plus. Le boulot avec lui a été très constructif, c'est un excellent guitariste qui s'intéresse de près au son, donc il a nous mis une pression bénéfique pour que les prises soient au top niveau jouerie et qualité. Bon, il y a eu un souci de jack déterminant pendant les prises, mais ça il ne préfère pas en parler ! [rires]

Le mix a été confié à Fred Duquesne, quelles étaient vos demandes ? Il y a tellement de trucs dans les morceaux que ça ne doit pas être évident de faire un mixage «équilibré».

Ju : Tout à fait, mixer Psykup est un challenge à chaque fois pour ceux qui s'y collent. C'est un vieux pote, il connaît bien notre musique et l'apprécie. On lui a demandé à la fois un gros son à l'américaine et une certaine rugosité, et il a relevé le défi de mixer sur notre base métal autant d'éléments différents, comme des instruments traditionnels ou un piano. Il s'est montré ultra pro, de bon conseil, bosseur et à l'écoute des désirs artistiques du groupe. Thibault Chaumont a également fait un superbe taf de mastering. A nos yeux, c'est la meilleure production que nous n'ayons jamais eue.

L'artwork est comme toujours sublime, quelles étaient les consignes données à Jouch ?

Ju : Jouch aime que le groupe lui propose un



concept, et ensuite il tombe toujours juste. Il sait transcender une simple idée décalée pour en ériger un monument de classe. C'est encore le cas ici, avec en bonus cet effet de vieille affiche abîmée qu'il a ajouté, et qui donne l'impression que l'explosion nucléaire a désagrégé l'artwork en entier.

Parmi les images à l'intérieur, il y a ce couple joyeux devant une forêt en flamme, ça ressemble à l'artwork de La Phaze, vous avez évoqué ce sujet ?

Milka : A vrai dire, non, car personne n'écoute La Phaze dans le groupe. On nous a fait remonter leur artwork, qui a en effet des similitudes. Ça montre juste que beaucoup d'artistes sont sensibles au grand n'importe quoi décisionnel autour des grandes questions écologiques et

sociétales.

Bérangère apporte sa voix sur deux titres, sa participation reste discrète, pourquoi ne pas lui avoir fait plus de place ?

Ju : Je lui ai demandé de venir poser sa voix plus dans une optique de sample éthéré à la Prodigy que dans une intention de guest traditionnel. Béra est une machine de guerre de précision et de feeling mélodique ! C'était un bonheur de chanter avec elle dans Rufus Bellefleur, elle s'est acquittée de la tâche avec grâce.

Julien Truchan se fait plus remarquer, qu'est-ce qui vous plaît dans son growl ?

Ju : Juju possède une puissance de feu, des grains reconnaissables entre mille, un sens

rythmique impeccable et une bienveillance naturelle. Il était le candidat idéal pour «Nice to the bone».

Il y a quelques concerts de prévus au printemps, vous y croyez ou vous pensez que la culture sera encore confinée ?

Milka : Je pense qu'aucun concert «debout» ne reprendra avant septembre. Pour les concerts «assis», j'espère que le gouvernement va sortir de son illogisme dramatique et rouvrir les lieux de culture au plus vite. Nous sommes les premiers désireux de jouer sur scène, avec un public assis. Pour moi, c'est pas optimal mais c'est déjà quelque chose. Et les gens qui nous connaissent sur scène savent qu'avec Psykup, on devrait passer un bon moment, même assis ! On va trouver un moyen de rendre ça fun, mais il faut que ça joue. Les salles, mais aussi les théâtres, les cinémas. Les gens ont besoin de ça. Se retrouver et vibrer autour d'émotions communes, nous sommes tous de plus en plus déconnectés les uns des autres, c'est très dangereux comme situation.

Une sortie d'album en mode corona, ça se déroule comment ?

Milka : C'est beaucoup moins fun ! Les journées presse se déroulent en skype, nous-mêmes, en tant que musiciens, on se voit moins, on profite moins de tous ces moments d'effusion qui sont la base même d'un groupe : charger un camion à 6h du matin pour faire 900 km, se serrer les coudes, rigoler ensemble, transpirer ensemble, jouer ensemble accessoirement, puis rencontrer le public, les sourires, les hugs, les verres qui se cognent à la santé de ces moments précieux. C'est vraiment l'antithèse de pourquoi on fait ce métier.

Qu'est-ce qui est le plus frustrant ?

Milka : La vraie rencontre avec le public je pense. Voir l'effet en live de notre musique sur le regard et le corps des gens. Là, on reçoit plein de félicitations par message numérique. C'est positif mais c'est comme si tout cela était impalpable. Quand vous avez un gars ému aux larmes en face de vous qui vous remercie 15 fois de venir dans sa ville, là, ça prend une autre ampleur.

Quand on pourra de nouveau faire la fête, ça va être la ruée vers les festoches et les concerts ou le public aura appris à vivre sans ?

Milka : C'est bien le problème. L'homme a une capacité de résilience énorme, et on s'habitue. «Même à la morosité, même à l'absence de goût» disait Prohom. Et c'est exactement ce qui se passe. Plus cette situation s'enlise et plus je pense qu'il n'y aura absolument pas d'effet «c'est la teuf partout». Je pense que les gens seront heureux de retourner en festival ou dans les salles, mais ils n'iront malheureusement pas plus dans les lieux de culture, en quantité. Il y aura un mini boom de fréquentation au début, qui se tassera, et les chiffres vont revenir à la normale, donc pas obligatoirement des chiffres hauts qui suffiront à faire vivre les artistes. Voilà, j'ai bien plombé l'ambiance pour la fin de l'interview ! Maintenant, les gens, faites-moi mentir, arrêtons de zombifier sur Netflix et déplaçons-nous en masse et plus souvent dans les lieux de culture vivante ! (rires)

Ju : Wait and see, comme on dit en Espagne.

**Merci à Milka et Ju ainsi qu'à tout Psykup !
Merci aussi à Elo et l'Agence Singularités pour assurer les relais.**

■ Oli

Photo couleur : Jif

Photo Noir et Blanc : Pierre Wetzel



PSYKUP

HELLO KARMA!

[Regarts]

Ça fera bientôt 20 ans qu'on écrit notre amour pour Psykup et j'ai l'impression que les Toulousains peuvent faire n'importe quoi, on adore. D'ailleurs des fois, ils vont vraiment n'importe quoi et ... on adore. S'il fallait expliquer pourquoi une telle attraction, c'est certainement du côté du mariage entre la surprise et l'envoutement qu'il faudrait aller chercher, le combo étant aussi à l'aise pour nous décontenancer que pour nous emmener dans son délire comme si tout était normal. Avec ce nouvel album, les hérauts de l'autruche-core poussent les curseurs encore plus loin et me poussent à leur écrire cette déclaration.

Psykup, je t'aime un peu pour tes obsessions, comment éviter le sujet ? Le sexe semble important en ce qui concerne l'inspiration. «Masturbation failed» ou «Get laid» ne laissent pas de doute, les invitations à la fornication sont sans bavure, contrairement à d'autres évocations plus discrètes («glory hole» sur «Family burlesque»). Le thème est récurrent, faudrait en parler à un psy...

Psykup, je t'aime beaucoup pour les idées que tu défends et l'espoir que tu portes pour un monde meilleur («Sun is the limit»), un monde où les requins survivent dans l'océan plutôt que dans les costards («Nothing to sell»), un monde où les vieux porcs n'auraient pas à recevoir de leçons de la part de la jeunesse («Letter to Greta»), un monde qui n'aurait pas besoin d'assister à sa dé-

chéance nucléaire, à sa contamination par notre pollution ou son embrasement par notre insouciance.

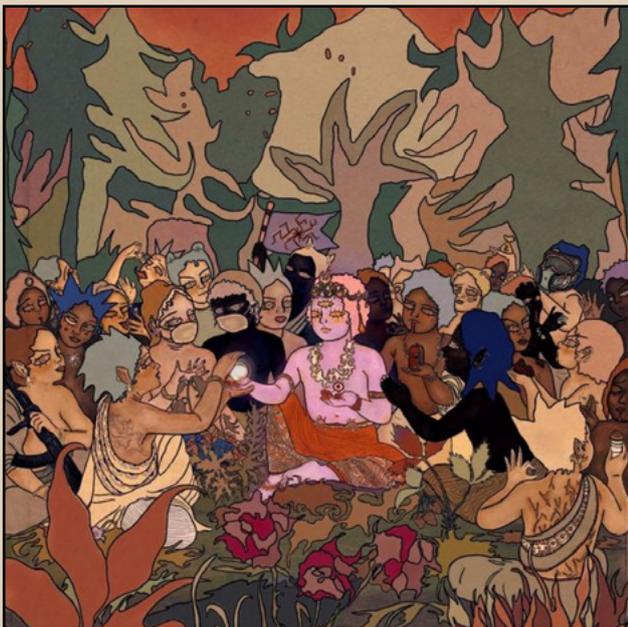
Psykup, je t'aime passionnément pour les références plus ou moins évidentes que tu laisses un peu partout dans ton œuvre. Parce qu'on a de nombreux goûts en commun (pas uniquement idéologiques), je suis sensible à ces détails qui sont autant de repères pour ceux qui partagent une partie de ta culture, que ce soient les romans ou les séries TV (Jon Snow de Game of Thrones), le cinéma («Catch me if you can» sans Di Caprio), la musique (quand le soleil remplace le ciel ou quand une autre brique tombe du mur), la pensée (Keynes mis au tapis dans «Chaos ? Why not») ou tout ce qu'on veut raccrocher à «For the ones».

Psykup, je t'aime à la folie quand tout part en vrille et que je suis en courant pour ne pas te perdre. De la folie que de penser à la solitude de Satan qui ferait bien de boire des jus («Lucifer is sleeping»), de la folie que d'enchaîner des passages ultra sombres («Nice to the bone» reçoit même le renfort du growleur de Benighted) à d'autres totalement lumineux, de la folie que d'incorporer des sonorités chelou, des breaks impensables et des harmonies que l'on fredonne en pleine tempête.

Psykup, je ne t'aime pas du tout quand je me dis que c'est une torture de prendre un tel pied en écoutant un album qui n'est pour l'heure qu'un objet qui tourne en rond et me procure un plaisir solitaire alors que ta musique est faite pour être vivante, qu'elle est communicative, qu'elle sait faire fusionner une salle et que c'est sa raison d'être qui est, pour l'heure, emprisonnée.

Avec autant d'amour diffusé dans l'atmosphère, mon karma est au vert, celui des Psykup aussi, peut-être serons-nous récompensés dans le monde d'après par une expérience live de ces nouveaux morceaux que j'imagine sans mal prendre corps et venir m'enivrer de bonnes sensations.

■ Oli



BRING ME THE HORIZON

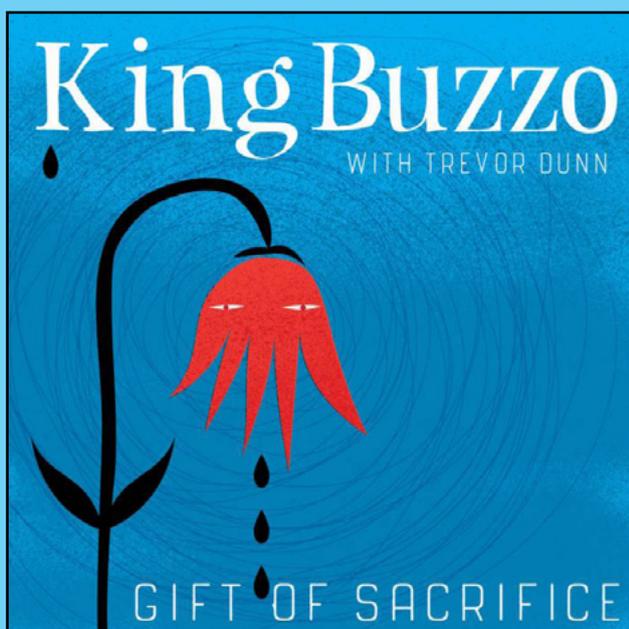
POST HUMAN : SURVIVAL HORROR
[RCA Records]

Le corona n'a pas ralenti les vellétés de Bring Me The Horizon qui désire enchaîner une série de quatre sorties sur le thème de l'apocalypse et n'hésite pas à réduire les distanciations sociales avec d'autres musiciens. Alors qu'on pouvait imaginer plusieurs EPs, ce vaste projet commence avec un album Post human : survival horror et neuf titres qui ne changeront pas ta vision des Anglais. Pourtant si sur le papier, leur métal-core semble davantage donner dans la retape

mainstream en invitant à la fois Amy Lee, Yungblud et Babymetal, il se trouve que le mélange améliore l'ensemble, en plus d'être efficace ! Si la chanteuse d'Evanescence ne fait que mettre sa belle voix pour clôturer l'album sur une ballade désabusée, ce titre est à sa place. C'est le moins surprenant des quatre où ils ne sont pas seuls. Le plus excitant, c'est certainement celui avec Yungblud, «Obey», l'émo-pop-punkeux se retrouve au cœur d'un titre où le métal croise un électro ultra puissant et les mélodies doivent plus à Slipknot qu'à Sum 41, un truc détonnant et donc intéressant. Même topo pour le featuring des Nova Twins, plus à l'aise avec les bidouillages, le duo vient parasiter «1x1» avec des voix féminines qui impulsent une belle énergie notamment sur le break central où les grattes disparaissent. Pas amateur du tout de Babymetal, je ne pensais pas que «Kingslayer» trouverait grâce à mes oreilles mais là encore, c'est bougrement efficace et le métal électronisé des Angliches se fond assez bien avec l'accent nippon, ça reste bateau dans la construction mais le résultat est différent de ce qu'on nous sert d'habitude et donc forcément un peu meilleur... Comme BMTH a pris aussi quelques risques dans les orchestrations des titres sans invité, notamment les brisures de «Parasite Eve» et les ambiances de «Ludens», on s'en tire avec un opus assez frais. Certes, le chant et les mélodies gngngnan de Sykes sont toujours là et calment mes ardeurs mais n'empêche, ils auraient pu faire bien pire donc cette apocalypse a du bon !

■ Oli





KING BUZZO

GIFT OF SACRIFICE

(Ipecac Recordings)

Membre fondateur des Melvins, Buzz Osbourne alias King Buzzo a sorti le 14 août un second album solo : Gift of sacrifice. Assurant déjà guitare et chant, il est complété sur ce projet par le bassiste Trevor Dunn (ex-Mr Bungle, Fantômas). L'album paraît sur le label Ipecac Recordings fondé par Mike Patton (Faith No More, Fantômas, Tomahawk, Dead Cross, ex-Mr Bungle). Le rendez-vous semble donc prometteur.

Les Melvins auraient pu signer Gift of sacrifice. L'intention et la démarche artistique sont en bien des points similaires. L'expérience des sonorités qui pousse les musiciens à sortir des chemins de la mélodie traditionnelle en est un bon exemple. La voix du chanteur peignant le glauque dans une dimension théâtrale en est un autre. Mais en marge de son travail avec sa vieille formation, c'est ici une approche plus dépouillée qui est favorisée sur un terrain acoustique. Guitares sèches et violons se complètent idéalement sur l'introduction de «Housing, luxury, energy» pour que l'auditeur puisse entrevoir la beauté dans la noirceur. Le chanteur impose dans la foulée son chant charismatique alternant chuchotements et envolées lyriques. L'univers du morceau est bordé de folie. Un aspect qui semble encore se creuser sur «I'm glad I could help out». Plutôt minimaliste dans la composition, le titre rapidement consommé fait encore ressortir tout l'expression qui passe par le chant. Troublant, «Junkie Jesus» vient s'ins-

crire en pur essai d'art contemporain. «Science in modern america» est un plongeon dans une peinture sombre qui finit sur des sons aussi étranges qu'inquiétants. Tout en restant dans une approche expérimentale, «Mock she» est plus classique rock. Trevor Dunn se chargera bien sûr de me faire mentir sur plusieurs parenthèses instrumentales. La fin de Gift of sacrifice se fait dans le chaos avec «Acoustic junkie» qui a de larges airs de performance.

Ce second album de King Buzzo est fidèle au musicien qu'il est. C'est une œuvre complète qui dégouline d'une suie aussi noire qu'aride. C'est certes pas très vendeur comme vitrine mais Gift of sacrifice a le mérite de ne pas se présenter comme un fast food. Plusieurs écoutes attentives font prendre tout la mesure de l'ivresse proposée. A défaut de plaire à tous, King Buzzo est un chercheur qui pousse les limites de la musique avec une véritable identité dans ses créations. Une authenticité qui ne frémit pas avec le temps.

■ Julien





VALSE NOOT

UTTER CONTEMPT

(Atypeek Music, Ideal Crash, Vollmer Industries, Super Apes, French Wine Records, Offoron Rex Records)

30 minutes, ouais, faut se contenter des 30 minutes que nous proposent les Valse Noot après 6 ans d'absence discographique. Alors, on peut se la jouer grincheux mais pas sûr que l'ambiance générale depuis un an permette d'ajouter un peu plus de sinistrose ou alors, on peut prendre le parti de voir qu'en 7 titres (et donc seulement 30 minutes) les Brestois balancent plus d'idées que dans l'intégrale de Benjamin Biolay.

Et quand ça fourmille d'idées, c'est parfois dur à suivre, là encore, deux options, tenter le coup de «je décortique pour essayer de comprendre» ou alors juste se laisser porter par le résultat et se fier aux sensations ressenties. J'avoue avoir essayé la première possibilité, mais à l'instar de l'artwork, je n'ai pas réussi à tout décoder (c'est une porte ou la base d'un toit ?) mais le rendu est classe alors je vais me contenter de partager mes sentiments sans chercher à les expliquer. Avec les trois morceaux les plus courts placés au début, Utter contempt est d'abord pris comme une agression, dans les sons comme dans la rapidité d'exécution, ça taillade direct, ça bouillonne et ça peut même donner le tournis tant ça allume de neurones pour éviter de se faire larguer. Leur Noise débridée (dans la veine de Bison Bisou et non pas Merzbow parce que le jeu de mot serait assez lourd et peu politiquement correct) fait des ravages immédiats et irréparables. Les pansements, à base de clavier et de tempo plus doux sur «Hereditary», ne servent qu'à davantage semer le trouble tant notre santé mentale est questionnée sur cette plage. La suivante teste nos capacités en mathématique avant qu'on ne sombre dans la folie totale avec «Pigeonholed». «Utter contempt» assure une synthèse de tous les états traversés, sonnés par la série d'uppercuts, nos défenses sont tombées et avec pourtant moins de férocité, Valse Noot nous met KO. Pour s'en remettre, il faudra une bonne dose de silence...

■ Oli





BEBLY

LE SPLEEN À PRÉSENT

[Autoproduction]

Pas facile de faire cracher les amplis quand tous les voisins sont confinés ou en télétravail. Encore moins facile de faire de la musique quand faut rentrer chez soi avant la nuit. Ou alors, il y a l'alternative de prendre sa guitare, se la jouer

acoustique, et d'écrire quelques titres sur l'état du monde ou sur son état d'esprit. C'est cette option-là qui a été retenue par Bebly, plutôt habitué au rock français bien électrique, même si par le passé, ils avaient su démontrer qu'un petit coup de frein en mode intimiste était largement dans leurs cordes. Confinement oblige, ce EP de 5 titres, est plutôt l'œuvre de Benjamin Blin, chanteur, guitariste et géniteur du groupe. Il a tout de même invité De Nuit Loizeau, chanteuse et multi instrumentiste qui vient apporter sa voix diaphane et mélodieuse. 5 titres qui collent au titre de l'album *Le spleen à présent*, tant les instruments délicats et simples, les voix fragiles et mélancoliques tendent vers une douceur subtile. Les thèmes sont abordés avec une poésie dans les textes qui sont libres d'interprétation pour l'auditrice ou l'auditeur, même si on pressent l'urgence climatique, les relations humaines et amoureuses. D'ailleurs, l'énumération des titres en est une belle synthèse : «L'extinction», «Mon inertie», «Le spleen à présent», «Les phrases que tu commences», «Mes défauts des fois». Bebly est dans un *Le spleen à présent*, je ne sais pas si celui-ci lui fait du mal, mais en tout cas, Bebly nous fait vraiment du bien.

■ Eric

Photo : Davina Muller



MAOTFA 2020

SI TU AS RATÉ LES 15 ÉPISODES PRÉCÉDENTS, LES MAOTFA CE SONT LES MUSIC AND OTHER TRUCS FENEÇ AWARDS, UN MOMENT DE DÉTENTE QUI FAIT LE BILAN DE L'ANNÉE ÉCOULÉE DANS LA JOIE ET LA BONNE HUMEUR. BON, ON AVOUE QUE CETTE ANNÉE, ON A BIEN ESSAYÉ DE FAIRE QUELQUES VANNES SUR LE CORONAVIRUS MAIS ON EST RESTÉ ASSEZ BOF SUR LE NIVEAU DE DÉCONNE. VIVEMENT L'ANNÉE PROCHAINE.

MAOTFA 2020 du **virus** le plus relou ever : le COVID-19, ah non «la» COVID-19, putain, même son nom nous fait chier.

MAOTFA 2020 de la plus grande **menace** sur la société : les lieux culturels

MAOTFA 2020 du truc qui, en fait, n'est pas du tout arrivé par **hasard** : Serendipity de Seeds of Mary

MAOTFA 2020 du groupe qui attaque l'année avec un très bel album et la termine en sortant un **EP bonus** tout aussi classe : 7 Weeks

MAOTFA 2020 du groupe qui donne une **leçon de métal et d'histoire** en même temps : Arkan

MAOTFA 2020 du groupe qui revient dans la **lumière** : Zoë

MAOTFA 2020 du groupe qui a décidé qu'il n'était pas encore assez **vénèr** pour muscler un peu plus son jeu alors que ça faisait déjà un petit peu mal avant : Pogo Car Crash Control

MAOTFA 2020 du titre **prémonitoire** : Easter is cancelled de The Darkness / L'ennui de Guerrilla Poubelle

MAOTFA 2020 du groupe qui ne fait pas la musique promise par son **nom** : Quietus

MAOTFA 2020 du groupe **fan de** Nirvana : Noiss

MAOTFA 2020 du super groupe qui **tabasse** : Karras

MAOTFA 2020 du groupe qui ne l'a pas **perdu** : Nord

MAOTFA 2020 du meilleur album de **black** metal : Holocaust 26:1-46 de Deliverance

Top 5 Mic

Eyes - Underperformer

Svalbard - When I die, will I get better?

Kvelertak - Splid

Havok - V

Lamb Of God - Lamb of god



Top 5 Eric

Mounika. -
I need space

Bebly - Uldo

La Phaze - Visible(s)

Toybloid - Modern love

Worshipers -
Like a deamon

MAOTFA 2020 du groupe qui cherche ses concepts dans le **dictionnaire** : Lethvm pour Acedia

MAOTFA 2020 du **clip** qu'il faut avoir vu : «Comme David Buckel» de La Phaze

MAOTFA 2020 du clip scénarisé à la fin du plus long **apéro-zoom** du confinement : «Ultrarêve» de Aaron

MAOTFA 2020 du **clip** complètement WTF mais qui va très bien avec la musique : Very noise d'Igorrr

MAOTFA 2020 de la **fratrie** qui allie qualité et quantité avec les sorties la même année des albums de LANE et Do Not Machine : les frères Belin

MAOTFA 2020 de l'**accident** d'hélicoptère : Kobe Bryant

MAOTFA 2020 de l'**accident** cardiaque : Maradona

MAOTFA 2020 de la belle surprise **sportive** : le RC Lens [montée en L1, victoire face au PSG, Monaco, Rennes...]



MAOTFA 2020 du **collectif** qui touche à tout et réussit tout : Bonbon Noir

MAOTFA 2020 du groupe qui termine un projet ultra **ambitieux** mais ne compte pas s'arrêter en si bon chemin : Porn

MAOTFA 2020 du meilleur **concert** (y en a pas eu énormément) : Kvelertak (en même temps, ce groupe aurait quand même plié le game dans des conditions «normales» !)

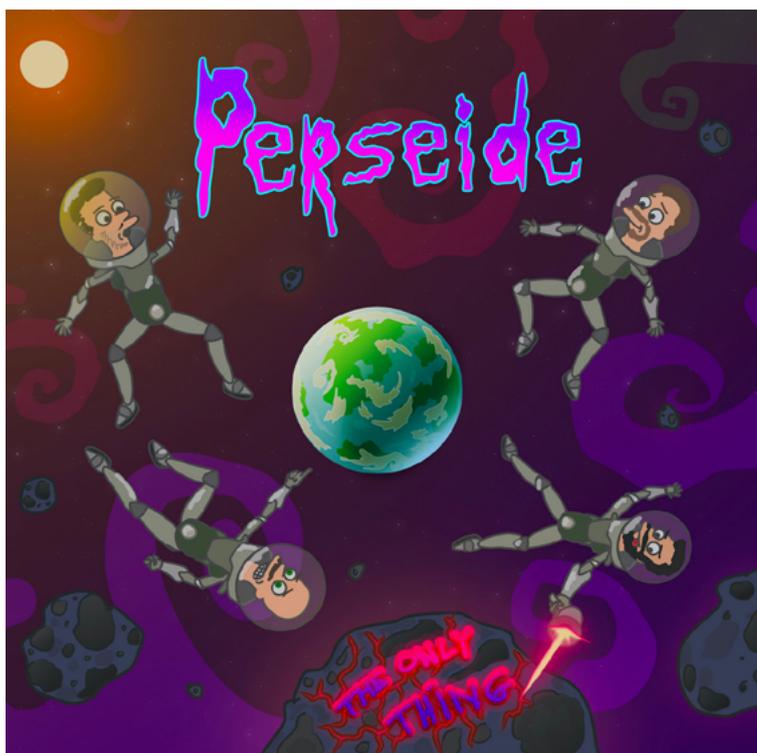
MAOTFA 2020 du meilleur **livre** rock : Hey You! Une histoire orale des Burning Heads par Sam Guillerand et Guillaume Gwardeath

MAOTFA 2020 de l'artwork bien **dégueulasse** : The only thing de Perséide

Top 5 Gui de Champi
 Kvelertak - Splid
 Guerilla Poubelle - L'ennui
 Do Not Machine - Heart beat nation
 LANE - Pictures of a century
 Fake Names - Fake names

Top 5 Oli
 Ovtrenoir - Fields of fire
 Bill Condor - Bill Condor
 Caspian - On circles
 Vertige - Populaire
 La Phaze - Visible(s)

Top 5 Ted
 Maserati - Enter the Mirror
 Igorrr - Spirituality and distortion
 Slumb - Reset
 Pigs Pigs Pigs Pigs Pigs Pigs Pigs Pigs - Viscerals
 Thomas Howard Memorial - Bonaventura



Top 5 Circus

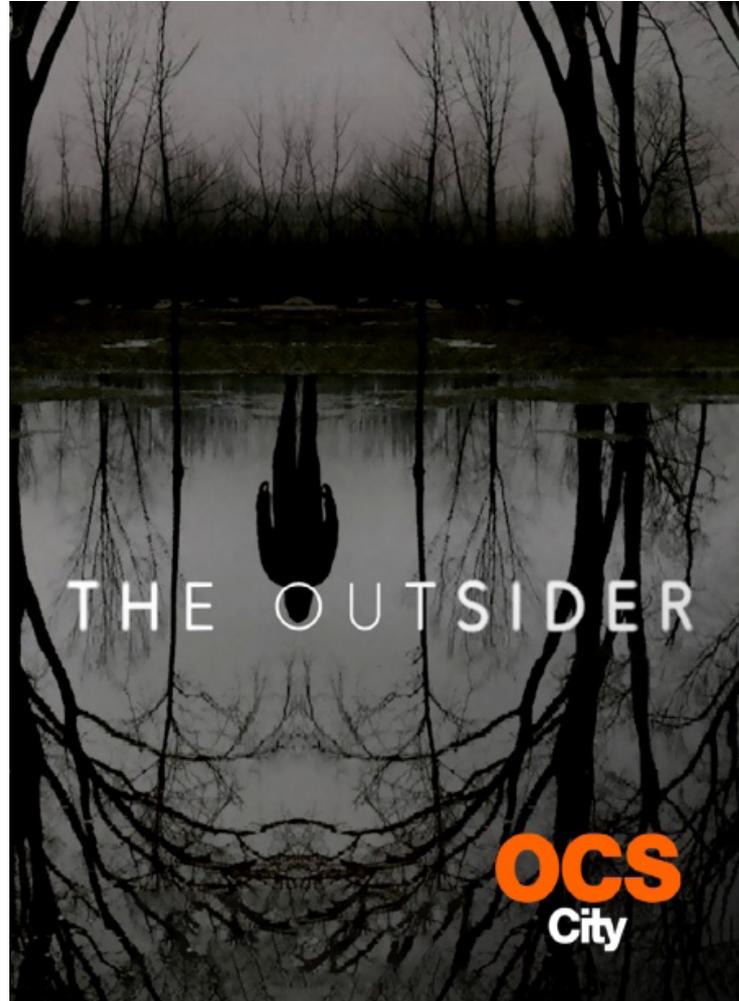
Machine Gun Kelly -
Tickets to my downfall

Intenable -
Envier les vivants

The Lawrence Arms -
Skeleton coast

Guerilla Poubelle - L'ennui

Screeching weasel -
Some freaks of atavism



MAOTFA 2020 du **film** qu'il est bien, enfin, je crois faudrait le revoir : Tenet

MAOTFA 2020 du film pas tout à fait **historique** mais techniquement réussi : 1917

MAOTFA 2020 de la **série** que t'as pas vu venir mais qu'elle est bien : The Outsider

MAOTFA 2020 de la **série** qui te réconcilie avec Star Wars : The Mandalorian S2

MAOTFA 2020 du meilleur album de **2021** reçu avant le changement d'année : Psykup

MAOTFA 2020 de la **future** sensation rock 2021 : Fléau

Merci de nous lire !

■ Team W-Fenec



Top 5 Pooly

Deftones - Ohms

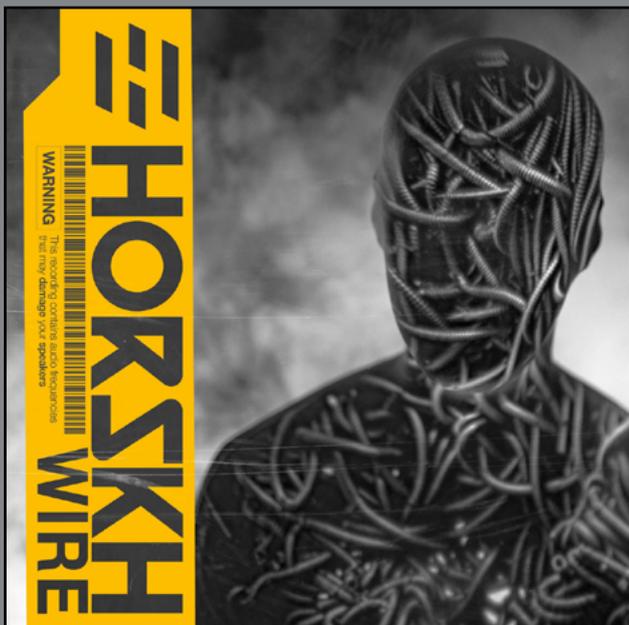
Orbit Culture - Nija

Employed To Serve -
Party's over

Anaal Nathrakh -
Endarkenment

Code Orange - Underneath





HORSKXH

WIRE

[Autoproduction]

L'excellent Gate a permis à Horskh d'incendier quelques festivals et salles de concerts (avec Ministry, Perturbator, Carpenter Brut, Igorrr, Punish Yourself...) mais quand il a fallu se remettre au boulot, Bastien a du repenser la formule et aller chercher de nouveaux comparses, tout au moins pour le live, il a réussi à convaincre Sylvain (batter de Brent, Lost Cowboy Heroes, Torve...) et Jordan (guitariste chez nÄo ou Somadaya) et

la machine s'est remise en route pour donner naissance à Wire en ce début d'année 2021.

La mécanique est toujours bien huilée, elle donne même encore plus loin dans l'industriel, le côté «dansant» assez soft du précédent opus s'est effacé derrière des guitares et des rythmiques bien plus sombres et puissantes, il reste quelques samples et sonorités estampillées eighties mais dans l'ensemble on s'est rapproché des productions d'Alec Empire, plus brutes, sales et punks. La force employée n'empêche pas le groove et le duo basse/batterie est prépondérant dans la construction des compositions et la narration, les textes balancés par le frontman sont assez peu réjouissants («Breathe before the fall», «Common crimes») et le ton général s'apparente à celui d'une bonne baston à coup de barres de fer plutôt qu'à une promenade sous un soleil printanier... Réduites au minimum syndical, les lignes mélodiques évitent la classification spoken word ou rap mais ne ramènent pas assez de légèreté pour avoir envie de faire la fête. L'écoute de Wire risquant de provoquer des spasmes (au niveau du cou) et des hochements métronomiques incontrôlés, elle est à réserver aux amateurs d'un métal industriel froid et droit un peu masochistes. Si, comme moi, tu te reconnais un peu dans ce portrait-robot, tu vas prendre du plaisir à te faire marteler la gueule.

■ Oli





COSMIC CLUB

AURORA

[Autoproduction]

C'est comme dans un parc d'attraction. Tu es devant le grand huit «Rock Stoner 2020», ça fait 5 fois que tu l'as pris et tu te demandes si tu y retournes encore une fois. Après tout, tu sais ce qui t'attend : une montée un peu flippante, une grosse descente, deux loopings, le tunnel, la vrille, l'inversion, etc. Puis tu te décides à refaire un tour de manège, presque empreint d'une lassitude d'enfant gâté. Tu t'installes dans le wagon,

et ça repart, ...et finalement, c'est que du kif, des bonnes sensations, et tu te dis que finalement, il faut que tu fasses gaffe à pas finir vieux con avec tes airs de déjà-vu.

C'est cette étrange sensation qui m'a parcouru à l'écoute de cet Aurora du quatuor stéphanois de Cosmic Club. Un premier EP de 4 titres, qui commence classiquement avec les codes ou les bases d'un rock stoner un poil heavy ou grunge. Une basse épaisse, un son de guitare stoner, un chant puissant et mélodique, un refrain chantant. Et je me dis qu'on est encore parti pour un nouveau tour de manège dans le monde du rock de 2020, sympa mais pas franchement novateur. Mais rapidement happé par ce premier titre, impeccable et entraînant, à la construction riche et complexe, on s'accroche à son wagon et on sent monter la sauce. Et ça prend très bien, je ne sais quel est le supplément d'âme, le petit truc qui fait que chacune des 4 tracks te prend par la peau des fesses pour t'emmener faire quelques loopings : peut-être une production impeccable ou ces petits gimmicks percutants, cette sensation de changement de structure à chaque virage, de technicité du quatuor. Bref, honte à moi d'avoir joué au blasé de base, car ce n'est pas parce que ça ne révolutionne pas le paysage musical que cela n'en est pas moins intéressant. Allez, je remonte encore une fois dans le wagon du train du Cosmic Club.

■ Eric





SCARRED

SCARRED

[Klonosphère]

Longtemps passé sous nos radars, Scarred apparaît sur le W-Fenec à la faveur de son troisième album et d'un changement de chanteur (Yann des Kitshickers est arrivé). Cela est-il lié ? Va savoir. En tout cas, le combo luxembourgeois semble avoir remis pas mal de trucs à plat puisque ce nouvel opus n'a pas d'autre nom que le leur. Derrière un son massif et un chant lourd affirmé, il ne faut pas gratter beaucoup pour

trouver un groupe qui construit ses morceaux avec méticulosité avant de tout faire péter, il y a donc pas mal de finesse («Sol», «Prisms», «Merry-go-round», «Lua», «Yours truly»...) et même des trucs bien alambiqués (pour ne pas dire progressifs) dans le genre de «A.H.A.I.A.», «In silent darkness» ou «Petrichor» qui rendent leur musique difficilement classable et ô combien intéressante. Car là où on pourrait réduire le style à «du Gojira» (puisque dans la description ça pourrait y ressembler), le rendu est assez différent, Scarred propose autre chose, un métal très ouvert qu'il ne faut pas enfermer à l'écoute des seuls «Mirage», «Chupacabra» ou «Nothing instead», trois plages ultra efficaces mais de facture relativement «classiques» (mais je te dis que je suis sûr que j'ai déjà entendu ce plan chez Sepultura dans les années 90's). Bref, de nombreux passages clairs qui contrastent avec d'autres bien bourrins et au milieu des compositions qui sont de véritables aventures sonores, voilà comment résumer ce Scarred. Et si ça semble assez bancal avec ces mots, les lascars ont réussi à trouver le bon équilibre, l'ensemble est carré, quelque soit le champ exploré, c'est précis, utile et donc justifié. Et comme en plus, l'artwork est lui aussi très réussi, tu n'as plus aucune excuse, Scarred est également sur ton radar, maintenant, bon courage pour les oublier...

■ Oli

Photo : Lugdivine Unfer



Glitterer

Life Is Not A Lesson

GLITTERER

LIFE IS NOT A LESSON

(ANTI-)

J'ai découvert Glitterer grâce à un papier de mon camarade Gui de Champi dans un précédent mag du W-Fenec. Comme quoi ça sert de lire ce qu'écrive les autres.

J'étais allé écouter illico car dans la chronique de Looking through the shades il était mentionné Weezer et je suis généralement bon client de ce genre de power pop. Même si, en étant davantage tatillon, j'aurais moi plutôt parlé de The Rentals parce qu'on y trouve un synthé Moog, comme dans Glitterer et que c'est le projet de Matt Sharp, bassiste de Weezer. Or Glitterer est également un projet «solo», de Ned Russin, bassiste des punk rockers Pennsylvaniens Title Fight. Si vous ne connaissez pas, vous pouvez commencer avec l'énorme tube «Shed». J'ai mis des guillemets à «solo» parce que si toutes les compos proviennent bien de Ned, il a demandé à son frère Ben (avec qui il jouait déjà dans Title Fight) de faire les parties batteries. Sauf que ce dernier se fait un peu chier et est frustré car c'est beaucoup trop basique et simple à jouer et il aimerait changer de rythme plus souvent. J'ai appris cette anecdote grâce à la chouette interview de Ned dans le fanzine «Sous les décombres». Comme quoi ça sert de lire ce qu'écrive les autres.

Sans faire dans l'originalité, Life is not a lesson reprend à peu près les choses là où elles avaient été laissées avec Looking through the shades. À savoir une power pop lofi, minimaliste, avec un

côté Guided By Voices par moments, qui n'oublie pas d'être efficace sur douze titres pour une vingtaine de minutes. Décidément, je n'aurais chroniqué que des disques de cette durée pour ce mag ! Il y a néanmoins des morceaux qui ressortent plus que d'autres. C'est le cas par exemple de «Bodies» qui débute l'album, avec une attention plus particulière portée sur les guitares, limite fuzz. Grosses guitares qu'on retrouve dans «Are you sure» qui suit, même si c'est la ligne de basse qui va nous happer davantage et dans «Try harder still» ou encore «Didn't want it» qui ouvre la face B. On sent ou plutôt on entend que c'est un adepte de la quatre cordes derrière Glitterer avec la prédominance de la basse post punk dans «The end» qui clôt la face A du disque ou «Fire», titre antinomique dont se dégagent rondeur et froideur. Les autres sont moins percutants et/ou plus expérimentaux, au niveau de l'utilisation des synthés notamment (y a peut être un lien de cause à effet pour moi) mais à 1 minute 30 en moyenne, on n'a pas le temps de s'ennuyer, ça passe crème.

Comme le précédent, ce disque sort chez ANTI-, la filiale fourre-tout d'Epitaph. Enfin ça c'était au début des années 2000, Epitaph étant déjà devenu depuis un label fourre-tout, loin de la cohérence qui existait dans les 90's, où quand t'étais fan de punk rawk, tu pouvais acheter un disque sur la seule foi de ce logo. Bref, je suis dans tout les cas très content que ce groupe soit tombé sous mes radars et je continuerai à le suivre de près, vous tenant au courant des prochains albums.

■ Guillaume Circus



TENDINITE

NEITHER/NOR

(Araki Records, Hell Vice | Vicious, Fuck a duck, Poutrage records)

Pas de tromperie sur la marchandise, Tendinite le bien nommé va bien te chauffer et t'enflammer les cages à miel et en faire du caramel. Le trio Remois passe à la vitesse supérieure en sortant son premier album après 2 EPs (EP1

en 2018 et Back in the storm en 2019), en s'inscrivant dans cette belle continuité rock garage. Nicolas à la guitare et au chant, Michel à la basse et Ben à la batterie qui t'enchaînent 10 titres sans baisse de rythme, avec variations de thèmes et des inspirations qui s'épaississent parfois vers la surf music (oui, il y a des grosses vagues à Reims, la Vesle sait envoyer du lourd), parfois un peu psyché, rockabilly, punk. Varié et toujours accrocheur, le premier single «The bill» en est une bonne synthèse. Mais tu peux accélérer le tempo sur un «Take me to the ocean» bien speed, ou «Well I try» un poil plus psyché. Enregistré à la maison, et maîtrisé par Benoit Courribet, Tendinite sait faire ressortir l'authenticité du rock garage sans dénigrer le rendu final, en clair, ben ils savent y faire. Un DIY maîtrisé, à l'image de l'artwork réalisé par un certain Val l'Enclume, faussement naïf, réellement abouti. Neither/nor (ni, ni), n'est donc ni à passer à côté, ni à ne pas voir en concert dès qu'on le pourra. Alors comme ça fait beaucoup de négation dans cette dernière phrase, à ne plus rien comprendre le fond de ma pensée, on va faire plus simple : Neither/nor c'est que du positif.

■ Eric





CUIR

ALBUM

[Offside Records]

Il y a des disques qui nécessitent plusieurs écoutes, pour que se révèlent pleinement les différentes nuances qu'ils renferment, distillées habilement grâce à une parfaite maîtrise de la subtilité des compositions. Et pis y a des disques qui l'attendent la gueule direc' ! Sans fioritures, sans préliminaires. Encore que je suis mauvaise langue, il y a une intro instrumentale à cet Album. Faut dire aussi que le titre, le nom du groupe et la pochette laissent quand même entrevoir quelques indices de cette tension à venir.

Cuir est donc le projet solo du chanteur de Coupe Gorge et Sordid Ship. Je connaissais pas ces derniers, suis allé écouter depuis (merci les suggestions youtube) et c'est bien cool aussi. Du punk oi ! basé du côté de Brest / Lorient, auquel il a été adjoint synthé et batteries programmées en plus des grattes punk ?? Et ça fonctionne à mort. Nan mais vraiment ! Je pense qu'on peut facilement chiffrer à plusieurs dizaines d'écoutes cet Album, depuis que je suis tombé dedans fin janvier, en mode «Maniac», voire «Immature». 20 minutes pour onze titres, c'est tellement addictif que je me l'injecte généralement en double dose, au minimum. D'autant que si la première face défonce, la deuxième est encore mieux. Je ne sais pas pourquoi, ça me rappelle mon prof d'athlé à la fac (Michel Pradet, respect) et sa technique pour le 400m. Tu pars à fond, t'accélères au milieu et tu finis en sprint. Et

après on allait vomir... «Les restes de la veille». Niveau paroles on est sur un mix de nihilisme offensif à la Stupeflip allié au flow et à la déglingue des Svinkels, qui trouve son apothéose dans «Skilfek». Ici c'est Lorient mec, BZH represent ! En mode branleur quoi, qui vit sa vie de «Schlag» avec sa «Cagoule rose» et son «Cuir noir de merde» (merci La Flingue de Marseille pour la reprise, où on aime aussi The Briefs et porter le «Blouson noir» en seconde peau) et qui n'est donc pas le dernier pour se découper, «Cut cut», ni pour manier le second degré. «Luxure objectif», seul morceau à dépasser les 2 minutes, n'aurait à ce titre pas fait tâche sur le deuxième album de Déjà Mort (qu'on attend toujours, coucou Gwardeath !), groupe Bordelais trop vieux pour mourir jeune, qui prône également la synthpunk attitude et auquel j'ai irrémédiablement pensé la première fois. Mais plus ensuite, Cuir se suffisant à lui même. Franchement, si avec tout ça je ne t'ai pas convaincu.e de poser une oreille sur ce disque, dégage, «Dégâts» (quel putain de tube !), dégage loin de moi, tu m'fous la gerbe.

Est-ce que j'ai, comme un sagouin, calé (plus ou moins) grossièrement les titres des chansons de cet Album au détour de ma chronique ? Oui messieurs dames. La flemme. Et j'en ai même refourgués quelques uns des deux premières K7, qu'on retrouve compilées sur un LP Single demo, qui est très sympa mais pas aussi efficace que cet Album de l'année (pour l'instant, oui oui, à fond), gravé sur un LP splatter pink de toute beauté, qui plus est.

■ Guillaume Circus



STEREOTYPICAL WORKING CLASS

COUVRE-FEU OBLIGE, C'EST PAR ÉCRAN INTERPOSÉ QUE BERTRAND, BASSISTE DE STEREOTYPICAL WORKING CLASS PREND UN PEU DE SON TEMPS POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS SUR LEUR NOUVEL EP ET LA VIE D'UN GROUPE QUAND TOUT LE MONDE DE LA CULTURE EST AU POINT MORT. ALLEZ, ON S'ÉVADE AVEC LA MUSIQUE, LA LITTÉRATURE, LES CLIPS ET LES ESPOIRS D'UN RETOUR À LA NORMALE.

Pourquoi sortir un EP et non pas un LP ?

Disons que ça prend pas mal de temps et de moyen pour enregistrer et sortir un album donc on a pris le parti d'essayer de sortir des EPs plus fréquemment, c'est le deuxième que nous sortons depuis notre dernier album.

Vous composez peu ou vous gardez peu de titres ?

On compose plutôt doucement oui je pense !!! Il nous arrive de laisser tomber des compos mais ce n'est pas si fréquent. Il y a des périodes plus productives que d'autres mais de manière générale on met un peu de temps à être complètement satisfaits donc le morceau peut évoluer pas mal jusqu'à sa version finale.

Célestopol est au départ un livre, tous les membres du groupe l'ont lu ?

Pour le moment deux d'entre nous, mais nous avons expliqué le principe et l'ambiance aux autres.

Qui a eu le coup de foudre en premier ?

Pour le coup c'est moi, j'ai beaucoup aimé ce livre ! L'ambiance est particulière, les multiples nouvelles donnent un aperçu progressif de cet univers et ses enjeux, des personnages intrigants, une certaine poésie se dégage de l'ensemble, une très bonne lecture recommandable à tous en ces temps moroses.

Musicalement on retrouve tout ce qui fait votre ADN, le titre «Célestopol» apparaît plus intimiste, en quoi son écriture est-elle liée au livre ?

Indirectement oui surtout au niveau du texte,

le côté ambiant qui commençait à prendre forme lors de la création du morceau a fait écho à l'atmosphère du livre et notamment à une scène particulière vers la fin du récit, l'idée du texte est une sorte de confession d'un des personnages principaux.

Qu'en pense l'auteur du livre ?

Nous l'avons prévenu dès que l'idée a commencé à prendre forme et il s'est montré très enthousiaste sur le projet, il a été le premier à découvrir la version finale et il est très content du résultat. C'est quelqu'un de très sympathique et qui a une bonne culture rock !!! C'était très motivant d'échanger avec lui et que nos univers se rencontrent.

Le superbe artwork est relié à l'histoire lui aussi ?

Pas directement. Notre ami graphiste Florent Dubletnay qui a réalisé la pochette a mélangé le résumé du livre que nous avons pu lui faire avec les images qui lui sont venues à l'écoute des titres de l'EP.

Le clip de «Soon I will» est surtout un travail artistique, quel était votre demande à Emmanuel Fleury ?

L'idée était de laisser Emmanuel s'approprier le titre et raconter une histoire autour avec un clin d'œil au livre, nous sommes très contents de son travail qui retranscrit bien le côté émotionnel du morceau.

Il y a aussi eu une jolie lyric video pour «Testify», c'est devenu un exercice presque obligatoire, c'est un truc qui vous plaît ?

Nous avons la chance d'avoir dans notre tribu, la stereofamily, des gens qui sont doués dans différents domaines, Florent pour le graphisme, Emmanuel pour la vidéo et Olivier notre ancien batteur qui est pétri de talent et d'idées donc c'est génial pour nous de voir ce qu'inspire à chacun le matériel de base que l'on apporte. On aime bien le faire mais ça demande pas mal de temps à tout le monde donc c'est pas automatique pour nous.

Mon titre favori, c'est «Face down», pas de clip, pas de lyric video, qu'est-ce qu'il a de moins que «Soon I will» ou «Testify» ?

On aime beaucoup ce titre aussi, Martin a abordé le chant d'une manière différente et il a une couleur particulière pour nous. Pour le reste «Testify» et «Soon I will» nous semblaient plus révélateurs du style global de l'EP, «Face down» et «Célestopol» montrent d'autres aspects de notre musique.

A la prod, on trouve Fred Duquesne, laquelle de ses précédentes prods a renforcé votre choix ?

Fred on le connaît depuis un moment mais on n'avait jamais encore travaillé avec lui, on suit son boulot depuis longtemps... s'il fallait en sortir un je dirais son taff sur Ultra Vomit car il sonne terrible avec une prod' qui change et s'adapte bien aux différents morceaux.

Outre le travail sur le son, il a fait évoluer les titres ou ils étaient carrés de chez carrés en arrivant au studio ?

On avait bien bossé et Fred nous a fait changer certaines parties, revoir quelques arrangements, c'est un excellent musicien plein de bonnes idées donc c'était très enrichissant de travailler avec lui.

Le chant me semble encore plus travaillé que par le passé, c'est une impression, le mixage ou une réelle évolution ?

Fred a fait un gros boulot là-dessus et Martin évolue aussi. Ils se sont très bien entendus et je pense que ça se ressent.

Durant le premier confinement, vous avez joué «Ordinary» en acoustique, pourquoi

n'avoir fait qu'un titre ?

Parce qu'on est des blaireaux !!! C'était marrant de le faire sur un titre mais on n'a pas eu l'idée de le faire sur d'autres, tu as une demande en tête ?

«Looking for a break» ou un vieux «Instinct» ou «Behind» revisité... ça me va !

Une sortie «sous couvre-feu», ça se passe comment ?

Bah ça se passe bizarrement, car pas de concerts et encore pire, plus de répét' depuis trop longtemps, bref c'est pas l'idéal mais on a eu la chance d'enregistrer un mois avant le grand bazar donc on a pu travailler dans de bonnes conditions. Maintenant niveau visibilité et répercussions les retours que nous avons sont très positifs et donnent encore plus envie de jouer...

La «vraie» release party est programmée pour mon anniversaire le 15 mai, si la situation sanitaire empêche encore les concerts, vous venez faire un live dans mon salon ?

Pas de problème, tu as un petit compte à régler avec tes voisins ?

Non ! Ils vont kiffer je suis sûr. Plus sérieusement, la date du 15 se fera en compagnie de Perseide et Trank, deux groupes aux styles différents, un des avantages de SWC, c'est de pouvoir jouer avec tout le monde ?

Perseide ce sont des potes on a déjà fait des dates avec eux et ils sont très sympas, Trank on ne se connaît pas encore, après nous on joue partout où on veut bien de nous !!!

C'était déjà compliqué de tourner en France avant le Covid, ce sera encore pire après ou vous êtes optimistes ?

Euh... ça sera compliqué, c'est vraiment flou pour le moment, quels salles, assos, tourneurs, festivals vont survivre à tout ça, dur de le savoir quand ça pourra reprendre comment les programmeurs vont gérer les centaines de groupes qui vont venir taper aux portes ? Nous on fera en sorte d'être prêt et on espère pouvoir jouer à nouveau un peu partout en France.



Outre d'éventuels concerts, c'est quoi les plans pour l'année à venir ?

Composer, on a pas mal de plans et on meurt d'envie de pouvoir travailler ensemble en ré-pét'.

Vous profitez donc de ce «temps perdu» pour écrire ?

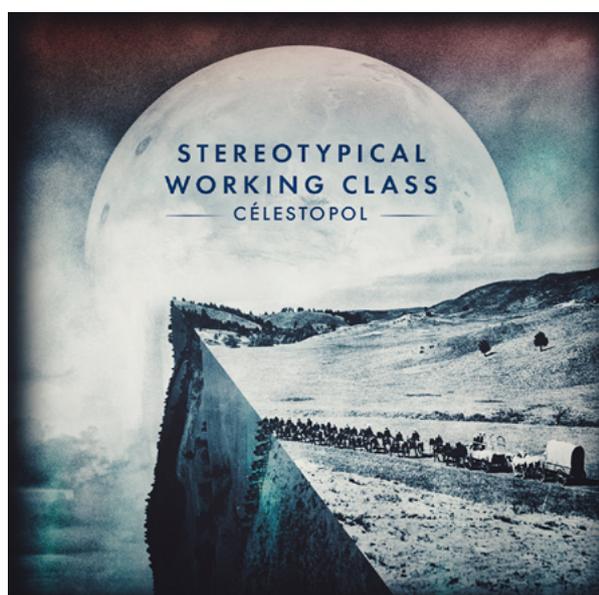
On maquette un peu oui mais la méthode «à l'ancienne» avec l'émulsion qui se crée quand on essaie des trucs tous ensemble c'est dur à retrouver en numérique. Il y a de fortes chance pour qu'il y ai une sorte de Baby Boom niveau composition quand on va se retrouver !!!

Merci !

Merci à toi pour ton suivi et ton soutien depuis tout ce temps ça nous fait vraiment plaisir, vivement qu'on se boive une bière quand le monde sera moins fou !!!

Merci Bertrand, merci les Stereotypical Working Class, merci également à Aurelio chez Domino Media pour assurer la liaison.

■ Oli





MOGWAI

AS THE LOVE CONTINUES

[Rock Action Records]

Pour pouvoir écrire sereinement sur un album, il est bon de se replonger dans ce que le groupe a proposé par le passé histoire de se rafraîchir la mémoire, avec Mogwai, c'est à la fois simple et compliqué. Simple parce qu'ils font partie de ces groupes que je n'arrête jamais d'écouter (et comment se passer de «Glasgow mega-snake» ?), compliqué parce qu'ils en sont à leur dixième album et déjà une belle palette de sonorités. L'histoire d'amour continue ici avec la classe d'un groupe qui gère son talent en patron malgré les vents contraires (la pandémie a contrarié pas mal de leurs plans et a forcé le groupe à enregistrer pas mal de trucs «en visio»).

Si les choix de sonorités et d'effets donnent une forme d'unité à *As the love continues*, l'album apporte son lot de diversité avec un tas d'éléments qui permettent d'identifier chaque titre et lui donne un cachet particulier. Pour quelques-uns, la singularité est flagrante comme sur «Ritchie Sacramento», le seul titre vraiment «chanté» (par Stuart) mais qui s'intègre bien mieux à l'ensemble que «Party in the dark» sur *Every country's sun*, sur «Here we, here we, here we go forever» où l'on trouve des bidouillages électroniques et des guitares claires qui lentement se laissent gagner par des distorsions douces ou sur «Midnight flit» qui se voit être renforcé par un orchestre à cordes. Pour d'autres, ce sont des détails qui assurent le marquage comme cette phrase de Benjamin John Power (Fuck Buttons)

qui ouvre «To the bin my friends, tonight we vacate Earth», la présence du saxo et de quelques mots de Colin Stetson sur «Pat stains» ou la discrétion des guitares et l'ambiance lumineuse de «Dry fantasy». Enfin, si «Drive the nail» et «Supposedly, we were nightmares» n'ont pas spécialement capté mon attention, Mogwai ajoute trois monstres à son panthéon personnel de morceaux qui définissent le post rock. Le dernier de l'opus est le premier que je cite car c'est une démonstration du genre, «It's what I want to do, mum» : quelques notes déclinées lentement, des couches instrumentales qui s'ajoutent délicatement, la saturation qui prend de l'ampleur et une fois que tout a bien mariné, un premier éclair de génie avec un rayon incandescent traversant une composition alors prête pour son implosion. C'est ça le post rock. C'est aussi «Fuck off money» aux qualités cinématographiques évidentes et qui cache pas mal de puissance derrière un paravent plutôt ouaté. Enfin, la grande claque de cette nouvelle livraison de pépites, c'est, pour moi, cette plage ultra dynamique, clairement rock, ce «Ceiling granny» enlevé qui occupera certainement une place de choix dans les futures set-lists.

Les pendules sont remises à l'heure, si d'autres combos réussissent de grands albums (Caspian récemment), les patrons sont toujours Écossais. Réinventant sans cesse leur genre, les Mogwai gardent l'équilibre entre leur routine dans l'excellence et des innovations plus ou moins discrètes qui n'entachent en rien la globalité de leur œuvre.

■ Oli



AS A NEW REVOLT

FARÈS

[Knt]

Comme une nouvelle meute, comme une rébellion naissante, comme une charge furieuse, comme un cocktail molotov envoyé sur l'édifice de la société, comme une mer de poings levés face à l'opresseur, comme une nouvelle révolution, As A New Revolt. Le duo grenoblois formé

de Manu Barrero au chant et instruments et Julien Lhuillier à la batterie revient t'expliquer comment rêver de soulèvement en t'envoyant 5 tracks agressives. Avec ce nouvel opus, toujours orienté techno hardcore hip hop punk, on trouve un melting pot de styles qui amène à ne plus essayer de les cataloguer, mais plutôt de les considérer comme une entité singulière. Comme Rage Against The Machine, La Phaze, ou Asian Dub Foundation dans d'autres temps, As A New Revolt fait du As A New Revolt. Mais avec Farès, comme si la recette n'était pas assez complexe, voilà qu'ils rajoutent des samples de riffs de guitare pour une nappage métal, et quelques sonorités orientales qui nous orienteraient vers un Asian Dub Foundation en mode hardcore. Bref, les Grenoblois savent avaler un paquet d'influences et de tendances pour le digérer et en proposer une partition aussi personnelle qu'attrayante. A l'image de l'artwork, où seul un cri semble émerger pour mieux s'extirper d'un entrelacs de règles, de codes, des obligations sociétales. Un cri du cœur pour rêver du Grand Soir d'autant plus salutaire et contradictoire, en cette période de couvre-feu avec chacun chez soi à l'heure du goûter. Alors en attendant de retrouver les salles de concerts et le monde de la nuit, on patiente et on garde la gniaque avec As A New Revolt.

■ Eric





WAY FOR NOTHING

MAKE YOUR ACTIONS REFLECT YOUR WORDS

[Autoproduction]

Les Way For Nothing ne sont pas bavards, du coup, non seulement ils délivrent un rock uniquement instrumental mais en plus on ne sait presque rien d'eux. Ils répètent à Odos près de Tarbes (et juste à côté de Juillan où j'embrasse les Ch'Tarbais), l'un des six membres (deux claviers, deux guitaristes, un bassiste, un batteur, selon les vidéos) est originaire des Hauts-de-France mais tous avancent régulièrement masqués parce que leur musique prime avant leur petite personne. Ils ont sorti une démo (elle va devenir collector mais la plupart des titres sont repris ici) avant ce premier album ironiquement intitulé *Make your actions reflect your words*, la belle blague car s'ils n'usent pas de mots, on devine aisément quelques-uns de leurs actes. Pas de chant, pas de texte mais des idées qui affleurent de par le choix des titres («Life», «Hope», «Unconsciousness», «Tension» «Fear» et «Destruction» par exemple), le choix des images (masques à gaz, La grande vague de Kanagawa, celles des vidéos), le choix des matières (carton recyclé) et le choix des samples (les sirènes, le discours qui introduit «Destruction» n'a pas l'air très humaniste même si je ne parle pas allemand, tout l'inverse de celui qui forme l'ossature de «Consciousness» et colle les mots de Severn Cullis-Suzuki, la Greta Thunberg de 1992, sur la musique des Bigourdans qui ont choisi le titre de leur opus en référence à ce

fameux discours).

La plage introductive donne le ton, elle sonne l'alerte, en réalité, il est déjà trop tard pour sauver la planète, mais pour s'installer sur scène lors d'un concert, c'est toujours pas mal, la batterie est machinale, le sampler lâche des bugs et les premières notes de guitare viennent apporter une douceur salvatrice, et s'il n'était pas trop tard ? Si on ne tentait pas tout ça pour rien ? Le post-rock éclairé de Way For Nothing est une lueur d'espoir au milieu du smog, un rai au cœur d'une économie déshumanisée, une fragrance printanière dans un monde qui pue l'huile de moteur et l'urine vespasienne. Ce sont surtout des notes claires qui illuminent une atmosphère qu'ils construisent parfois avec des graves et de la distorsion pour accentuer les contrastes et créer du relief, à ce titre, le mariage du clavier et de la guitare touche parfois au sublime («Fear», «Hope»). D'un point de vue plus global (comment peut-il en être autrement ?), la musique se rapproche des grandes heures de Mogwai, d'Explosions in the Sky et (pour les amateurs de trouvailles) de Sweek. Un post-rock qui s'étale en couches successives mais qui ne s'éternise pas pour éviter de lasser, une musique qui joue avec les intentions, la dynamique, la progression, la bande-son d'une histoire avec ses temps forts et d'autres plus calmes.

Viscéral, organique et captivant, *Make your actions reflect your words* est un manifeste pour l'harmonie, le monde peut exister avec ses tempêtes et ses dépressions, la basse peut cohabiter avec les claviers, la guitare peut dialoguer avec la batterie, l'homme doit être capable de vivre et accepter son environnement sans le modifier. Entendre ce message, le comprendre, chercher à l'appliquer, voilà le précepte de Way For Nothing qui, espérons-le, ne fait pas cela pour rien. On avance vers le monde d'après, faisons en sorte qu'il nous survive.

■ Oli



JOE BONAMASSA

ROYAL TEA

[J&R Adventures]

Le premier album solo de Bonamassa (A new day yesterday) vient de souffler ses vingt bougies. Le musicien ne se contente pas de regarder en arrière. Cette année débute d'abord avec l'apparition d'un nouveau projet : The Sleep Eazys. Un album instrumental avec les copains pour le plaisir de reprendre quelques influences. Quant à sa carrière solo, elle poursuit sa trajectoire avec la sortie d'une quatorzième opus : Royal tea.

La tasse de thé en avant, le guitariste américain se présente par une pochette au graphisme So British. Il n'est donc pas étonnant de constater que Bonamassa choisit d'enregistrer sa nouvelle galette dans un lieu très connu de la culture pop rock : les studios Abbey Road. Cette endroit avait été rendu célèbre par les Beatles (Abbey road en 1969). Clin d'œil aux quatre garçons dans le vent, Joe Bonamassa se présente guitare à la main sur le passage piéton qui avait lancé les rumeurs sur la mort de Paul McCartney. Bref, c'est un lieu chargé d'histoires et de mythes. Le bluesman vient donc poser une pierre sur l'édifice.

Royal tea est enregistré en janvier 2020 sous la houlette de Kevin Shirley (Iron Maiden, Black Country Communion, Beth Hart...). Cet album est directement inspiré par le mouvement du blues rock à l'anglaise. Pour autant, les premières notes de «When one door opens» tiennent un instant de la musique classique ajoutant une impression de grandeur. Les guitares ne tardent

tout de même pas à prendre le relais avec un jeu plus ronflant mais toujours délicat. Les instruments tiennent le morceau dans une forme de symphonie. Une musique idéal à mettre dans le décor d'un vieux western. «When one door opens» trouve un nouveau souffle dans sa seconde moitié. Le guitariste lâche complètement les chevaux. Toujours très important dans ses albums, les chœurs renforcent l'envolée. Le titre éponyme est un blues que Joe Bonamassa a bien installé sur les rails. Tous les ingrédients sont précieusement réunis. «Why does it take so long to say goodbye» a - outre un titre dix fois trop long - le bénéfice de présenter de beaux passages solos du guitariste. «High class girl» est un blues prit à la source mis en scène par l'accompagnement d'un synthé. Encore une fois, les chœurs jouent un rôle primordial sur le relief de la chanson. Rythme bien plus soutenu, «I didn't think she would do it» servira à la perfection ceux qui voudraient se lancer à virevolter sur un bon vieux rock des familles. Il faudra toutefois avoir le pas bien assuré quand la guitare de Joe rentrera dans la danse. «Beyond the silence» se pose là dans le feutré malgré quelques explosions sur le refrain que les musiciens feront ensemble et sans défaut. «Lonely boy» est à nouveau un rock endiablée particulièrement mis en mouvement par les cuivres et le piano.

Royal tea touche à sa fin et c'est un grand album. Bonamassa devient sans conteste possible un patron du blues rock. Sa discographie s'étoffe chaque année. Sa musique est toujours techniquement pointue et très bien orchestrée. Son blues est grand et vient du fond des âges. Il est donc difficile de s'en lasser.

■ Julien



TAGADA JONES

RÉALISÉE LE 29 SEPTEMBRE 2020, À UN MOIS PILE DE LA SORTIE DE L'ALBUM, CETTE INTERVIEW AVAIT POUR BUT DE CONFRONTER NIKO À DES QUESTIONS D'UNE AUDITRICE DE TAGADA JONES (LAURÈNE) QUI LES SUIVIT DEPUIS DES ANNÉES AINSI QU'À DES QUESTIONS D'UN INTERVIEWER PLUS EXPÉRIMENTÉ. LE TOURBILLON #MUSICTOO QUI A EMBOURBÉ RAGE TOUR AURAIT PU COMPROMETTRE LA SORTIE DE CETTE INTERVIEW. PAR RESPECT POUR LE GROUPE, LE LABEL ET CEUX QUI LES ENTOURENT, VOICI L'ENTRETIEN QUE NOUS AVONS EU.



On est en plein Covid, on nous annule tout. C'est quoi le ressenti ?

Alors pour Niko le chanteur c'est la frustration parce qu'on a envie maintenant d'aller présenter l'album. Et puis, dans un premier temps, on va faire les deux dates du Trianon (l'interview a eu lieu avant l'annonce du reconfinement...)... mais avec les règles sanitaires. Pour l'instant, c'est ainsi.

J'ai discuté avec pas mal de gens sur les réseaux qui m'ont dit oui aux concerts assis, On préfère communiquer la date assise plutôt que d'annuler. Dans ces conditions, ceux qui n'ont pas envie de venir, ne viendront pas. La frustration est là. Ne pas pouvoir jouer nos

morceaux sur scène. Si on crée des morceaux, ce n'est pas pour les jouer dans notre local de répète ou les mettre sur un disque. C'est pour les présenter au public en live. Donc, c'est un peu un peu chiant.

Et puis après pour Niko le tourneur, c'est de la frustration parce qu'on fait que des reports de report, on est déjà au deuxième report. Il y a un côté un peu magique dans ce métier, tu mets les projets en place. Et en ce moment, tu ne sais pas. Il y a une effervescence autour de tout ça qui fait que là, on est frustré parce que tout ça, c'est coupé, ça s'arrête. Et puis, au bout d'un moment, tu reçois un coup de fil qui va être encore un report. Tu ne sais pas. Ce

n'est pas enrichissant, c'est pas valorisant, c'est pas motivant. Mais après, je ne me plains pas du tout parce que je ne suis pas du tout de nature à me plaindre. Et puis, il y en a pour qui c'est bien pire que nous.

Nous, on sait que nous, on a construit ça depuis tellement longtemps. Maintenant, c'est largement assez costaud pour survivre. Si ça dure deux ans, on attendra deux ans et il y a quand même des aides.

Je ne dis pas que c'est une période facile, mais ce n'est pas non plus compliqué. On n'est pas du tout au bord du gouffre. Alors qu' il y en a pour qui c'est bien plus compliqué. Et je ne parle même pas des gens qui sont malades ou qui perdent des proches.

Pour revenir à l'album et aux choses positives, comment s'est passé l'enregistrement ? De mémoire, vous avez fini pendant le confinement...

On a fait deux périodes. C'était déjà prévu en deux périodes. En fait, comme on voulait sortir un morceau pour notre festival anniversaire du mois d'avril, le On n'a plus 20 ans, on avait déjà enregistré en février une première session. On avait fait un bon tiers de l'album et la deuxième partie devait commencer fin mars. Sauf qu'évidemment confinement oblige, on a repoussé d'un mois. Je ne vais pas mentir, on a un peu avancé le déconfinement, d'une dizaine de jours et on a enregistré fin avril. On a commencé fin avril plutôt que fin mars.

Après, je dirais que c'est quand même un moindre mal. Pour nous, ce n'était pas compliqué. Moi, j'avais le studio, j'ai fait un ou deux titres en plus. Et puis trois petits arrangements supplémentaires. Quand on s'est revu, on a fait un ou deux titres tous ensemble. C'est un peu un instantané. On avait pris un mois de retard, mais c'est rien. En fait, on s'en fout, c'est du temps. Et puis, on avait largement le temps. Il aurait pu sortir fin septembre, comme on l'avait prévu au début. Juste après, on s'est posé la question de donner une date.

Même déconfinés, on ne sait même pas ce qu'il en est de la distribution dans les magasins. On avance, donc on a décidé de faire le 30 octobre. On s'est dit tant pis, on le sort, l'album est prêt comme ça. Le mixage a pris un peu de

retard parce que le gars qui mixe a subi un phénomène d'entonnoir car tous les gens avaient pris un peu de retard, tout est arrivé au même moment chez lui. On avait un mois de retard à la fin de l'enregistrement. On avait deux mois de retard à la fin du mixage, mais c'est rien. Comme on avait fait ça en temps et en heure, on aurait pu sortir l'album le 30 septembre si on voulait. Et puis, au final, on a décidé de garder la date du 30 octobre et je dirais que l'enregistrement n'a pas vraiment mal vécu la chose. On va donner un peu plus de temps pour nous. Pour la compo, ça vous a permis de changer de titre. C'est rigolo l'album devait s'appeler Hors norme. Et puis, on a décidé de l'appeler A feu et à sang après le confinement.

«La rage», c'est le premier titre de l'album. On l'a toujours au bout de 25 ans de carrière ?

Alors moi, oui, ça, c'est sûr. D'abord, c'est le premier titre qui sort parce que c'est aussi le premier morceau que j'ai eu envie d'écrire pendant la tournée La peste et le choléra. On a vécu le mouvement des gilets jaunes, on a vécu plein de choses, la récupération... Moi, ce que j'ai beaucoup aimé dans ce mouvement, c'est d'abord un mouvement qui est venu de la rue. Et j'ai beaucoup aimé la diversité des gens qui faisaient partie du mouvement. Beaucoup moins aimé la récupération politique derrière. Mais bon, c'est comme ça et j'avais envie de faire un morceau. C'est un des premiers morceaux que j'ai écrit et en plus, avec une méthodologie. Il ne faut pas se cacher des 25 ans qu'on joue. On a toujours la même rage et parfois, à écouter des albums de groupe 20-25 ans après, ils sont un peu ramollis, à côté de la plaque ou alors sortent un album identique avec pas beaucoup de différence. Donc, je me suis donné une espèce de challenge qui est d'écrire des choses de manière très différente et donc pour «La rage, j'ai mis un fond, c'est carrément une boîte à rythme Hip Hop et j'ai fait mon texte là-dessus. Après, on a mis la musique dessus et ce qui est assez rigolo, ce qui n'était pas prévu, c'est qu'on a quand même gardé un petit break Hip-Hop. Parce que les gars, ils ont vraiment bien aimé. Bref, c'est un exemple. Il y a plusieurs choses comme ça qu'on a fait dans l'album. On a essayé de «se

renouveler», ça fait partie de ce côté d'avoir la rage dans le fond de nos convictions qui restent les mêmes que depuis le début. Et puis, malheureusement, pas beaucoup de sujets ont avancé positivement. Mais même dans la façon de vouloir se défendre, de vouloir faire les choses. Et voilà, c'est ce titre là. Il a été composé de manière très différente et a été un des premiers textes qui m'est venu. Je l'ai écrit d'ailleurs bien avant qu'on commence à enregistrer et c'est pour ça qu'on a voulu sortir ce titre en premier. C'était important pour moi aussi. Ça n'arrive pas trop longtemps après le mouvement Gilet jaune, c'était une suite logique que ce soit le premier titre de notre album. Proche de nos idées, il faut être réaliste aussi quand même.



Et le fait de voir tous ces fans qui, avec les teasers, ont envoyé autant de vidéos...

C'était émouvant. Parce qu'avant l'annonce du Covid, on avait l'idée d'un clip qui justement devait montrer la diversité. On avait loué un grand entrepôt, il y avait plein de gens qui venaient et des figurants pour montrer la diversité. Malgré le covid, on devait faire le clip. On a eu cette idée de demander aux gens de se filmer. On s'est dit ça va peut être être un peu plus restreint, vu, qu'on utilise un seul vecteur de communication et qu'on va avoir que notre public... Mais après, on s'est dit que notre public est quand même assez différent et aussi assez diversifié. Donc quelque part, ça devrait aller et on a été hyper agréablement surpris par la diversité des gens qui font partie du clip. Et on a été plus que ravi du raz-de-marée de tout ce qu'on a reçu. On s'attendait à avoir 500 vidéos en une semaine. C'est ce qu'on avait besoin. On a reçu 3500 vidéos en deux jours ! Là, par contre, ça a été arrêté.

Ce qui fait que moi, je n'ai pas eu le temps de le faire ! Je me disais que le créneau ouvert me laissait le week-end. Et puis, j'ai vu le truc fermé au bout de deux jours. Bon, bravo les

Tagada, vous avez su mobiliser.

Oui, en plus, ça tombait bien, les gens étaient tous chez eux, donc ça donnait une petite activité...

Moi, j'en avais des frissons, voir tous ces gens. C'est «La rage» !!!

En ce moment, je fais pas mal d'interviews. Je dis même si aujourd'hui, la Covid, ça détourne l'attention de beaucoup de choses. Le terreau est là. C'est à dire qu'il ne faut pas oublier que tous ces gens ont été dans la rue, c'est encore là en eux parce que ça a été étouffée, c'est ce que je dis dans le morceau. La rage a été étouffée, mais c'est pas pour autant qu'elle n'est plus présente chez les gens.

Malheureusement, je pense encore que ce sera encore plus sévère quand elle va ressortir.

Je prends l'exemple de Marseille, je ne sais pas quand ça va finir, mais ce n'est pas dit qu'à un moment, les restaurateurs tapent du poing sur la table. Au moins, arrêtez vos conneries. Nous, on veut rester ouvert. Le débat est compliqué, mais il y a des choix politiques qui sont complètement insensés. Moi, je comprendrais que des gens tapent du poing sur la table. Moi, je me suis posé la question qu'on fasse



un concert sauvage. C'est une question qui nous, de part notre ADN, nous turlupine. C'est trop compliqué ne de pas jouer un moment. Je pense qu'on pourrait le faire.

C'est ce qu'on disait, entrer dans la clandestinité, dans des petites salles de concert.

Le problème, c'est que la clandestinité n'est pas encadrée et que ça risque de générer des clusters... Donc il y a toujours ce fait là. Nous ou tout notre entourage m'ont dit : après vous, «vous êtes responsable en tant que groupe et producteur». Voilà, on verra ce que ça va donner, mais c'est un autre débat.

Il y a ce côté punk et revendicatif chez Tagada, un côté Charlie mais tous les pays ne permettent pas d'avoir un Charlie Hebdo. C'est toujours cette dichotomie qu'on peut avoir entre la revendication et dire comme disait Churchill, la démocratie est un mauvais système, mais c'est moins pire par rapport aux autres.

Moi, j'ai aucun problème avec ça. Quand on écrit je suis démocratie, je le pense. En fait, j'ai toujours dit qu'on avait des idées anarchistes, mais on est quand même pour la démocratie,

la démocratie sur le papier. Je ne dis pas ce qui en fait sur le papier, c'est quelque chose de beau. Dire que c'est quand même le pouvoir donné au peuple. Après, je ne dis pas que je suis d'accord avec le système politique et toutes les dérives. Et on sait bien que ça ne va pas dans les bons tuyaux et ça ne s'est pas fait comme ça devrait être fait. Mais la démocratie, c'est quelque chose de bien. En tout cas, c'est quoi la démocratie ? Par rapport à la dictature, c'est un bon système. Et j'ai aucun souci à le dire. Il y a des gens qui nous ont craché dessus, mais on s'en fout. Moi, j'ai toujours dit ce que j'avais à dire. Les gens ont le droit de penser ce qu'ils veulent ! Ce qu'on veut et on l'a dit par rapport à Charlie, je suis démocratie. Les paroles, ça parle de Charlie Hebdo et on se retrouve aujourd'hui effectivement à avoir une liberté qui se réduit comme peau de chagrin. C'est ce que je dis. Et Charlie Hebdo, c'était un des derniers gros défenseurs. Là, on parle effectivement d'extrémistes religieux et de radicalisation des gens. Je ne suis pas religieux, je suis plutôt laïc. Mais après, j'accepte que les gens aient bien le droit de pratiquer la religion qu'ils veulent. Mais comme on dit tout le temps, la liberté s'arrête là où commence celle

de ton voisin. Il ne faut pas surtout essayer d'imposer ta religion aux autres. C'est quelque chose qu'on continuera de penser.

Un mot aussi pour «La biche et le charognard»...

Je l'ai écrit bien avant le confinement. On a vu une explosion des violences conjugales... Mais il y a deux choses dans le titre.. T'as le premier sens. C'est un peu le côté bestial de certains, certains hommes, qui s'apparentent plus à des animaux qu'à autre chose. Et puis, un second côté est aussi le côté attentiste des gens qui peuvent le voir et qui font rien. C'est presque plus ça que je critique. On a tous, dans notre entourage, été témoin de gestes limite limite. Et puis on ne dit rien et on ne fait rien. Et puis, c'est peut être le fait de ne rien faire qui, au bout d'un temps, je ne dis pas que c'est de notre faute s'il se passe quelque chose. Mais en tout cas, peut être que si on dénonçait un peu plus ou qu'on faisait pour que ça ne se passe pas, petit à petit ça irait peut-être un peu mieux, c'est de côté là aussi que l'on critique. La critique de l'attentisme par rapport à ça.

Certains n'ont pas attendu pour choper l'édition limitée, tout est parti en quelques heures...

On s'est posé la question, si on faisait une édition limitée, notamment du vinyle. Les gens se jettent de plus en plus sur les vinyles et on disait là, on fait des précommandes, on les envoie dans un mois. Donc on n'avait pas tout mis. On se dit on en garde un peu. Même pour nous. Pour en avoir au Trianon. Sauf qu'on ne s'attendait pas à cet engouement. Et oui, c'est assez incroyable.

Mais est ce que ce n'est pas non plus ouvrir le flanc aux détracteurs qui vont dire regarder Tagada, ils sortent une box, plusieurs éditions...

Moi, j'ai eu ma réponse toute faite et les gens peuvent être dubitatifs. Maintenant, ils peuvent pas être dubitatifs sur ce qu'on fait depuis 25 ans. Ça fait 25 ans qu'on organise des foires aux disques à Rennes. On en est rendu à la 50ème édition. Qu'on vienne pas me dire qu'on n'est pas collectionneur de disques,

on a toujours fait ça. Le premier album de Tagada est déjà sorti en vinyle. Même quand ce n'était pas du tout la mode des vinyles, on a tout sorti en vinyle. On a toujours fait ça. Et c'est l'esprit. Moi-même, je sais que comme je suis collectionneur, je suis hyper content d'avoir des produits rares. On a toujours fait ça

Et les fans sont demandeurs puisque tout est parti en quelques heures...

Quand on réédite des disques, on fait toujours une différence, c'est vraiment un truc de collectionneur plus que commerce ! Même si il y a forcément un côté commercial dans la vente de disques, faut pas non plus être complètement con.

Peut être une question qui est apparue quand on a eu le tracklist complet avec les featurings, puisque je voulais faire un lien avec La Phaze et «Avoir 20 ans». La Phaze ressort un disque, ils t'ont demandé de venir chanter dessus, ainsi que Didier Wampas. Peut-être qu'on peut parler plus de la communauté rock, que ça soit avec les No One sur Frankenstein ou ne serait-ce que cette superbe date au Zénith... C'était quand même une super super belle affiche...

Ouais, c'est comme une grande famille. Je pense que nous, on aide un peu avec Tagada. Des fois, c'est drôle. On a même recréé des liens entre des groupes qui ne se parlaient pas. On ne peut pas citer de noms. On est vraiment bien avec tout le monde. On a recréé des liens. Et maintenant les groupes se parlent et s'apprécient. C'était des clichés à la con.

Et quand tu vois qu'il y a eu deux Zénith à quelques semaines d'intervalle ?

Oui, mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Mass Hysteria, c'était leur idée. Et puis, les prochaines dates qu'on va faire au Zénith, ils reviennent avec nous. C'est une grosse fête aussi. Il faut être réaliste. Même eux, ils le savent très bien, ils ont fait des erreurs, des erreurs de choix, de stratégie. C'est comme ça. Y'a que les cons qui ne changent pas d'avis ! Les prochaines dates, on va les faire tous ensemble et ça, c'est vachement bien.

Et Le Bal des Enragés ? Je suis fan de ces mo-

ments. On retrouve des amis qui aiment jouer et des morceaux dont on est tous fans !

C'est vrai que c'est la convivialité même dans la grande famille rock. En fait, on est tous dans le même bateau. Moi, j'ai toujours trouvé complètement stupide de tirer la couverture à soi. Il y a plein de groupes qui font ça, se faire un peu la compétition, se tirer la bourre, tout ça. On n'est pas du tout dans ce schéma là et force est de reconnaître qu'avec le temps, il y a plein de gens qui viennent plutôt que de continuer à rester tout seul.

Et les featurings alors ?

Je pense que c'est important pour moi. Le premier morceau que j'ai appris à la guitare, c'est un morceau des Wampas. C'est comme ça que j'ai appris jouer de la guitare, donc c'était important. Didier, on l'a croisé plein de fois... les plannings faisaient que ça collait pas vraiment. Là, on a fait un morceau qui est vraiment l'ADN des Wampas. C'est moi qui l'ai écrit et on était hyper content. Même lui était super content de venir faire le titre avec nous.

Damny, pour moi, c'est quand même un super pote. On a beaucoup fait de choses avec La Phaze déjà. On a fait des morceaux ensemble. Moi, j'ai chanté sur un de leurs titres. Il a fait deux morceaux de deux lignes instrumentales avec des machines sur les sons de notre album.

Y'a Punish Yourself aussi, avec «Le dernier baril». On lui a demandé un son d'univers indus et je pense que c'est important pour nous de partager. Nous, on est comme ça et on préfère être plein de copains. On ne va pas répéter en permanence des morceaux toujours avec les mêmes mecs, mais avec nos potes de la famille, on est content de faire des morceaux ensemble. Et puis, comme on est content de monter sur scène ensemble, on fait Le Bal des Enragés.

Il y aurait dû en avoir plus des featurings, mais avec la Covid, on en a eu un peu moins. Il y avait notamment un truc qui était très avancé avec Skof, mais il n'a pas pu venir. Ce sera pour plus tard. Les projets ne sont que reportés.

On peut parler de la pochette de l'album parce qu'elle questionne un petit peu, c'est très inspiré de Banksy.

C'est forcément inspiré. Mais c'est pas de lui. La petite histoire c'est que pour l'album précédent, ça devait être une pochette street art. Comme ça, on hésitait entre deux. Finalement on a fait l'autre. Ce qui nous avait fait pencher pour la pochette, aujourd'hui c'est ce qui nous fait, a contrario, pencher sur celle-ci. A l'époque, la pochette street art n'était pas assez évocatrice, alors que là, c'est très évocateur A feu et à sang. Une petite gamine avec le jerricane, c'est assez réussi. C'est ce que je dis à tout le monde. C'est réussi parce que si tout le monde dit que c'est d'inspiration Banksy, c'est que c'est réussi. En plus, c'était rigolo parce qu'on y a vu tout un concept. Il n'y avait pas trop le droit de faire des tracts, on a fait des pochoirs. Il y a tout un truc où on va jusqu'au bout du délire. Et puis, il y a vraiment le fait que le street art, ça part d'une contre culture. Et c'est là où on se retrouve vraiment dans les idées de cœur de Tagada. Ça faisait longtemps qu'on voulait faire un délire street art, même sur scène. On va pousser ce côté là aussi parce que c'est proche de nous et de notre culture. Voilà tout simplement notre façon de faire, notre façon de penser.

Petite question sur le prochain clip. J'ai vu que Monique Mouche était de la partie. C'est parce qu'il n'y a pas eu de Hellfest et vous aviez envie d'un petit décor un peu urbain.

On est allé à fond dans chaque titre... quand on a fait «De rires et de larmes» un morceau qu'on a écrit pour notre sonorisateur qui est décédé à 33 ans. Le plus jeune d'entre nous. Il est mort d'un cancer. Voilà l'injustice totale. On est tous là à taper du poing sur la table, mais on n'y peut rien. Puis, la vie continue. On est allé jusqu'au bout de ce titre-là, avec une esthétique poussée aussi. Et «Le dernier baril» à fond aussi dans l'esthétique.

C'est vraiment à chaque fois aller jusqu'au bout des choses et Monique Lamouche, c'est un pote à nous. Ça faisait longtemps qu'on parlait de faire des trucs avec lui.

Pareil, les tambours, c'est les Tambours de l'enfer. C'est une équipe qui devait jouer au festival. Ils viendront d'ailleurs... Lamouche, c'est lui qui fait tout les décors du Hellfest. ça fait quinze ans qu'on parle de faire un truc ensemble. C'était le bon thème.

On peut y croire au 10 avril 2021, date du dernier report du festival On n'a plus 20 ans ?

Franchement, j'espère.

Quel peut être le mot de la fin pour nos lecteurs ?

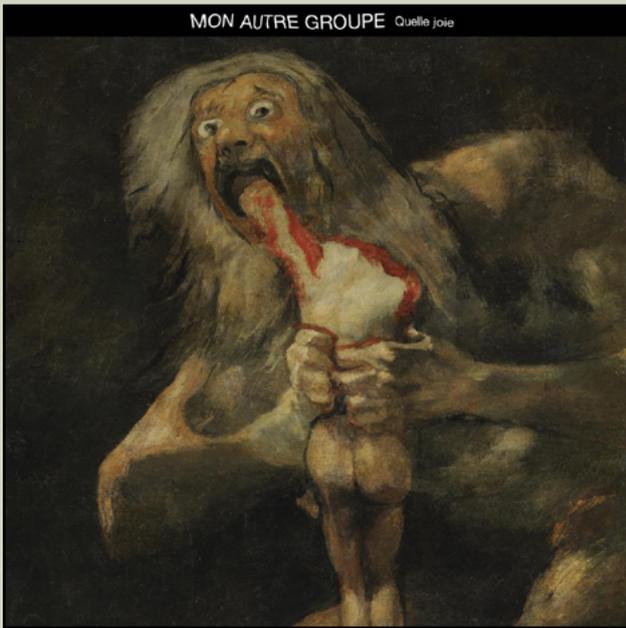
On a bien hâte de retrouver tout le monde sur scène ! On fera au moins les deux concerts du Trianon sauf si interdiction totale, mais on les fera au moins, même si il faut que le public soit assis. On voit plus ça comme deux concerts un peu exceptionnels de sortie d'album. Je ne dis pas que s'il fallait faire que des tournées comme ça, on le ferait. Mais bon. Deux concerts un peu exceptionnels comme ça, on

va le faire et on a bien hâte de retrouver tout le monde. Et puis surtout, de pouvoir retrouver tout le monde dans des conditions normales de concert pour faire la fête tous ensemble.

Merci Nico et les Tagada ainsi qu'à At(h)ome !

■ Laurène & JC
Photos : JC Forestier





MON AUTRE GROUPE

QUELLE JOIE

[Guerilla Asso]

Hein, quoi, on m'aurait menti ? En janvier 2020, Guerilla Poubelle sortait un album intitulé L'Ennui et après un an de crise sanitaire mondiale, confinement, couvre-feu, privation de libertés, culture non essentielle, fin de bamboches et j'en passe, Till sort avec son autre groupe Mon Autre Groupe (MAG), enfin un de ses autres groupes où il joue de la guitare (qu'est-ce que je suis Maladroit moi parfois) un album qui se nomme Quelle joie. Y a comme un problème...

Le disque étant très bien fait, fourni avec un livret conséquent, illustré par plein de photos et les paroles, voyons donc de plus près celles du

titre «La joie», justement. «Quelle joie d'être là, de flâner ce samedi. Quelle joie d'être là, de profiter de la vie. Quelle joie d'engloutir, d'avalier, de pourrir. C'est les soldes, tout doit disparaître. On ne lâchera aucun privilège, tout doit disparaître. Demain on rigole et demain on s'immole, tous.» Ah, ok, me voilà rassuré même si la pochette, extrait d'un tableau morbide de Goya, faisait déjà état de ce décalage, cette dissonance. Je vous fais grâce des autres textes mais on est dans le même registre et l'extrême gauche lignée des précédents EPs du groupe, Tumeur, Décadence et Oméga, avec le line-up stabilisé depuis 2012. On retrouve du reste ces trois 45 tours compilés sur la face B du magnifique LP brun marbré transparent donc s'il y a bien un MAG à avoir, c'est celui là. Quelle joie.

Bon, perso je viens du punk mélo, de l'emo 90's et de la power pop alors le punk hardcore mâtiné de crust c'est pas franchement mon truc mais il y a un effet diablement cathartique à poser le disque sur la platine et se laisser emporter, sombrer, hurler sa rage, son désespoir et autres doux affects, à l'unisson avec la chanteuse Fanny. Les morceaux tournent autour d'une minute et offrent un véritable exutoire thérapeutique pour supporter cette belle bonne grosse vie de merde. C'est à mon avis bien plus efficace que la série Arte à la mode, En thérapie. Vivement donc qu'on puisse vivre à nouveau collectivement cette expérience sauvage en concert dans une cave, même si je crains fort qu'on doive prendre notre mal en patience pendant encore un certain temps. Quelle tristesse.

■ Guillaume Circus





THE QUILL

EARTHRISE

(Metalville)

Tu as aimé le travail de The Quill pour *Born from fire* ? Alors tu devrais aimer ce *Earthrise* car à part la pochette, il n'y pas grande différence ! Et si l'écart entre les deux albums peut sembler long (4 ans), c'est qu'il a fallu laisser du temps à Christian Carlsson de lâcher ses riffs dans son

side project qu'est Cirkus Prütz, il y a mis tout son (hard) blues et c'est donc regonflé à bloc et amateur d'un son plus gras et gros qu'il est de retour. Comme pour le précédent opus (et quasi toute leur discographie qui compte déjà neuf albums !), The Quill joue sur les mélodies, les beaux solos, la voix tout en profondeur et luminosité de Magnus Ekwall et un tempo résolument rock. Le son désertique et sa chaleur font le reste, on est vite dans leur trip et qu'importe si les titres labyrinthiques s'étendent sur plus de 7 minutes («Dwarf planet», «Evil omen» sont tous deux excellents), si leur zik est consommable immédiatement (ils ont un don pour accrocher n'importe quel quidam), elle n'est pas pour autant jetable, certes t'as deux ou trois morceaux qui font le job pour exister en «single» (comme «Hallucinate», «Keep on moving» ou «21 st century sky») mais pour le reste, il faut se laisser imprégner du tout, faut se plonger dans l'ambiance et laisser agir le riffing, les harmonies et les sonorités seventies pour en profiter un maximum. Pas la peine de fixer le timing, tu sais que l'album est terminé quand retentit l'épuré «Dead river» avec toute sa tristesse. La distorsion a disparu, tu peux reprendre une activité normale ou remonter dans leur fusée observer ce lever de Terre.

■ Oli





LOUIS JUCKER
SOMETHING WENT WRONG

LOUIS JUCKER

SOMETHING WENT WRONG

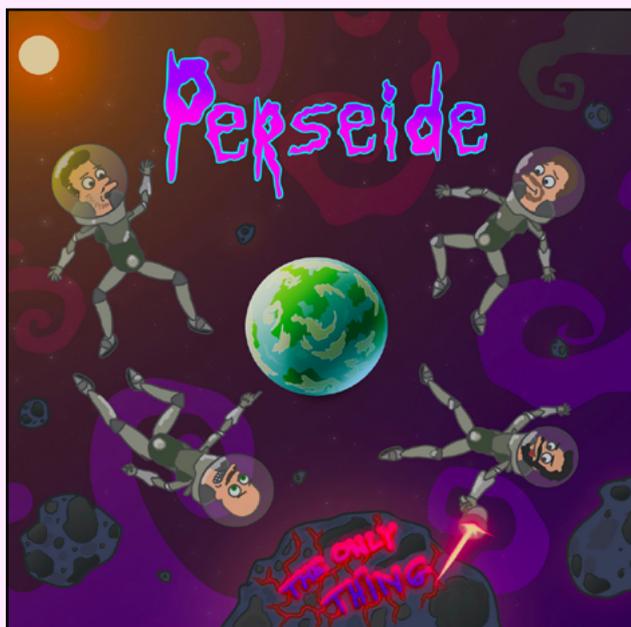
[Hummus Records]

Louis Jucker, l'indéboulonnable prince suisse de la folk lo-fi bricolée, nous revient avec *Something went wrong*. Présenté par l'intéressé comme son œuvre la plus aboutie à ce jour, cette dernière est une sorte d'auto-portrait construit et façonné à travers dix nouveaux titres faits mai-

son en Suisse. Aidé de quelques amis (Steven Doutaz de Cochon Double à la batterie sur «The dam» et aux chœurs sur «Our eastern wedding» en compagnie de Camille Mermet et Louis Schild (LEON), Louis continue d'expérimenter ses sonorités, son univers visuel (avec son ami Augustin Rebetez) et de rechercher une forme absolue d'authenticité dans le confort de sa frugalité. Car l'arsenal du chanteur de Coilguns se résume à peu de choses près à une guitare, un petit amplificateur, une boîte à rythmes low-cost et de quelques vieux instruments retapés, le tout enregistré sur un 8 pistes cassette pour donner de la force à cette ambiance si intimiste follement désirée. Mélancolique tout en étant par moments brumeuse, cette folk touche à la fois par son effet miroir poétique (avec une prédominance sur les questions existentielles, le bilan d'une période de vie) mais également par de solides mélodies et un falsetto bien éloigné des hurlements du gaillard chez Coilguns. Qu'on aime ou pas, ce disque s'avère être finalement non pas seulement celui qui semble être le plus abouti mais également le plus accessible et, avec le cap de la trentaine atteint, Louis Jucker livre en effet l'un, si ce n'est son plus beau bilan musical de ses dix dernières années.

■ Ted





PERSEIDE

THE ONLY THING

[Autoproduction]

Artwork hideux, typo peu engageante, «qu'est-ce que ça va être que ce truc encore»... Voilà à peu près mon sentiment au moment de découvrir ce premier album de Perseide. Et pourtant ça joue, et c'est même plutôt très sérieux, un métal qui picore dans d'autres genres mais qui sait où il va et sait être efficace quand il le faut (entre gros riffs, rythmiques de poids et mélodies tranchantes). Je ne suis pas donc en train d'écouter un quelconque groupe de fusion-punk-

rock-futuriste d'adolescents. D'ailleurs, renseignements pris, le combo n'est plus tout jeune car il fête cette année ses 20 ans d'existence... Un bel âge mais encore aucun véritable album, juste deux EPs et une collection de concerts (et non des moindres puisque Soilwork, Cancer Bats ou Protest The Hero sont sur la liste), les Lyonnais ont attendu l'alignement des planètes (et un virus global) pour passer en studio (la prod d'Olivier Didillon est très honnête et si les grattes manquent parfois un peu de patate, ils ont trouvé un bon équilibre avec les samples) et donc accoucher de ce *The only thing*. Marqué par le courant alternatif, le quatuor réussit à créer des ambiances en quelques secondes et a eu le temps de peaufiner ses compositions pour obtenir un rendu de haute volée entre incorporations de sonorités inhabituelles, technicité et harmonies («Blackening everything», «Red Naomi»...), on est donc assez bon d'un métal core classique où les lignes de chant clair viennent se fracasser sur un ensemble massif, l'idée y est mais la construction est bien plus fine. Comme ils sont plus doués avec les clips, je t'encourage à aller mater «Sell yourself», «Fade away» ou «Siren in the distance» (tous trois réalisés par Alban Verneret), ce ne sont pas forcément mes titres favoris sur l'opus mais l'esthétisme des vidéos faut bien plus honneur à leur travail que leur pochette.

■ Oli





MEMORIES OF A DEAD MAN

ATOME CENTRAL DE MEMORIES OF A DEAD MAN, C'EST À BEN QUE SONT DESTINÉES NOS QUESTIONS SUR CETTE NOUVELLE AVENTURE DU COLLECTIF QUI TENDE DE SE RECONSTRUIRE EN PLEINE PANDÉMIE, UNE SITUATION COMPLIQUÉE QUI N'A PAS FREINÉ SA MOTIVATION ...

Il y a eu beaucoup de mouvements chez Memories of a Dead Man, c'était voulu ou subi ?

Pour ce retour, c'était voulu, cela faisait 5 ans que le groupe était en jachère. Ne sachant pas si le projet allait réellement reprendre un jour, on a tâtonné et fait avec les membres qui étaient et sont toujours prêts à aller explorer d'autres horizons. Quand on a décidé de refaire un disque, on était d'accord sur le fait de vouloir faire autre chose, caresser le progressif. Être moins mélancolique aussi. Il reste le clavier Thomas qui est là depuis 2011 et Hervé le

bassiste depuis 2013, puis moi depuis le début en 2005/2006. Pierre le chanteur depuis 2011 fait aussi une apparition sur ce disque, et peut être par la suite qui sait. En fait depuis 10 ans MoaDM est une forme de collectif / projet.

Pour les changements précédents, ce sont les emplois du temps de chacun. Le besoin de faire autre chose qui ont fait qu' on s'est éloignés musicalement. Mais nous sommes tous toujours potes.

Sur Maze, il y avait une énorme liste d'invités,



l'idée de refaire un «coup» comme celui-là t'a-t-elle effleuré l'esprit ?

C'était un disque de transition Maze, tout comme ce (re)M.A.Z.E.d. Ils marquent un tournant à chaque fois. Sur Maze nous n'avions pas de chanteur fixe à l'époque, nous tournions en trio et c'était très intéressant d'ailleurs... Du coup l'idée d'un chanteur par titre était légitime et intéressante et les guests que nous avions étaient vraiment enthousiastes et motivants pour mener ce projet au bout. Mais en effet ça m'a effleuré l'esprit pour le disque actuel... sur lequel nous avons tout de même déjà 3 voix différentes. On a failli refaire un titre avec Mike Armine sur (re)M.A.Z.E.d et en particulier sur «Do you accept ?» mais problème de timing et difficultés personnelles pour lui. C'est une idée qui refera surface probablement... peut-être pour le prochain ou dans 10 ans ! Mais finalement on a choisi de laisser s'exprimer à part entière les 2 voix que nous avons actuellement et c'est un développement riche et intéressant. Le difficulté d'un disque de featu-

ring est de pouvoir le défendre correctement en live, après s'il n'y a plus de live dans les années à venir, allons-y gaiement ! (rires)

Quel est le critère déterminant pour intégrer le groupe ?

Être beau ! (rires) Un bon état d'esprit, surtout, une ouverture certaine sur le monde et la musique. Mais aussi un potentiel créatif et d'adaptation. Et bien entendu de la motivation et une belle énergie positive.

As-tu pensé à commencer un nouveau projet plutôt que de poursuivre avec MoaDM ?

Oui j'ai longtemps hésité pour celui-ci à ce que ce soit un MoaDM. J'avais besoin de faire ou refaire autre chose que les 2 autres groupes où je joue que sont Schoolyards qui donne dans le Rock n' core et Seven Days très Rock. Mais plus j'avais dans la conception de ce nouveau projet, plus il devenait évident que c'était du MoaDM, nouvelle sauce mais du MoaDM quand même !

Malgré le changement de line-up, musicalement, l'esprit est le même, c'est parce que le groupe a les mêmes idées ou parce que ce ne sont que les tiennes ?

Je pense que ça vient quand même beaucoup de moi ! J'ai composé tous les titres depuis le premier jour du projet, donc ça donne forcément une couleur et une patte. Même si j'essaie de casser parfois cela sur ce nouveau disque on reconnaît l'esprit et l'univers du groupe. C'est aussi dû à mon accordage particulier et l'utilisation d'accords enrichis et d'arpèges à la guitare.

Au sein d'une composition, l'équilibre entre les forces (growl/mélodie) et les styles (rock/métal/prog) se fait-il naturellement ou est-il réfléchi ?

Certains titres sont très réfléchis pour cet équilibre, lors de la phase de fin de composition ou de pré-arrangements. D'autres sont totalement spontanés et me poussent à chercher un peu plus par la suite pour provoquer cet équilibre. Et selon le ressenti des deux voix, on adapte aussi pour avoir un juste milieu et une efficacité maximale.

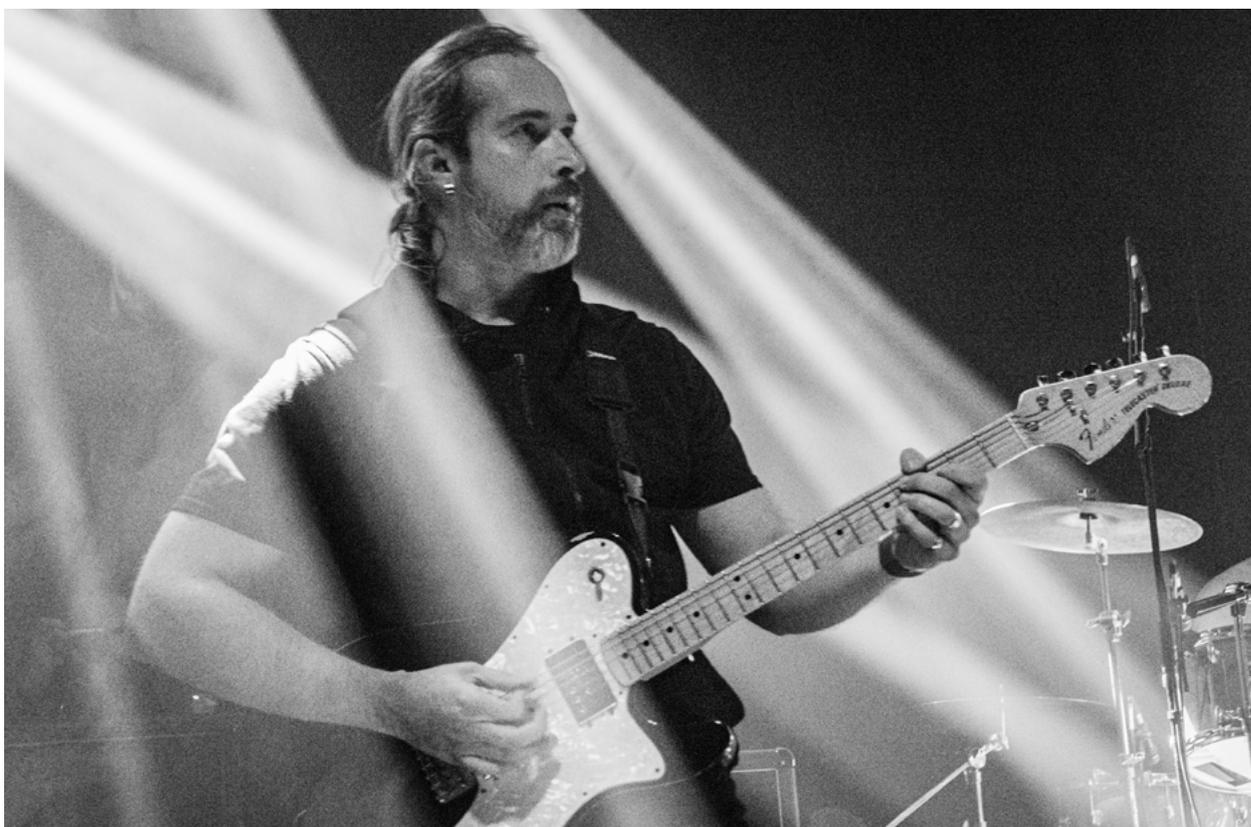
La production a été confiée à Duff Rodriguez,

quel élément a fait la différence dans ce choix ?

Le fait de notre proximité, amitié, et de la nouveauté. Mais aussi le côté challenge pour nous tous. Pour Duff, s'attaquer à du Memories était un chouette défi, car c'était différent de ses productions habituelles. Pour nous, bosser avec quelqu'un d'autre qu'Étienne Sarthou ou Francis Caste était aussi un défi pour avoir un son neuf tout en gardant notre signature.

L'artwork, et le côté graphique en général, est une composante importante de MoaDM, ça demande beaucoup de patience d'arriver à de tels résultats ?

En effet depuis le départ le visuel est très important, on a les idées en général mais pas toujours les moyens techniques ou financiers pour y arriver, donc il faut de la patience, trouver d'autres ressources, adapter en fonction des possibilités présentes et de la faisabilité. L'artwork est réalisé par mon pote Simon Back que j'ai rencontré il y a quelques années pour un projet bande dessinée autour de MoaDM et depuis il a fait les visuels pour mes autres groupes également. On délègue ces compétences à ceux qui les ont et la patience qui va avec !





La lyric video de «Wavelength» est superbe !

Cette lyric-video de «Wavelength» est réalisée par un proche du groupe : Jonathan. Et la suivante, «Do you accept ?», par Thierry notre chanteur...

Depuis le premier confinement, tu n'as pu donner que deux concerts, qu'est-ce qui est le plus frustrant dans cette période ?

Depuis le premier confinement le groupe n'a pas pu jouer... A titre personnel, j'ai pu rejouer live en septembre/octobre avec un autre projet... Avec MoaDM nous étions en plein début de tournée et rodage entre janvier et mars et du coup tout a été stoppé net le 12 mars. Depuis c'est annulation sur annulation, donc on ne cherche même à reprogrammer tant que la situation n'est pas plus stable et surtout avec une réelle visibilité sur l'avenir... Ne pas jouer est frustrant, ne pas partager avec le public l'est aussi mais surtout ne pas pouvoir se projeter, défendre les titres sur scène l'est énormément. On a décidé de sortir quand même l'album plutôt que d'attendre un an ou plus, mais l'impact et la diffusion sont tout de même très minimisés du coup.

Justement, on sait que tourner est important pour faire vivre un album, la promotion virtuelle fait-elle le job ?

Non, ça ne compensera jamais le live et une tournée. Même si on essaye de faire un maxi-

mum niveau promotion virtuelle, les retombées et les échanges ne sont pas du tout les mêmes et ne permettent pas une totale sérénité...

Quelles étaient tes attentes au moment de la sortie ?

On a déjà décalé la sortie de juin à mi-octobre, car cela nous semblait plus envisageable pour pouvoir défendre l'album en live... Du coup on espérait pouvoir le jouer et diffuser au maximum, faire des interviews vidéos ou papiers, rencontrer les gens, être en contact direct pour le vendre aussi. Erreur de jugement, la situation ne reviendra pas avant septembre 2021 ! Et nos attentes ne peuvent être totalement comblées.

La situation ne s'est pas franchement améliorée, c'est quoi les priorités du groupe en ce moment ?

Nos priorités sont en tant que collectif de préparer un nouveau disque qui sera soit un cinquième album soit 2 maxis complémentaires et on veut créer un nouveau clip. Tout cela en continuant à défendre et diffuser le disque actuel (re)M.A.Z.E.d.

Merci Ben, merci à Memories of a Dead Man !

■ Oli

Photos : JC Forestier



CECILE SERAUD

SHODEN

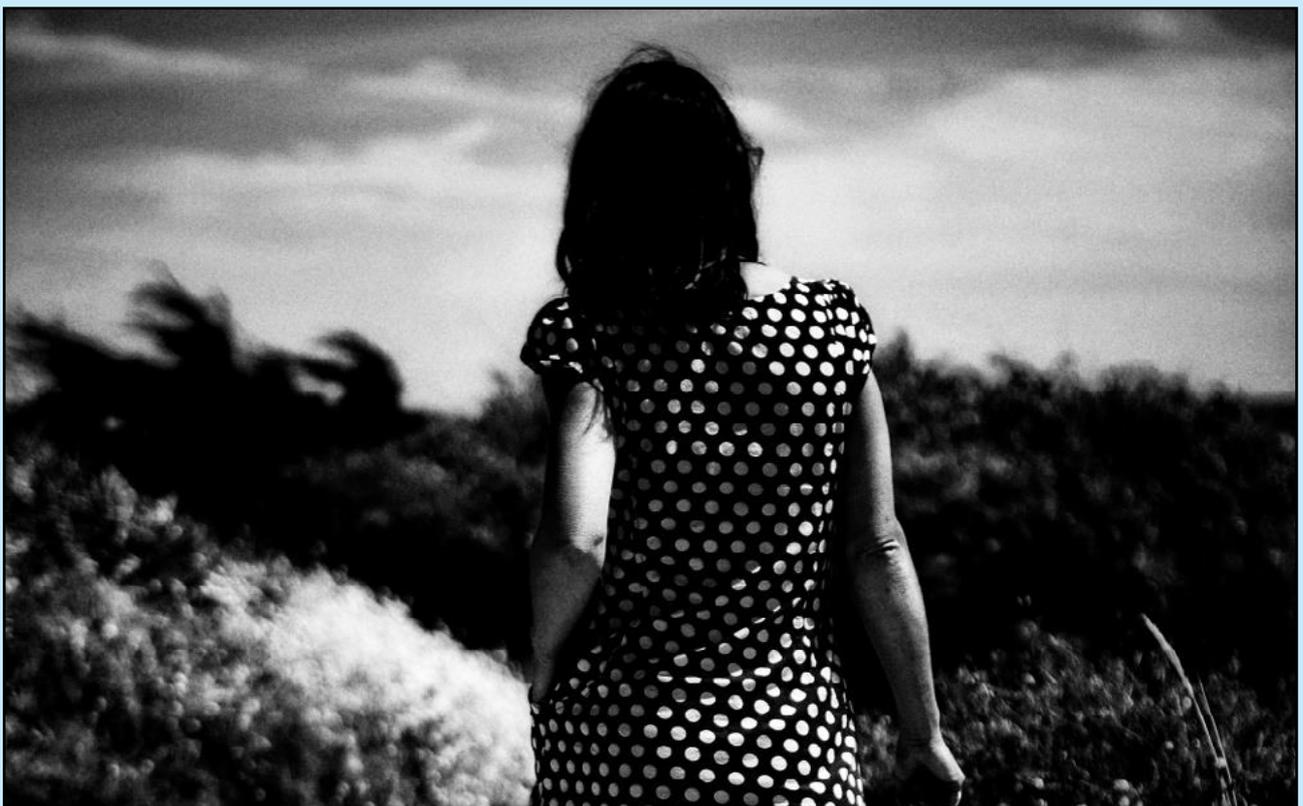
[Autoproduction]

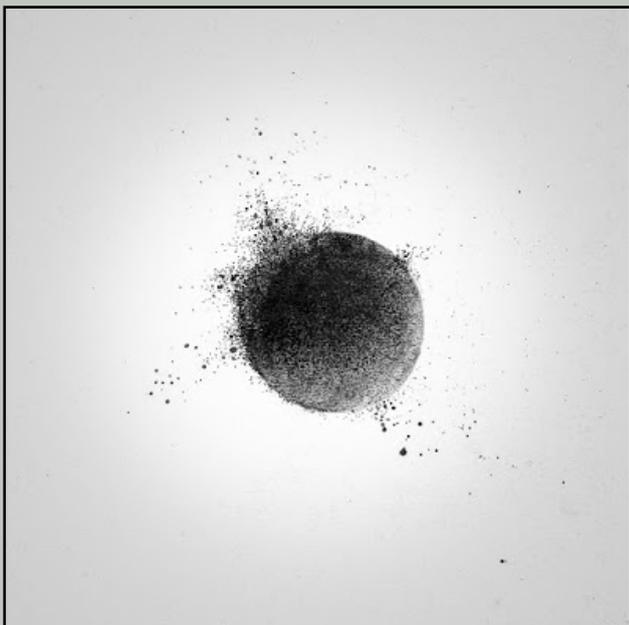
Quand on est candidat.e au Vendée Globe Challenge, il faut aimer l'eau, étant donné qu'on embarque pour un horizon de flotte à 360 degrés pendant presque 3 mois. Seul.e, perdu.e dans cette immensité sans possibilité de poser pied à terre. De l'eau, de l'eau, que de l'eau. Le parallèle avec Shoden? Eh bien si pour le Vendée Globe, il faut aimer l'eau, pour ce premier album de Cécile

Seraud il faut aimer le piano. Car c'est du piano, du piano, presque que du piano si on note la compagnie de la violoncelliste Juliette Divry sur un des 10 pistes de ce premier album. Intitulé Shoden (du japonais, «ose te déployer») et donc totalement instrumental, Shoden n'en est pas moins beau, pur et immense comme l'est l'océan. Pour reprendre la sémantique marine, le vent sera de force 1 à 4, avec une mer lisse comme un miroir jusqu'à quelques petites vagues et quelques moutons. On prendra la mer pendant trois quart d'heure avec Cécile Seraud, pour un splendide voyage en quête d'improvisations mélodiques et d'arpèges délicats. On pourrait penser à Akira Kosemura, Chopin, ou à Yann Tiersen. Pour de dernier, notamment sur «Pen er malo», où s'entremêlent quelques airs, qui nous rappellent que Cécile Seraud est de Lorient, et que si ses mains se baladent sur les touches du piano, son regard navigue sur la ligne d'horizon de l'océan. Sobre, fragile, pur, contemplatif, chargé d'émotions et de poésie, Shoden te déconfiné l'esprit et t'aère les sens. Et ce n'est pas parce qu'au Fenec on aime plutôt quand ça inspire au pogo ou au wall of death que l'on n'est pas sensible à une petite virée au calme sur l'océan, surtout quand la régata est aussi belle.

■ Eric

Photo : Cedric Raylet





SÉBASTIEN GUÉRIVE

OMEGA POINT

(Atypeek Music)

La création de la musique d'un film de Science-Fiction, voilà le pitch de cet Omega point, nouveau projet de Sébastien Guérive qui ne s'en contente pas car il crée aussi un show fait d'images et de formes pour donner du relief à ses morceaux électroniques. Le point Oméga est un concept philosophique inventé par Pierre Teilhard de Chardin, c'est à la fois un point de départ, un che-

minement et un aboutissement, c'est «le point ultime du développement de la complexité et de la conscience» qui existe déjà, il est la cause comme un objectif. En tout cas, c'est ce que j'en ai compris via Wikipedia. Un concept transcendantal qui laisse grandes ouvertes les portes de la perception et invite à des voyages tant physiques (tant est que l'on puisse rejoindre les différentes étoiles que sont «Bellatrix» ou «Zaurak») qu'émotionnels. Sur ce plan-là, c'est musicalement très réussi car les différentes pistes élaborées par le Nantais nous enveloppent délicatement, les sons ont beau être synthétiques (mis à part quelques passages de guitare signés Manuel Adnot et des bouts de claviers de Laurent Hilaret), ils apportent beaucoup de douceur y compris quand le rythme se durcit («Adhara»). Car si c'est un film de SF, ce n'est pas spécialement un film d'action, on est davantage dans le contemplatif ou l'introspectif que dans les poursuites X-Wing vs Chasseurs TIE. Je pense que si je faisais du yoga ou de la sophrologie, cet opus aurait largement sa place dans mes oreilles dans ces moments où l'on vise la plénitude.

■ Oli





WARDRUNA

KVITRAVN

(Columbia Records)

Dans le dernier numéro, j'ai découvert un certain plaisir à me plonger dans l'ambiance néofolk viking avec Skald (le groupe, pas le quatrième opus de nos amis chroniqués maintenant), alors, je ne me suis pas encore lancé dans la série (Vikings) mais j'avoue m'être blotti dans le plumage noir de ce corbeau (à vue de troisième œil de corneille) signé Wardruna. Les Norvégiens sortent à leur cinquième opus et si on connaît beaucoup Heilung, eux sont parmi les initiateurs du genre car Einar et Kristian ont lancé cette aventure dès le début des années 2000. Les deux ex-Gorgoroth (battereur pour le premier, chanteur pour le

second) accompagnés par Lindy Fay (un peu de féminité lumineuse dans ce monde qui n'est finalement pas de brutes) ont donc déjà bien exploré les mondes anciens, ont bricolé bon nombre d'instruments et ne devraient plus à être présentés... Mais s'il reste des profanes passés à côté des sentiers battus par ces shamans, il n'est pas trop tard pour entrer dans leurs transes, la météo du moment s'y prête car il fait un froid scandinave sur nos vertes contrées et le trio sait comment faire un feu qui réchauffe les corps et les cœurs.

Chants aériens, percussions naturelles, notes pures, les natifs de Bergen cherchent à se connecter à leur environnement et à nous toucher de façon assez directe avec des mélodies qui mêlent à la fois des bases construites avec basses vibrantes et des parties plus élevées, éthérées. A l'instar du morceau qui donne son nom à l'album («Kvitrafn» donc) qui est aussi un voisin du nom de scène de Einar (Kvittrafn), on est rapidement submergé par les différentes couches instrumentales et les chants (à moins de parler couramment le norvégien, les lignes vocales sont à prendre comme des sonorités plus que comme des messages) qui atteignent donc deux cibles : le corps et l'âme. Il ne suffit plus alors que de fermer les yeux pour se retrouver à l'orée d'une forêt, sur un rocher du bord de la mer du Nord, frappé par le vent et les embruns, une peau de bête sur le dos et l'irrésistible envie de partir, poussé par des forces invisibles, à la conquête du monde.

■ Oli





SENBEÏ

TOITSU

[Banzaï Lab]

Des concours de recettes de cake aux olives, des apéro zoom à trinquer avec ses potes nichés dans un écran, des tendances à ouvrir une mousse dès qu'on croise le frigo, des exercices pour perdre le bide plein de cake aux olives et de bière. Bref, les confinements, les couvre-feux, ces instants de sédentarisation forcée vs Covid n'ont pas toujours été sources d'échanges et de création pour l'individu bloqué dans sa bicoque. Mais ce n'est pas le cas pour tout le monde. Et quand Senbeï, le beatmaker le plus japanophile de l'hexagone lâche un post sur facebook pour lancer un projet collaboratif avec ses fans, en leur demandant de leur envoyer des samples, des sons, des interprétations, des dialogues de films, le résultat dépasse ses attentes. Ce sont autour de 500 personnes qui viennent nourrir le projet, de tout et parfois n'importe quoi. D'un bruit de quelques secondes à des projets d'une heure, des interprétations instrumentales persos (ukulélé, violoncelle, piano, et j'en passe), des extraits de films, notamment d'animation. La Toitsu Army est en marche, à l'unisson vers un même projet, la genèse d'un album, Toitsu, unification en japonais. Même la pochette de cet album est le fruit d'une collaboration avec un membre de la Toitsu Army, Adrien Waterlot, qui représente bien le concept de création de l'album, l'agglomération de propositions individuelles dirigées vers et par le dernier Empereur du son, Senbeï.

13 tracks finalisés en un temps record, avec le Maître de Cérémonie chargé d'écouter, trier, remixer, retravailler les propositions de ses petits soldats. Étrangement, le premier titre n'est qu'un morceau de piano, brut, mélodique, comme pour introduire la genèse du projet : c'est au départ un beatmaker seul et confiné dans son local. Puis un gros blast arrive, comme un coup de mâchoire de Godzilla, et les 12 titres suivants sont florilèges de samples, de mix, d'effets, de gros beats qui claquent et de nappes de sons qui réchauffent. Et même si c'est un travail collaboratif, le chef d'orchestre Senbeï reprend les codes déjà entrevus dans Ningyo et ses précédentes productions : grosses influences japonaises dans les mélodies, à l'instar des compositeurs comme Nobuo Uematsu (Final Fantasy) ou Joe Hisaishi (Studio Ghibli), avec des mix d'instruments traditionnels japonais, section rythmique de malade, sons estampillés Senbeï production. Quelques R nins viennent poser leur flow dynamique (et sans autotune, merci !) en anglais ou en français sur plusieurs titres (Youthstar, Illaman, Yoshi Di Orginal,...), même si une majorité de l'album est instrumentale. Parmi les lignes conductrices de certains titres, on peut retrouver «Nantes» de Américains de Beirut, ou le «Japanese farewell song» de Kay Cee Jones, et j'invite les auditeurs à trouver toutes les nombreuses inspirations réunies dans cet album. Au final, félicitations à Senbeï et la Toitsu Army pour cette superbe œuvre collégiale, dirigée de main de maître par un compositeur philanthrope.

■ Eric



NAKED GIANTS

THE SHADOW

[New West Records]

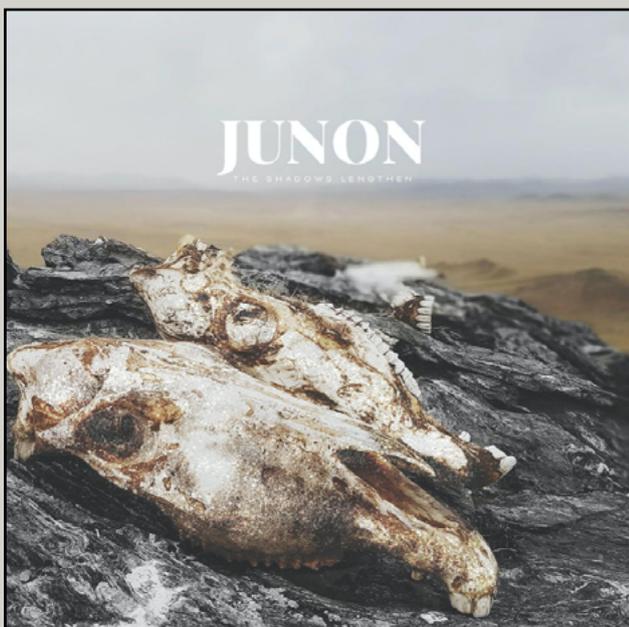
Quand on s'appelle les Naked Giants, que je ne veux même pas savoir pourquoi ce trio de Seattle a choisi cette dénomination pour faire de la musique (il y avait bien le géant vert, mais il est n'est pas tout nu), on imagine bien que musicalement, ça va être du punk, du rock, de l'indie rock débridée, de l'alternatif, ou du grunge (puisqu'ils

viennent quand même de Seattle). Eh bien, c'est un peu tout ça avec ce deuxième album sobriement intitulé *The shadow*. Les Naked Giants vont donc s'amuser un peu. Ils enchainent 11 titres tranquille, en alternant les styles et en traversant les époques. Si on démarre sur un «Walk of doom» garage avec un chant un tantinet gueulard ; on passera sur un rock quasi pop sur «Take a chance» ; on pourra aussi trouver une ballade grunge sur «Turns blue» ; retomber dans le pop froide et éthérée des années 80 sur «The ripper», exploser dans le fuzzy et psychédélique avec «The shadow» qui déroule 6 minutes de pleine intensité,... et comme les Naked Giants sont sympas, ils terminent la liste avec «Song for when you sleep», histoire de nous nous accompagner jusqu'à la nuit avec une dernière ballade folk au chant calme et alangui. Il n'y a pas un son ou une tessiture vocale propre aux Naked Giants puisque chacune des tracks offre sa propre identité. Les Naked Giants sont donc loin d'être à poil, vêtus d'un paquet de vestes à thèmes. Quant à leur statut gigantesque, on va dire que du haut de leurs 23 ans, et après 2 albums, ils continuent de bien grandir, et on saura être attentifs à suivre leur courbe de croissance.

■ Eric

Photo : Grayson Whitmire





JUNON

THE SHADOWS LENGTHEN

[Autoproduction]

Une quinzaine d'années à labourer les esgourdes, c'était suffisant pour General Lee qui rangeait la caisse au garage au printemps 2016. Mais voilà que cinq années plus tard, les mêmes gaillards pensent qu'ils ont encore des choses à dire et décident de se reformer... sans pour autant revenir avec leur vieux nom. Voulant se libérer de certains poids et repartir de zéro, c'est Junon qu'il faut désormais les appeler, c'est le premier titre de leur première démo, c'est donc un synonyme de commencement plus que de recommencement même si dans les sonorités, les ambiances et jusqu'à l'artwork, on retrouve pas mal d'éléments qui rappellent les débuts du General et en particulier Hannibal ad portas.

The shadows lengthen ne s'étend que sur un peu moins de 20 minutes et 4 pistes mais on retrouve des Nordistes qui n'ont rien perdu de leur mordant et se plaisent de nouveau dans des atmosphères lugubres et pesantes. De par la dichotomie riffs lourds vs sonorités claires, la tonalité d'ensemble est orientée post-hard-core (ce qui n'est pas pour me déplaire, désolé les gars de vous étiqueter encore comme cela) avec un travail assez fouillé sur les distorsions et les voix pour que le schéma ne soit pas trop «classique», on a du hurlé bien sûr mais on a aussi du chant clair, du spoken word, et pas mal de mélodies saignantes et comme chacun s'amuse à jouer sur ces registres (sons clairs / saturés ou rythmique lourde / éthérée), on obtient un

ensemble d'une grande richesse malgré le peu de temps d'exécution, même un titre de moins de 4 minutes paraît «long» tant il apporte de sentiments. Sur cette base Neurosisienne (si si, ça se dit), ajoute quelques pointes de screamo et une grosse dose de rage «in your face» et tu comprendras pourquoi ce premier EP de Junon fait autant parler de lui. Il faut dire que le mariage est parfaitement réussi, et même si leur nom doit assez peu à la déesse romaine, il est bon de rappeler que la mythologie en fait la mère à la fois de Lucine (la lumière), Vulcain (le feu) et Mars (la violence).

«Sorcerer», «Carcosa», «Flood preachers» et «The bleeding», les noms des compositions offrent tout un programme et une fois ingéré le menu présenté ne déçoit pas, le malaise comme l'inquiétude hantent ces quatre titres où la souffrance l'emporte sur la luminosité de certains passages. Mais comme c'est grâce à cette dualité que le combo s'exprime le mieux, ce serait dommage que le combat prenne fin dès leurs nouveaux débuts...

■ Oli



JUNON

GENERAL LEE EST DE RETOUR MAIS SOUS UN NOUVEAU NOM, JUNON, C'EST UNE RAISON SUFFISANTE POUR INTERROGER SON CHANTEUR ARNAUD ET COMME ON ÉTAIT LANCÉ, ON A ENCHAÎNÉ SUR D'AUTRES SUJETS...

Quelle est la différence entre General Lee et Junon ?

Mis à part ce changement de nom, dans le fond rien n'a vraiment changé. D'ailleurs nous

n'avons nullement l'intention de mettre de côté les titres composés avec General Lee. On reste la même bande de vieux potes de 15 ans avec les mêmes envies, mais ce nouveau



nom nous a donné davantage de latitude pour expérimenter des choses différentes et changer la dynamique de nos titres. Ils se font plus insidieux, moins directs et avec davantage de couches que les titres que notre dernier album avec General Lee Knives out, everybody !. On ne traîne plus autant cette étiquette «post-hardcore» qu'on nous a collée. Cela nous permet d'avoir plus de libertés et ressentir moins d'attentes particulières de la part des personnes qui nous suivent.

Ça n'aurait pas été plus simple de revenir sous le nom General Lee ?

Changer de nom c'est forcément un challenge mais ça permet de se mettre un peu en danger. On avait déjà pris un certain risque avec le dernier album de General Lee Knives out, everybody ! qui était très éloigné des albums Hannibal ad portas ou Roads avec son côté crade, punk et dissonant. et on a remis ça. On avait une liste de noms longue comme le bras pour ce retour, mais rien qui ne mettait tout le monde d'accord, avec six bonhommes

à forte tête forcément c'est compliqué. On reste très fiers de notre héritage en tant que General Lee, ça représente une superbe base d'expériences qui a nourri la composition de l'EP. Quand l'idée de Junon est tombée, on s'est assez rapidement mis d'accord autour de ce choix, en tant que clin d'œil à un des titres «phare» du groupe tiré du premier EP The sinister menace mais aussi pour lancer une nouvelle dynamique. On repart avec de nouvelles intentions, un paquet de nouvelles choses à explorer et avec une ligne assez claire sur ce que l'on souhaite transmettre avec Junon.

«Junon», c'est un vieux titre de General Lee mais c'est encore une référence à la mythologie et à l'histoire en général, qu'est-ce qui vous séduit dans cette déesse ?

A l'époque, le choix des titres de notre EP The sinister menace avait été inspiré par les quatre principaux astéroïdes de la ceinture principale, située entre Mars et Jupiter à savoir Cérès, Pallas, Junon et Eunomia. C'est plus le côté massif qui m'a intéressé que la symbolique des noms choisis.

C'est l'épouse de Jupiter mais c'est aussi sa sœur, vous n'en avez pas marre des stéréotypes sur les nordistes ?

On est les premiers à en rire, on se croirait chez

les Lannister ici (rires).

Junon évoque également la jeunesse, euh, comment dire ça gentiment, y'a pas tromperie sur la marchandise ?

En effet il y a deux trois grabataires dans Junon mais dès la reprise des concerts on sera prêts à cramer des scènes (rires).

Dans les couleurs ou l'organisation, l'artwork ressemble un peu à celui d'Hannibal ad portas, c'est un hasard ou c'est encore pour faire un lien ?

C'est Martin, guitariste, qui a bossé l'artwork du EP. Il est un peu le garant de l'image Junon. Pour cet artwork, on voulait un paysage assez sombre pour illustrer l'esprit de la musique et surtout les thèmes abordés dans les textes, cette nature dévastée qui reprend ses droits. Inconsciemment on a dû faire un lien avec les pochettes de Roads et de Hannibal ad portas en effet.

Vous relancez la machine avec un EP, c'est pour tâter le terrain ou vous n'aviez pas assez de compos pour un album ?

Nous avons donc pris une pause de 4 ans, mais l'envie de nous revoir pour jouer ensemble ne nous a jamais quitté. Fabien, guitariste, et Perdi, bassiste, ont proposé de remonter le





groupe sans pression. Simplement passer du bon temps tous ensemble, composer deux ou trois titres et voir le résultat, avec comme ligne directrice de la mélancolie, des riffs lourds, des plans hardcore. Cet EP est un peu un avant-gout de ce que nous avons envie de développer dans le premier album.

«Carcosa» est une référence littéraire, vous avez tous lu Chambers ? L'histoire, la mythologie, la littérature américaine du XIX, vous êtes un groupe d'intellos ?

Des intellos ? Pas à ma connaissance [rires]. En effet, le texte de «Carcosa» est tiré de la nouvelle *The King in Yellow* de Robert W. Chambers, publié en 1895 dont on peut retrouver de nombreuses références dans la première et excellente saison de la série *True Detective* et dans quelques nouvelles de HP Lovecraft que j'apprécie beaucoup. «Carcosa» serait une cité maudite située dans un autre espace-temps et considérée comme un lieu de culte dans lequel des rituels macabres et des sacrifices rituels ont été perpétrés. Depuis nos débuts,

j'ai toujours eu carte blanche pour l'écriture des textes qui sont influencés généralement par le cinéma et la littérature fantastique et d'horreur ainsi que par l'absence de valeur écologique chez beaucoup de nos semblables et les conséquences que cela engendre. Pour les textes du EP, j'ai fait un parallèle entre la puissance irréaliste et la terreur cosmique que provoquent les grands anciens chers à HP Lovecraft et les éléments de la terre qui peuvent nous balayer en un instant. Ces dieux invisibles qui, s'ils peuvent se montrer bienveillants et généreux avec l'être humain, peuvent aussi tout reprendre et nous balayer en un instant. Quand j'entends parler que l'être humain est en train de détruire la planète ça me fait m'interroger... Pour moi l'être humain va à sa propre et unique perte par manque d'humilité et de respect face à la grandeur de la nature. Notre passage sur la terre ne représente qu'une fraction de seconde à l'échelle de l'univers. La Terre reprendra ses droits sans aucun doute, balayant toute trace de notre passage.

Ce titre est peut-être le plus sombre des quatre et contient pourtant des lignes de chant très claires, mélanger les opposés est une obligation au moment de l'écriture ?

Ce n'était pas une obligation mais ça allait dans le sens de nos envies d'apporter davantage de diversité aux titres, surtout au niveau des chants. J'ai quasiment improvisé ces parties de chants clairs en studio car j'ai manqué de temps pour les bosser sérieusement en répétitions à cause de la crise sanitaire. De plus Fabien et Vincent se sont mis au micro dans leur nouveau groupe Yartotz, quand vous entendez le malin dans les nouveaux titres c'est eux (rires), ça nous permettra de varier les plaisirs.

«Carcosa», c'est aussi un clip, vous l'avez réalisé à Dunkerque avec le musée d'art moderne et les 4 Ecluses, comment s'est montée cette collaboration ?

Il nous tenait vraiment à cœur de revenir avec un beau clip sous le bras et nous avons eu la chance d'avoir Eloi Casellas et Eric Motjer une équipe de tournage solide et motivée derrière nous et prête à faire le déplacement d'Espagne. Cerise sur le gâteau, notre vieux copain Loïc Leclercq était disponible pour bosser sur la lumière. Il nous restait plus qu'à trouver le lieu idéal. Suite à une idée lumineuse de nos copains des 4 Ecluses de Dunkerque lors de notre résidence chez eux, nous avons demandé à l'équipe du FRAC (Fonds Régionaux d'Art Contemporain) de Dunkerque si nous pouvions utiliser la salle du Belvédère, au

dernier étage du bâtiment. Ils ont accepté immédiatement, chanceux que nous sommes. Tourner dans le Belvédère nous a permis de profiter de toutes ses nuances de lumières et de couleurs avec sa verrière donnant sur la mer et sa vue magnifique du coucher de soleil. Nous avons pu jouer avec les nuances et les extrêmes en termes de lumières afin de représenter les différentes phases mentales d'une personne embrigadée dans une secte. Le processus psychologique de conversion est progressif et la superposition des images bleu et jaune représente cette dualité psychologique et ce passage d'un extrême à l'autre, du monde réel à celui de «Carcosa».

Vous avez encore enregistré avec Clément Decrock, il fait encore partie du groupe ou vous pourriez travailler avec quelqu'un d'autre ?

Oui encore une fois The shadows lengthen, a été enregistré, mixé et masterisé par les bons soins de notre grand copain Clément Decrock du Boss Hog Studio qui était également le premier batteur de General Lee jusque Roads. Il a quasiment enregistré tous nos titres depuis le début du groupe en fait. Nous n'avons que trois jours pour mettre tout en boîte donc on a enchaîné les journées de 15 heures comme à la bonne époque pour être dans les temps. «Junon» est le premier titre que Clément a réalisé en totalité en 2002 et notre premier EP sera certainement la dernière production qu'il aura produit de A à Z. La boucle est bouclée. Nous sommes extrêmement reconnaissants pour la masse de travail





abattue durant toutes ces années au service du Hard, le tout avec le sourire et son humour légendaire. Pour l'enregistrement de l'album à venir, on aimerait bien sortir de notre zone de confort. Nos regards se tournent vers Laval, les États-Unis ou la Suède mais vu le bordel ambiant rien n'est gagné.

L'enregistrement s'est déroulé en fin de confinement, vous pensiez alors pouvoir faire des concerts au moment de la sortie ?

En novembre 2020, un mois après la fin du studio, l'Arc-en-ciel de Liévin nous a accueilli pour une résidence avec le projet de proposer un showcase pour clôturer le tout. Notre premier concert depuis la date d'adieu en juin 2016 à l'Aéronef. Malheureusement les conditions sanitaires et le Covid ont gagné et à l'époque nous ne nous doutions pas que la situation allait perdurer aussi longtemps. Par contre on attend que ça, nos sacs de couchage sont dans l'entrée !

Il se passe quoi le jour d'une sortie sous couvre-feu ?

Pas mal d'excitation et de stress malgré tout, d'autant plus que nous avons la chance d'avoir Elodie et Romain d'Agence Singularités en renfort promo donc on se devrait de faire ça bien. Les retours sur le EP sont super encourageants en tout cas.

L'avenir proche de Junon, ça ressemble à quoi ?

Ça ressemble déjà à des échanges de mails à répétition avec des riffs de guitares, des plans batterie sur ordinateur pour composer le premier album. On va bosser à distance pendant un moment puis on s'organisera des week-ends de répétitions pour mettre tout ça en place. Avant ça il y aura une belle sortie physique de l'EP ce sera en septembre sur Source Atone Records.

Vous arrivez à vous fixer des objectifs dans le bordel ambiant ?

On n'a pas le choix, on a relancé la machine pour de bon !

Merci !

Un grand merci à toi et à W-Fenec pour le soutien depuis tant d'années.

Merci Arnaud, merci Junon, merci également à Elodie de l'Agences Singularités.

■ Oli



CONVERTIBLE

HOLST GATE II

[Noise Appeal Records]

Quand tu tapes «Convertible» dans Google pour en savoir un peu plus sur ce sympathique groupe pop/folk, tu obtiens 453 millions de résultats. Mais pas une note de musique, juste des canapés. Tu enlèves «canapé» de la recherche, tu ajoutes «groupe» et magie des filtres, il ne reste que 422 pages à éplucher. Enfin non car y'a des

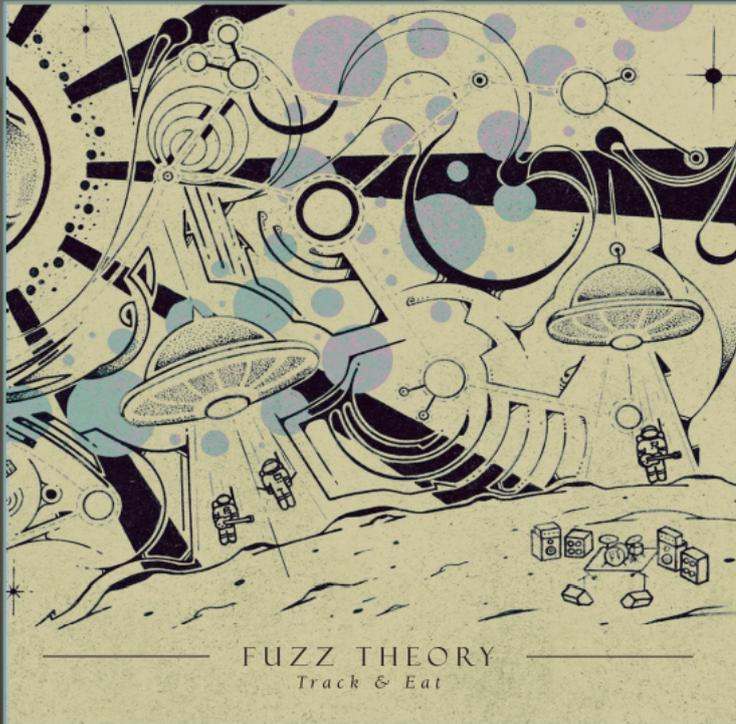
poussettes et des bagnoles, tu vires tout ça, il ne reste que quelques pages (une centaine) et ça parle de finance, de groupe électrogène et de grammaire anglaise. C'est bien simple, tu ne trouves rien sur ce combo germano-autrichien. Et comme je ne parle pas leur langue, on va laisser tomber leur petite histoire pour se contenter de la suite de celle de Colin Holst, commencée en 2018 avec *Holst gate*. Le club des cinq amateurs de rock et de folk accompagne les textes de Hannah MacKenna et si on peut, avec les paroles en anglais, comprendre un peu mieux les tiraillements de notre protagoniste, on est surtout sensible à la chaleur dégagée par les instruments et la voix de Convertible. On est vite à l'aise, confortablement installé dans les années 60/70's, tellement tranquille qu'il ne suffirait que quelques clic-clac, pour s'allonger et s'endormir si le cœur nous en disait. Pour l'heure, comme calé dans les coussins, je reste éveillé pour terminer cet article avec une reprise qui en dit plus long que ce texte, celle de «Shangri-la», en fin d'opus, la promenade de The Kinks (rien à voir avec leur hit «You really got me» sur le tempo et les intentions) est respectée et se fond à merveille dans l'ensemble, totalement converti à l'ambiance de *Holst gate II*.

■ Oli



opposite prod

PUNK ROCK / NOISE / INDIE
RECORD LABEL - ORLÉANS, FRANCE



NEW! Fuzz Theory « Track & Eat »

LP · 11 TRACKS
DIGITAL, VINYL > AVAILABLE 10/2020

Fuzz Theory navigue entre grunge, stoner et punk et est en finalité le résultat d'une passion commune, saupoudrée de conneries et d'humour douteux mais surtout d'influences variées telles que Death From Above 1979, Royal Blood, Them Crooked Vultures, Foo Fighters, Mutiny On The Bounty, Grauss Boutique, Rage Against The Machine, etc.

Après un premier EP quatre titres enregistré à la maison, le trio orléanais mené par Nico (Gravity Slaves, Brokken Roses) passe le cap du studio et de l'album, avec onze titres creusant le sillon d'une belle galette 12 pouces colorée venant s'ajouter au catalogue d'Opposite Prod, mais aussi à celui de Blackout Prod, label déjà coproducteur sur l'album de leurs comparses Speed Jesus.



STUDIO
EMERGENCE



STILL AVAILABLE ON BANDCAMP:



The Eternal Youth
« Nothing Is Ever Over »

LP · 8 TRACKS
DIGITAL, CD, VINYL 12"



Burning Heads
« UNDER THEIR INFLUENCE »

LP · 19 TRACKS (COVERS FROM
19 BANDS)
DIGITAL, VINYL 12" (SOON AVAILABLE)



Young Harts
« Truth Fades »

LP · 10 TRACKS
DIGITAL, VINYL 12"



LANE
« A Shiny Day »

LP · 10 TRACKS
DIGITAL, VINYL 12"

OPPOSITEPROD.BANDCAMP.COM



LIZZARD

ERODED

(Pelagic Records)

Si tu pensais que Shift marquait l'apogée de Lizzard, c'est raté. Sans faire injure à leurs précédents albums, celui-ci est encore mieux. Encore plus précis (ils sont allés en Allemagne pour mettre leur producteur dans les meilleures conditions), encore plus fouillé, encore plus ensorcelant, Eroded surpasse donc tout ce qu'ils ont fait jusque-là, pas étonnant que Pelagic Records leur ait proposé un deal, ce label n'est pas du genre à se tromper quand il signe un groupe...

Plongeons en douceur avec «Corrosive» au cœur de ces paysages érodés, c'est une guitare claire qui nous prend la main, une nappe synthétique

accompagne notre progression, le brouillard se lève, l'air se charge d'électricité et les premiers vrais coups pleuvent avec «Blowdown». Au poids de ces mesures, le chant, transperçant et poignant, vient amener un contraste qui laisse passer un frisson et provoque une certaine piloérection. Sûr de son coup, Lizzard envoie alors un riff tournoyant (tu sais, cet effet de boucle dont Gojira raffole), offrant ainsi une autre dimension à un titre qui était déjà énorme. Osant tous les mariages, les Français (c'est parfois bon de le rappeler...) poursuivent leur œuvre d'amalgame entre sons purs et distordus, attaques métalliques et mélodies rock, tension nerveuse et sérénité, sans jamais tomber dans aucun excès (même quand ça part très fort comme sur «Flood»), s'autorisant juste de rester calme le temps de quelques plages («Eroded», les interludes «Usque ad terram» et «Inertia» à l'atmosphère très Toolienne). Et bien que certains passages très massifs occupent sacrément l'espace, on se dit parfois qu'ils pourraient aller encore plus loin et saturer le chant («Avalanche») mais ils ont fait le choix de garder sa lumière, comme pour nous guider dans les méandres de leurs réflexions musicales.

L'ascension de Lizzard n'était donc pas terminée, comme Klone, ils continuent de se perfectionner et ont conquis l'Europe, ne reste désormais qu'à aller titiller les A Perfect Circle et Chevelle sur leurs terres. Ou si l'extension du territoire n'est pas à l'ordre du jour, conserver un tel niveau d'écriture suffirait déjà largement à notre bonheur...

■ Oli





LORELEI

CŒUR D'ACIER

(Guerilla Asso / Kanal Hysterik / Maloka)

Je vais être honnête, je ne me suis pas penché tout de suite sur ce groupe. Va savoir pourquoi, j'avais certaines représentations, a priori, l'associant à une réminiscence du mouvement alterno, qui ne m'a jamais branché. Mais après une journée jeux de société à essayer défaite sur défaite chez le parrain de Guerilla Asso, je suis reparti avec mon tote bag rempli des dernières sorties du label et à défaut du cœur lourd d'avoir tout perdu, il y avait ce Cœur d'acier, qui m'a vite fait revoir mes jugements et conquis d'emblée.

Je passe rapidement sur le packaging du disque mais sans l'oublier car oui, au W-Fenec on appartient à une génération vieille école de dinosaures, qui a du mal avec la dématérialisation de la musique (j'ai zéro compte streaming) et où l'objet physique revêt son importance. Qui a dit snob ? Pour une dizaine d'euros à peine (selon ton fournisseur) tu as un LP avec une jolie pochette sérigraphiée en trois volets et un cd cartonné en bonus. L'artwork renvoie de manière explicite au titre de l'album et une phrase mise en exergue «Permettre que les voix des dominé.e.s soient enfin audibles» annonce la couleur du punk rawk inclusif et métallo (mais pas métalleux) du deuxième album des Nancéien.nes. Et cette couleur, prédominante sur la pochette, c'est le noir car il n'y a franchement pas de quoi se réjouir du monde dans lequel on évolue. L'ambiance générale n'est donc pas à la gaudriole mais plutôt à des témoignages, qu'on sent sincères, authen-

tiques, sur le déclassement, le travail aliénant, les injustices sociales comme dans «La vallées des anges», l'avenir peu reluisant dans «Reviens» («Y aura pas de demain, j'en veux pas, j'en n'ai pas besoin»). Mais sans pour autant se résigner complètement. «Partage ta violence, quitte ton innocence» nous chante Cindy dans «Réveille-toi», très bon morceau d'ouverture, qui après une intro toute en montée progressive, part sur une rythmique galopante et des guitares plutôt Nofxiennes. Ce tempo soutenu le restera d'ailleurs tout au long du disque, lors des huit titres pour vingt-deux minutes. Est-ce un peu facile de faire référence à La Fraction quand on parle de Lorelei ? Oui, assurément mais ce n'est pour autant pas spécialement usurpé. Le quatuor dépasse néanmoins cette influence avec un son et des riffs plus modernes, plus 21ème siècle mais aussi avec l'utilisation de chœurs solides (comme l'acier ?) dans «Ici et maintenant» et surtout «Dans la rue» (inspiré par un des nombreux propos condescendants et méprisants de Not my president). Paye ta puissance, ton refrain qui tue, prend aux tripes et donne envie de battre le pavé ! Mon morceau préféré avec l'islamogauchiste «Laissez.es pour compte» (écriture inclusive toussa toussa), un poil plus mélodique mais tout aussi efficace, qui marque et reste en tête dès la première écoute. Les textes sont généralement écrits à la deuxième personne, faisant allusion à un «tu» camarade, allié.e, sauf deux plus personnels, dont «Jamais trop tard», qui aborde à la première personne la pilule contraceptive, «des années de poison ingéré», thème que je n'avais pas souvenir d'avoir déjà vu traité.

Très bonne surprise donc que ce nouveau Lorelei, que je vais suivre désormais de près et qui a eu le mérite de sortir le disque de Cuir de ma platine, ce qui n'était pas chose aisée vu mon addiction à la synthpunk en ce début d'année.

■ Guillaume Circus

DERNIER CONCERT AVANT LA FIN DU MONDE

J'ÉCRIS LE PREMIER JET DE CES LIGNES À QUELQUES HEURES DE LA FIN DE 2020 ; BEL ET CURIEUX EXERCICE QUE DE TRAVAILLER POUR LES COLLÈGUES, AYANT REJOINT LES RANGS DE NAWAKPOSSE EN 2003 ET CEUX DE VECTEUR MAGAZINE EN 2020. CET ARTICLE ME PERMET DE RETRANSCRIRE DE MANIÈRE UN PEU PLUS PERSONNELLE MON / MES DERNIER(S) CONCERT(S) DE 2020. AYANT EU LA POSSIBILITÉ DE REFAIRE DES PHOTOS POUR UN CONCERT FILMÉ SANS PUBLIC ENTRE LES DEUX CONFINEMENTS, JE ME SENS DONC COMME UN PRIVILÉGIÉ PAR RAPPORT À CERTAINS QUI SOUFFLENT DÉJÀ LEUR BOUGIE DE «CEINTURE» MUSICALE LIVE.





7 mars 2020

Dernier vrai concert, le Rack'Am Brétigny sur Orge pour aller voir Darcy. Pour ceux qui ne connaissent pas le groupe, une petite présentation s'impose. Alors qu'avec leurs premiers EP et LP, les désormais punks bretons naviguaient dans un rock qui est peu représenté dans les pages de W-Fenec comme dans les pages de mes webzines. Mais ils ont mis les doigts dans la prise pour leur dernier EP Fanguio en décidant de reprendre leurs titres en les compactant tel César pour n'en garder que l'essentiel. Ainsi, les chansons perdent leurs fioritures pour diminuer quasiment de moitié dans leur durée, le tout dans un punk engagé. L'affiche est complétée par ceux qu'il n'est plus besoin de présenter L'Opium du Peuple.

Avant la fin du monde, il y avait donc des gens qui assistaient à des concerts et qui plus est, debout. Avant l'apocalypse, les gens transpiraient et faisaient même ce que les archéologues appellent des pogos. Les gens comme moi au premier rang avec leurs appareils photos devaient donc se frayer un chemin pour

faire des «live reports» (à ne pas confondre avec les reports de dates actuels) convenables photos à l'appui. Avant d'être déclassés dans la catégorie «non essentiel», nous n'échappions jamais à la fan qui nous disait toujours avec un état d'ébriété plus ou moins avancé «Non ! c'est ma place je ne bouge pas je m'en fous de tes photos», là où celui qui s'avèrera être le plus gros pogotteur de la soirée, nous dira en tenant sa bière tel un Simon Jérémie dans la cité de la peur, «si c'est pour les photos, passe devant je te couvre» en joignant une révérence à la parole.

Bref ce soir, je suis en famille avec Darcy et nous arrivons avec l'ami Uncle Z, photographe lui aussi, et Lionel plus tôt (plus qu'un «name dropping» à la Vincent Delerm, n'oublions pas que les concerts étaient avant tout le moyen de retrouver des amis et de partager du bon temps pour s'évader du quotidien), l'occasion de rentrer avant l'ouverture des portes, de faire la bise (hérésie en cette fin d'année 2020 et qui plus est en 2021 même avec un passeport vaccinal en poche) au groupe et de rencontrer



enfin Laurent Franzi, grand photographe qui suit Darcy et No One Is Innocent dans leurs tournées et grande influence en termes de photographie de concerts.

Le concert commence avec une salle qui se remplit pendant que le groupe local déroule sa setlist. Rendons-lui ici hommage en le nommant **Stupid** qui a fait le taf en chauffant la salle. Darcy doit ce soir nous livrer les nouveaux titres fraîchement composés et destinés à son second LP. Les **Darcy** ne déçoivent pas avec des «chez nous, en Bretagne, il est déjà Pogo et quart» quand la salle met un peu de trop de temps à se chauffer à leur goût. Ce dernier vrai concert «convivial» fait également la part belle aux featurings Vanessa de The Mercenaries et Slobodan de L'Opium du Peuple viendront, qui chanter une reprise de «La bière» des Garçons Bouchers, qui pousser la chansonnette sur «La marine» qui comme son nom l'indique n'incite pas aux câlins envers la responsable du RN (il y a des distanciations sociales qui existaient même avant la Covid... que celles-là perdurent pour préserver le vivre ensemble).

L'Opium du Peuple arrive sur scène et fait sauter tous les verrous que j'avais à leur égard. Ils sont bons dans leurs reprises, bons techniquement et surtout leur nouveau guitariste me rappelle étrangement l'ex-chanteur des Uncommonmenfrommars et désormais Not Scientists. Ed est de la partie et tout le groupe, avec les Opiumettes, déroule un show grandiose, haranguant le public, à moitié à poil, le public est torse nu et cela suinte et cela vit.

Le dernier morceau que j'aurai entendu live avec du public n'est autre que la «Rock collection» emprunté à Voulzy mais avec du Ramones, Parabellum ou Motörhead dedans. Bref «un truc qui me colle au coeur encore et encore». Cette rock collection devient un vrai bordel quand les Darcy se joignent à la troupe avec Dedo des Princesses Leya.

Repartir dans la nuit après avoir papoté avec le groupe, l'équipe de la salle et se dire à la prochaine, avec la fameuse question au groupe : «vous rejouez quand dans le coin ?» et aux amis «c'est quoi le prochain ? je paie ma tournée». La vie d'avant. la vie tout court, alors que





rien n'est encore sûr pour la vie d'après... et actualisation 2021 le délégué général du parti au pouvoir nous dit que le confinement est là «pour contrer l'effet apéro». Je pense que le gouvernement nous prend pour des mômes de trois ans.

13 juin 2020

S'en est suivi 3 mois de disette. et un premier confinement qui m'a permis d'interviewer Tomoï et JyBe des Burning Heads ainsi que l'intégralité des chanteurs de leur superbe album de reprises *Under their influences* (je suis peut être là pour faire aussi de l'auto promo mais je renvoie aussi les lecteurs au superbe article de dix pages de W-Fenec dans le numéro précédent - car oui, il n'y a pas de concurrence dans les zines rock, il y a surtout la volonté de prendre du plaisir, d'échanger et de se retrouver en concert).

Les échanges ayant été fructueux avec Fra désormais leader des têtes brulées, il était temps de rattraper mon retard dans la discographie de son précédent groupe Ravi mais

surtout de prendre un peu d'avance en l'interviewant pour le deuxième et superbe album de **The Eternal Youth**. C'est donc à Caen au BBC Big Band Café que je retrouve The Eternal Youth pour ce qui devait être une release party avec de vrais gens et qui se retrouve être une captation sans public, avec quasiment plus de personnes sur scène et en backline que dans la salle. Je découvre une superbe salle, un accueil parfait et c'est parti pour cette release party. Et les protagonistes des concerts habituels cités plus haut - tant la fan que le pogoteur me manquent à ce moment-là où plutôt au moment où les dernières notes du premier morceau s'arrêtent. Dois-je être le seul à applaudir ? Dans le doute je m'abstiens et les notes de «Back to 1985» partent dans une salle vide qui ne renvoie que l'écho au groupe. Le malaise est le même sur scène car la musique live est avant tout du partage et de l'échange. Pas de retour sur la qualité de la prestation, le pogoteur et le fan indéboulonnable de l'enceinte de retour au pied du chanteur leur manque aussi. Ce show est excellent car ce groupe a produit un LP de qualité et fait

de même sur scène. Je crois néanmoins que le groupe aurait presque préféré des sifflets et une pinte envoyée par un pogoteur ivre car «le silence qui règne est plus assourdissant».

S'en est suivie la nouvelle photo de profil de Fra sur les réseaux sociaux, issu du jeu pris par mes soins lors de ce show. Dès le lendemain, j'étais «fier comme un bar-tabac» mais plus j'échange avec Fra, plus je me dis que si les concerts avaient repris, sa photo aurait changé et lorsque je la vois je suis emprunt d'un sentiment mitigé et je me dis «vivement que Fra change sa photo de profil» car cela sera synonyme de reprise des concerts.

Set-list Darcy :

Cuidado cuidado / Notre hymne / Rediaboliser / Machine de guerre / Viens chercher pogo / L'étincelle au brasier / La bière feat. Vanessa (The Mercenaries) / Ici c'est Paris / Armageddon / Solution / Bile jaune (arc en ciel) / La marine feat. Slobodan / Fangio

Set-list L'Opium du Peuple :

Que je t'aime / Capitaine abandonné / Laisse tomber les filles / Le lion (macron) est mort ce soir / Osez Joséphine / L'eau à la bouche / Fais-moi mal, Johnny / Voyage voyage / L'international / Comme une vierge (like a Virgin) / Car J'suis défoncé (Cause I got high) / Mexico / L'Aigle noir / Eye of the tiger / Marche à l'ombre / Les corons /

Evil punk rock collection : Metallica / Beruriers Noirs / Motorhead / Les Sheriff / Ac/Dc / Parabellum / Slayer

Set-list The Eternal Youth :

Bury you all / Back to 1985 / Botox party / A new beginning / Watch your back / I can't escape myself / Voices from the underground / Sing along / Turning the light off / The worst road to take / Hornets attack

■ JC

Photos : JC Forestier pour Nawakposse.com





MR. BUNGLE

THE RAGING WRATH OF THE EASTER BUNNY DEMO

(Ipecac Recordings)

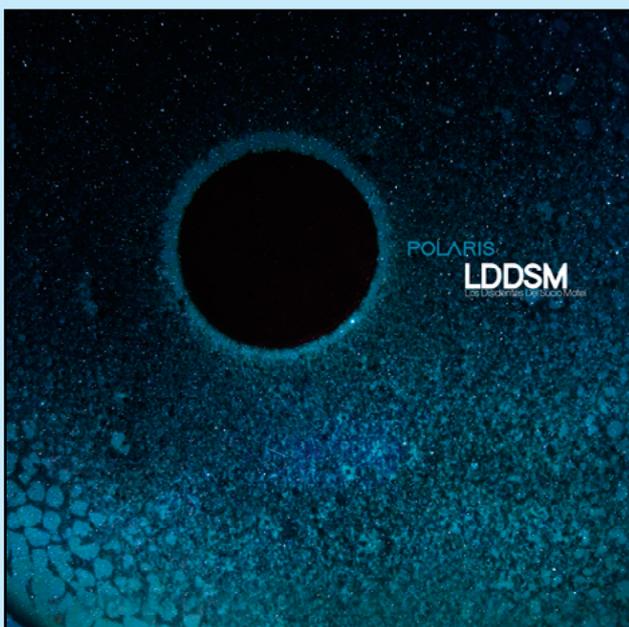
Qui donc ici n'attendait pas le retour discographique de Mr. Bungle ? En trois albums sortis dans les années 90, les Californiens ont su créer un style se résumant à faire s'entrechoquer le plus large spectre des courants artistiques contemporains, du jazz à la techno en passant par des musiques locales telles que le yiddish (ah... «Ars moriendi», quel chef d'œuvre ce fut !). Vingt ans après le légendaire California, le noyau dur de la formation, soit Mike Patton (chant, clavier), Trey Spruance (guitare, clavier) et Trevor Dunn (basse), font appel à Dave Lombardo (batterie) et Scott Ian (guitare) que l'on ne présente plus, puis annonce une petite série de concerts (sold-out en très peu de temps) qui seront exclusivement des interprétations des chansons de la toute première démo cassette *The raging wrath of the easter bunny* datant de 1986, époque où les types de Mr Bungle n'étaient que des ados en manque de sensations sonores.

Cela aurait (a ?) dû mettre la puce à l'oreille aux fans car le quatuor, non content de réinterpréter en live cette démo thrash-métal passée aux oubliettes, a carrément décidé de la réenregistrer et d'en sortir un disque au mois d'octobre 2020 à travers le très recommandable label Ipecac Recordings (Melvins, Daughters, Yasmine Hamdan...). L'écoute de ce *The raging wrath of the easter bunny demo* nous confirme que le

choix de Lombardo et Ian n'est pas du tout surprenant tant cet album sonne thrash/speed métal de la Bay Area, un courant musical californien ayant eu son heure de gloire dans les années... 80 ! Pas de révolution musicale sur ce point-là, mais les membres de Mr. Bungle rendent à travers ce disque un hommage à cette scène, dont Lombardo avec Slayer en ait été affilié, tout comme avec le Big Four of Thrash en compagnie de Ian (Anthrax).

Bien que ce disque soit de très bonne facture - on y retrouve toute cette énergie et cette magie électrique qui nous a fait tant aimer le style étant jeune (et encore maintenant) - on s'aperçoit que ce *The raging wrath of the easter bunny demo* est davantage une lubie génialissime de Patton et de ses amis qu'un véritable album de Mr. Bungle, sous-entendu une suite logique (ou pas d'ailleurs) à la trilogie Warner qui pour le coup était bien plus intéressante et abracadabrante en terme de style que ce nouveau méfait. D'ailleurs, le seul moment vraiment fantasque du disque tient à une courte reprise de la cucaracha sur un morceau de S.O.D («Habla español o muere», version espagnole de «Speak english or die»). Au final, beaucoup doivent encore vainement attendre l'arrivée d'une suite à California, en attendant ils auront cet encourageant *The raging wrath of the easter bunny demo*.

■ Ted



LOS DISIDENTES DEL SUCIO MOTEL

POLARIS

(Ripple Music / Klonosphère / Hell Prod)

En permanente évolution, Los Disidentes Del Sucio Motel reviennent chatouiller nos oreilles avec un album encore une fois différent... Forcément ! Mais cette fois-ci, il est assez peu aisé de le qualifier car c'est en quelque sorte l'amalgame de tout ce qu'ils ont bien fait depuis leurs débuts. Un peu de stoner, un peu de doom, un peu de rock, un peu de métal, pas mal d'alternatif et surtout beaucoup de talent. Jouant peut-être un peu plus sur les arrangements et la profondeur (serait-ce un des apports de Katia qui remplace Julien à la basse mais à aussi quelques connaissances dans la manipulation des claviers ?). Polaris ressemble donc à un condensé de ce que

savent faire les Strasbourgeois, si l'album prend le nom de l'étoile polaire (pas de doute que ce soit cette référence quand on jette un œil aux noms des morceaux), c'est qu'il leur fallait un repère, une sorte de phare pour naviguer au milieu de toutes leurs influences, un phare qui pourrait changer, l'étoile polaire est différente de l'autre côté de la planète, mais qui pour l'heure invite à s'élever, à prendre de la hauteur, à voyager.

Dès les premières mesures de l'album, c'est la claque, «Blood-planet child» prend son temps, fait tourner le riff, balance ses notes sidérales et te tombe dessus pour te piéger, bon courage pour se défaire de l'étreinte (et pourquoi d'ailleurs, le chant est plutôt rassurant et amical), les titres s'enchaînent sans la moindre faute de goût avec une variété de rythmes et d'intentions. Si on n'écoute que «Blue giant» ou «Alpha ursae minoris» (le nom de l'étoile polaire dans notre hémisphère), pas évident d'imaginer que ces compositions appartiennent au même album mais reliées par «The plague», elles prennent toutes les deux leur place dans un tout cohérent. Un peu comme il est difficile d'imaginer que Mars et ses -63° soit si proche de Venus et ses 462° , entre les deux, il y a une planète où l'éventail créatif est large grâce à un peu plus de clémence, ce sont ces territoires qui sont explorés par LDDSM. Du plus chaleureux au plus sec, du plus aérien au plus tellurique, les dissidents dessinent de multiples horizons dans leur galaxie à coup d'accords, de samples et de mélodies. On profite des paysages de ce rock protéiforme où, quelles qu'elles soient, les sensations sont toujours bonnes.

■ Oli

Photo : Benjamin Hincker





LIQUID BEAR

HEAVY GROUNDS

[Autoproduction]

Estampillé stoner psychédélique avec leur premier EP *Unwind* en décembre 2018, Liquid Bear cherche à brouiller un peu son image avec cette nouvelle «petite» sortie (un 5 titres) qui, sans renier ses bases, va titiller d'autres sphères, que ce soit la pop, la prog ou pourquoi pas le grunge. Fort de ses expériences passées, Kostia R. Yordanoff (basse et chant) ayant joué avec Gaspard Kremer (claviers) et Adrien Rouyer (batterie) au sein d'Abaendon (mais également en solo tout comme le guitariste Ilya Franciosi), le groupe a réussi à créer des titres riches (et bien produits car ils assurent aussi bien les prises que le mixage) mélangeant les genres sans barrière pour se forger une identité aussi forte que le vert pétant de la plaque (coucou Bison Bisou).

La pesanteur de certains riffs, quelques effets de reverb sur le chant et un paquet de déchirements lancent l'EP, c'est «Goblin crusher» dont l'introduction n'est pas sans rappeler les premières heures d'Alice In Chains (d'ailleurs l'artwork présente un animal avec une photo saturée dans le vert/jaune, oui, ça me rappelle le Tripod), le clavier en mode orgue Hammond vient nuancer le tout mais c'est bel et bien à un des groupes phares du mouvement grunge que j'ai pensé en premier à l'écoute de *Heavy grounds*, le rythme et les sonorités ramènent le titre davantage dans les seventies (du côté de Deep Purple notamment). On reste dans ces années-là avec «The frog» et «Waiting to burst», bien plus nerveux et barrés, l'occasion de noter que le groupe fait bien de citer King Crimson dans ses inspirations, ces titres sont assez perchés, parfois difficiles à suivre dans leur construction mais finalement ça se tient grâce au chant clair de Kostia qui permet de nous raccrocher à une ligne directrice. Plus lent, «Billions of crabs» est dans l'ensemble plus pop, les sons sont moins (dis)tordus, les chœurs donnent de la profondeur et un certain cachet au morceau. Retour en terrain «stoner» avec les pédales fuzz à la fête pour un «Heavy ground» qui plaira aux amateurs de Mars Red Sky.

Le cul entre plein de chaises, Liquid Bear assume ses goûts, les amalgame et nous fabrique un truc vraiment sympa et assez hors du commun pour qu'il retienne toute notre attention.

■ Oli

Photo : Jérémy Lanfranchi





TABATHA CRASH

TWIST

[Araki Records / Zéro Égal Petit Intérieur]

Comme un chien ayant goûté aux désagréments d'un orage rigoureux (surement l'une des possibles approches à considérer dans la compréhension de son artwork), l'univers de Tabatha Crash secoue par ses mouvements imprévisibles et violents dans un deuxième disque nommé Twist, sorti en novembre via Araki Records et Zéro égal petit intérieur. Composé d'ex-membres de Sons of Frida, ce trio poursuit sa sauvage aventure musicale après un EP inaugural sorti il y a plus de trois ans. Le groupe nous offre six nouveaux titres d'obédience post-punk avec une touche de noise-rock qui risque de réveiller ton voisinage. Évidemment, loin de cette danse d'un ancien temps qu'on aimait pratiquer du côté de Saint-Trop', Twist s'adresse

plutôt aux amateurs des scènes rock indépendantes, expérimentales et bruitistes des années 80 qui ont été «démocratisées» dans les 90's. D'emblée, «Fearless» nous rappelle Fugazi, de par cette façon de chanter typique de Picciotto, mais également de par cette tension rugueuse et dynamique des guitares et des structures, qui avouons-le, désarçonne par ses abruptes changements. Comme si les compositions avaient été faites dans l'urgence la plus totale, pire : comme si Twist n'était finalement qu'une maquette en cours présageant l'ambiance du prochain album (oui, car le sujet ici n'a que 6 titres), aussi je suis même intimement convaincu que ce disque aurait pu bénéficier d'une meilleure production.

Après la découverte de «Fast end», sorte de soft noise-rock faite de cassures et de riffs rapides à la Sonic Youth, on ne sait toujours pas vraiment quoi penser de ce Twist, ce n'est vraiment qu'à partir de «Safe», c'est à dire à la quasi moitié du disque, que l'on commence à s'acclimater, apprécier et à comprendre la substantifique moelle de la direction musicale entreprise par les Parisiens. Comme si tout prenait sens. «Mate» avec son caractère Girls Against Boys devient alors pour nous le morceau le plus abouti du trio, probablement parce qu'il est le plus fluide, le plus mélodique, le plus intense à l'écoute. Et la fin du disque est du même acabit, «Big Joe» n'est en effet pas loin du tout de sa précédente en terme d'univers, tandis que la trépidante «Kids» et ses guitares qui s'entrechoquent nous délivre un plaisir non dissimulable, une réussite taillée pour le live. Car la folie de ce Twist décomplexé ne laissera aucun répit à quiconque se trouvera devant le groupe lorsqu'il aura retrouvé les chemins des planches.

■ Ted





PRINCESSES LEYA

IL PARAÎT QU'IL Y A PLUS D'IDÉES DANS DEUX TÊTES QUE DANS UNE DONC ON A POSÉ NOS QUESTIONS EN «OU» AUX DEUX CERVEAUX DE PRINCESSES LEYA : SCHOUMSKY ET DEDO. ET ÇA DONNE ÇA. A SAVOIR LES RÉPONSES QUE MÉRITAIENT NOS QUESTIONS.

Jamel Comedy Club ou On n'demande qu'à en rire ?

Schoumsky : On ne demande qu'à en rire, car j'ai pu caser plein de jeux de mots qui rendent hystérique les gens des Comedy club.

Dedo : Jamel Comedy Club parce que c'est mon club formateur et qu'on a gagné la Champion's League 5 ans d'affilée avant que je signe au Solo A.C pour conquérir d'autres titres dans ce nouveau défi. Eh oui, pour ceux qui en doute-

raient c'est bien une analogie basée sur l'ostéiculture.

Ultra Vomit ou Andreas et Nicolas ?

S : Ultra Vomit à cause de la chanson «Nous vivons tous dans le ventre d'un chien géant - Tout le monde le sait mais personne ne dit rien du tout». Ils ont inventé une nouvelle théorie du complot. Je respecte énormément leur apport à l'humanité.



D : Ce sont à peu près les mêmes capilliculteurs moins quelques personnes, en l'occurrence deux orchestres fort plaisants avec lesquels je suis personnellement ami depuis plusieurs années. Je dirais donc Édith Piaf.

Svinkels ou Marcel et Son Orchestre ?

S : Svinkels, à cause de «J'pète quand j'crache». Elle était pas très polie cette chanson, c'était bien.

D : Il est difficile de les départager tant ils représentent deux piliers dans leur domaine. Je donnerai en conséquence la même réponse que pour la précédente question en la personne d'Édith Cresson.

Tagada Jones ou Lofofora ?

S : Tagada Jones pour avoir réussi à faire du punk engagé avec des paroles comme «Lalaa

lalalaaa lalolalaulalalalalaaaaa».

D : Choix cornélien sachant que le premier a engendré les fraises éponymes et le second un merveilleux anagramme de Conforama pour un bègue dyslexique. Mais si je devais vraiment choisir je prendrais une cafetière à grains parce qu'elle restitue mieux les arômes tout en conservant la robustesse.

MetallicA ou Rammstein ?

S : MetallicA, ma madeleine de Proust. Quand j'ai un coup de mou, un live de leur titre «Whiplash» et ça repart.

D : Masters of Mutter.

René la taupe ou Jordy ?

S : N'importe quel animal ayant un prénom de Grand-père a toute ma sympathie.

D : René la taupe est devenu millionnaire en



un seul titre polémique qui défend des valeurs maigrophobes, et Jordy a tout perdu à cause de parents oseillophiles. Du coup je prends Ken le survivant pour son image saine d'homme qui fait de l'exercice tout en faisant exploser les gens qui l'importunent dans un somptueux rouge-en-ciel.

Slayer ou Motorhead ?

S : Motorhead ! Parce que le reportage sur Lemmy il m'a fait pleurer. Une légende qui dit à chaque fin de concert «Don't forget us we are Motorhead and we play Rock n Roll» ça dit tout sur notre métier.

D : Lemmy Araya.

Chanson ou sketch ?

D : Les Princesses Leya allient les deux mieux qu'une mayonnaise maison. Vous devriez y jeter une oreille. Puis un bras, une jambe gauche, acheter une ficelle de poids neutre et en faire le plus beau des cerfs-volants.

S : Pareil, sauf qu'avec la ficelle j'aurais proposé un rôti.

Ricky Gervais ou Ricky Martin ?

S : Ricky Gervais, en grande partie à cause de son physique attractif.

D : Je préfère le rire à la danse et au chant espagnol. Du coup je dirais Ricky Gervais dans les pantalons moulants de Ricky Martin.

Acteur ou chanteur ?

S : Acteur. Chanteur, c'est l'angoisse, je joue ce rôle pour le show des Princesses Leya, mais la vérité c'est que je déteste chanter, j'y arrive seulement parce que c'est un personnage et une parodie.

D : J'aime les deux. Je suis les deux. 1 + 1 = deux. Aliens c'est Alien 2.

Hair ou Starmania ?

S : Starmania pour le script (précurseur et visionnaire) et Hair pour les chansons.

D : Tout ce qui a des cheveux aura ma préférence.

S : ...

Humour calembour ou humour absurde ?

S : Dans les deux cas, l'important c'est «Comment c'est fait» et «A quel moment c'est fait» et «Avec qui c'est fait». L'humour ça ressemble au sexe anal, ça divise. La tendance actuelle est de dire «Les jeux de mots c'est ringard». Ce qui est pas tout à fait faux, mais j'aurais toujours plus de respect pour les gens qui comprennent les jeux de mots que pour ceux qui disent «J'ai pas compris» ça m'empêche pas d'apprécier Dedo

D : J'aime pas les calembours et je voue un culte à l'humour absurde. Aussi par déduction, vous l'aurez compris, je choisis la couleur vert pomme.

Sabrina ou Jain ?

S : Jain ! C'est autour de notre cover de «Makeba» que nous avons conçu la première version du show Princesses Leya.

D : Sabrinsteinkeba.

Passe-Partout ou Mimie Mathy ?

S : On résout rien en claquant des doigts, par contre avec un trousseau clefs on ouvre des portes. Tu vois ce que je veux dire.

D : Je ne me permettrai pas de faire des blagues sur les aveugles.

«Ustensiles» ou «Ouais ouais ouais» ?

S : Dur, mais je vais dire «Ustensiles», c'est un bonheur de chanter «C'est cool d'avoir des pouces».

D : Je trouve que «Ouais ouais ouais» est trop compliqué à retenir donc «Ustensiles».

Capuche ou cagoule jazz ?

S : Faisais-tu un AVC pendant la question ? Je vais répondre Cagoule Jazz et réfléchir à quoi ça pourrait ressembler.

D : Carapuce pour toute la joie qu'il m'a apporté dans le jeu Pokémon.

Michael Ende ou Wolfgang Petersen ?

D : Je suis cinéphile depuis l'âge de 8 ans donc l'écrivain.

S : Il faut sauver le Film de Wolfgang ! L'imagi-

naire des enfants est enseveli sous les images Marvel, un peu de carton pâte bordel ! Rendez-nous l'imaginaire bout de ficelle ! J'ai entendu un gamin de 12 ans dire du premier Matrix «Ouais c'est un peu claqué les effets» mais... ! Mais !!!

Labyrinthe avec Bowie ou Dune avec Sting ?

D : Jim Henson a créé le Muppets Show et Dark Crystal, deux monuments de la marionnette. Ayant moi-même co-créé avec Yacine Belhousse «l'histoire racontée par des chaussettes» un programme où nous animons et incarnons également des marionnettes, j'irai vers Labyrinth qu'il a réalisé. Même si Dune est réalisé par David Lynch et qu'il reste pour moi le dernier grand créateur surréaliste vivant au cinéma.

S : Dune !!! Duuuuuune ! M'en fous des critiques !!! Ils avaient des armures en forme de gélatine royale goût caramel !

Les Simpson ou South Park ?

S : De 8 à 18 ans les Simpson puis j'ai découvert South Park et l'épisode de la Note Brune, ou le bruit marron.

D : Matt Groening Stone.

Escape game ou jeu de rôle sur table ?

S : Escape game, c'est une belle allégorie de la vie «Putain c'est la merde, le temps est compté comment je sors de la, fuck y a des cons dans mon équipe, merde j'aurais du bosser les maths, aaaaaaaaaaaaaah !»

D : J'ai pratiqué et je pratique encore beaucoup plus le JDR que les escape Games. Je vous conseille d'ailleurs de regarder l'émission «La bonne auberge» où j'ai eu la joie de participer à une des campagnes. Et aussi de manger léger le soir pour éviter le stockage des lipides.

Naître ou renaître ? Telle est la question.

S : Renaître est plus facile, ça m'arrive dès que je termine une discussion non souhaitée avec un abruti.

D : Sourire, vomir, c'est tout.

Padmé Amidala ou Rey Skywalker ?

D : Oh vous savez moi je suis pas trop Star Trek.

S : Padmé. Nathalie. Princesse. Oui je suis culcul !

Star Wars IV ou Star Wars V ?

S : Episode V. Le plus actuel : l'empire gagne.

D : Mais personne ne peut s'asseoir à la table de L'Empire contre-attaque !

Jésus ou Gabriel Jésus ?

S : Je ne les connais pas très bien, je sais juste qu'y en a un qui fait hurler les foules et l'autre crier les connes.

D : Je vais choisir Jésus parce que même si Gabriel est bon il pourra pas mettre autant de miraculeuses lucarnes.

Scatologie ou scientologie ?

S : Je connais aucune blague sur les scientologues, alors que sur les scatos. «A un diner scato, évitez de dire que votre plat manque de sel» ce genre de chose.

D : Les deux reposent beaucoup trop sur du caca pour que je m'y intéresse.

Jim Morrison ou Kurt Cobain ?

D : Je vous ai déjà dit que j'y connais rien à Star Trek.

S : Kurt. «Territorial pissings» m'aide souvent à

me calmer.

Corona ou Heineken ?

D : Heineken parce que maintenant je déteste tout ce qui commence par Corona.

S : Si c'est rapport à un jeu de mot, c'est lamentable.

Concert assis ou concert en stream ?

S : Le stream c'est la tristesse absolu. On veut de la vie, des gens, pas des cerveaux limité à 4 minutes d'attentions.

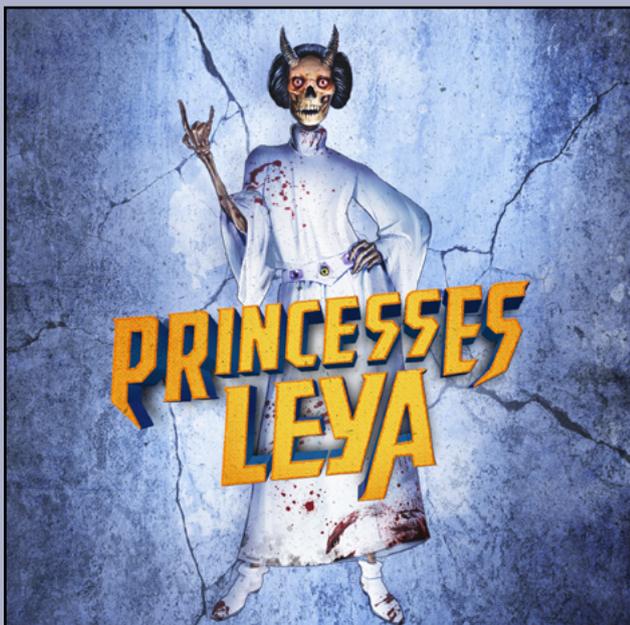
D : Avec les Princesses on a choisi la formule assise parce qu'on a besoin d'importuner des gens avec notre sueur pour être vraiment heureux de jouer. Pas de déo pour les braves.

Merci à Schoumsky et Dedo, merci aussi aux autres Princesses Leya même si comme d'habitude ils ont surtout fait de la figuration, merci aussi à Elodie et l'Agence Singularités.

■ Oli

Photos : Laura Gilli





PRINCESSES LEYA

L'HISTOIRE SANS FOND

[Autoproduction]

Quand deux humoristes amateurs de métal se rencontrent et décident de monter un projet ensemble, ça part dans tous les sens et ça peut donner Princesses Leya. Oui, il va y avoir de la pop culture en référence et des jeux de mots pourris à foison. Les auteurs principaux, tu les as certainement déjà vus et entendus car c'est Dedo (métalleux de service au Jamel Comedy Club, acteur dans des clips de Rufus Bellefleur ou Psykup...) et Antoine Schoumsky (qui en plus de chanter joue de la guitare et avant ça, il est aussi acteur, humoriste, doubleur, scénariste...). Concrétisant leurs idées les plus sauvages en 2018, leur comédie métal musicale se monte comme une tente igloo où pour assurer le chauffage la bassiste poétesse Cléo (Cléo Marie) et le moissonneur batteur Xavier viennent assurer les fondations rythmiques. Leur premier album ose sortir sous le nom de L'histoire sans fond parce que Atreyu était déjà pris et qu'au fond ils ne sont pas si bêtes, c'est à la fois des chansons qui se chantent comme des blagues où la parodie n'est jamais très loin (en effet, difficile de ne pas citer Ultra Vomit) et des sketches avec un petit fond musical où le sérieux est parfois inexistant (difficile du coup de ne pas citer Ultra Vomit en concert).

Comment faire une chronique de ce joyeux bordel ? C'est une vraie question parce que ça risque de spoiler et une blague divulgachée, c'est beaucoup moins marrant, du coup, je peux éviter de

dissenter sur les sketches mais ça mettrait de côté la moitié de l'opus et ce serait dommage car c'est carrément bien intégré au tout et quand on ferme les yeux, on voit le spectacle comme si on était dans une vraie salle de ... spectacle. Alors, pour les plus jeunes, une «salle de spectacle», c'est un endroit où des gens qui ne se connaissent pas forcément venaient (souvent en payant leur place) pour voir et écouter une représentation organisée par un petit (ou des fois grand) groupe de personnes (qui souvent étaient payé pour ça), il y avait une scène surélevée, des lumières, des baffles, c'était un peu comme un film mais en vrai, une expérience de fou. Comme les Princesses Leya ont commencé leurs aventures avec un show, ils ont pris l'habitude de narrer des histoires, ils nous emmènent dans la leur qui a plus de queue que de tête (oui, ça sent un peu la poussée d'hormone adolescente juste sous la ceinture que la réflexion nietzschéenne sur le naturalisme) et où l'on croise une belle brochette de personnages et de lieux tout aussi improbables que sujets à déconade (une bibliothèque des chansons du rock, un utérus, un bar à cocktail, le temple d'un Eric Cartman poète...). Et avec tout ça, on a des vrais morceaux de musique. Enfin presque, car c'est souvent fortement inspirés de trucs existants voire même carrément des reprises version métal de quelques hits de l'été (le fantastique «Makeba» de Jain, un exceptionnel «Balls balls» sauce Rammstein qui fait écho au «Boys boys boys» de Sabrina, le touchant «Single lady killer» qui doit plus à Machine Head et Meshuggah qu'à Beyoncé...), ce sont ces plages garnies de références qui font la différence, les autres étant «bien mais pas top» (pour citer le culte reportage biographique du commissaire Bialès).

Histoire d'en finir (quand même), si tu aimes le culte, Star Wars, Ultra Vomit, les calembours, la reine, les poils, Brassens, la polka, la vodka, le papier peint intissé, le gel hydroalcoolique anonyme, Jimi Hendrix, les moustaches, l'ébénisterie, les chattes angora, le chanvre et le Kamoulox, tu risques d'apprécier cet album.

■ Oli



DANS L'OMBRE : MATHIEU KABI

MATHIEU KABI, ÉGALEMENT CONNU SOUS LE FLATTEUR SOBRIQUET DE JEAN-LOOSE, EST UN MUSICIEN ACCOMPLI (LA QUALITÉ DES ALBUM DE THE REBEL ASSHOLES SUFFIT À CONVAINCRE) MAIS C'EST AUSSI UN TALENTUEUX INGÉNIEUR DU SON, AUSSI BIEN EN LIVE QU'EN STUDIO. LUMIÈRE SUR UN ARTISTE ET UN TECHNICIEN AUSSI BAVARD QUE SYMPATHIQUE !

Quelle est ta formation ?

Je vais essayer de la faire courte ! J'ai été un très bon élève jusqu'à la 4ème où j'ai commencé à jouer de la gratte et faire des démos K7 dans le garage d'un pote de classe, j'ai rencontré mon pote Jean-Rem en prenant des cours de guitare à cette époque d'ailleurs. Passage en seconde où j'ai rencontré tous les potes avec qui on a monté Mighty Worm quelques années plus tard. Je faisais le mur pour faire du skateboard la nuit, un paquet de demi-jour-

nées d'absence, ils m'ont fait comprendre au bahut que le lycée n'était pas pour moi ! Sale gosse, mais gentil ! [rires]

Ensuite 4 années d'apprentissage pour passer un bac pro électrotechnique, 2 ans de taf merdique en intérim, un niveau BTS à l'afpa, un an de nuit à la Peugeot, c'était l'enfer. Re 2 ans de taf merdique en intérim et un dernier boss totalement ignoble avec qui je vais grave me prendre la tête, downgrade de poste, et coup de bol le même jour, lors d'un coup de fil au



Chef (Productions de l'impossible), celui-ci me dit qu'un poste de régisseur son se libère à La Poudrière de Belfort. Je postule, je suis pris, je revis !!!

C'était dur de faire plus court...

Quel est ton métier ?

Actuellement je suis régisseur et ingé son en live et en studio. Pendant mes déboires dans le monde de l'industrie, on a monté un groupe : Chocky Meadow, puis un autre The Rebel Assholes, créé une asso : Mighty Worm, orga DIY de concerts, montage de sonos louées pour les concerts sans savoir comment ça fonctionne (Système D), curiosité avec les ingés sons dans les vrais salles de concerts qui me laisseront toucher les boutons assez rapidement. Bref, je suis un pur autodidacte !

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Il y a eu The Rebel Assholes qui a été une super aventure et qui a duré 15 ans pour moi. J'ai

arrêté fin 2017 pour diverses raisons, mais j'en garderai des souvenirs inoubliables, dont la tournée en Europe de 3 semaines avec les patrons des Burning Heads. Humainement, je ne vois pas ce qui aurait pu m'apporter plus. Tous ces visages croisés, ces fous rires, prises de têtes aussi parfois, mais ça, on est d'accord que ça fait grandir ! Tous ces gens géniaux que je ne vois plus aussi souvent qu'avant, mais qu'il m'arrive de recroiser en taffant. Bref, La vie, la vraie !

Vu qu'en ce moment c'est encore un peu la fin du monde, heureusement que j'ai mon studio et que j'arrive à m'épanouir comme ça. C'est un studio associatif qui ne permet pas vraiment de bouffer, mais c'est une belle aventure qui dure depuis 10 ans. En gros, je préfère bosser peu mais avec des gens et des projets qui m'intéressent. L'argent gagné ici est réinjecté dans l'achat de matos, la maintenance et divers aménagement, travaux.. etc..

J'en profite en ce moment pour faire de la zic avec des potes avec qui je n'avais jamais trop



eu l'occasion de jouer. Compos, covers, petits clips.. Et ça fait du bien de changer de ses habitudes, de jouer, chanter d'autres styles de musique ! L'échappatoire face à la morosité ambiante du moment !

Pour finir, ce qui me fait croûter c'est le boulot en tant qu'intermittent. Je suis ingé son dans les Smacs du coin, je taffe pas mal pour le Moloco à Audincourt par exemple, je fais des régies son pour certains théâtres et de mai à septembre, quelques prestas et festivals comme la Régie générale depuis 13 ans sur la scène de la Loggia aux Eurocks, Régie retour grande scène au Chien à Plumes et festival Pop'Corn en 2019...

Ca rapporte ?

Grave, d'ailleurs j'ai une villa de luxe au bord du Lac Léman en Suisse où j'ai caché tout mon fric ! Tu viens ? [rires]

Plus sérieusement, j'ai régulièrement du boulot, mes différents employeurs me font confiance donc je n'ai jamais trop galéré pour «faire mes heures» et pérenniser mon statut depuis 11 ans. Je vis modestement et je suis un bon vivant, donc après avoir payé mes

factures, remboursé les crédits, etc, il ne me reste pas grand-chose à mettre de côté, mais bon, on n'a qu'une vie non ? Et on ne sait pas de quoi demain sera fait !

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

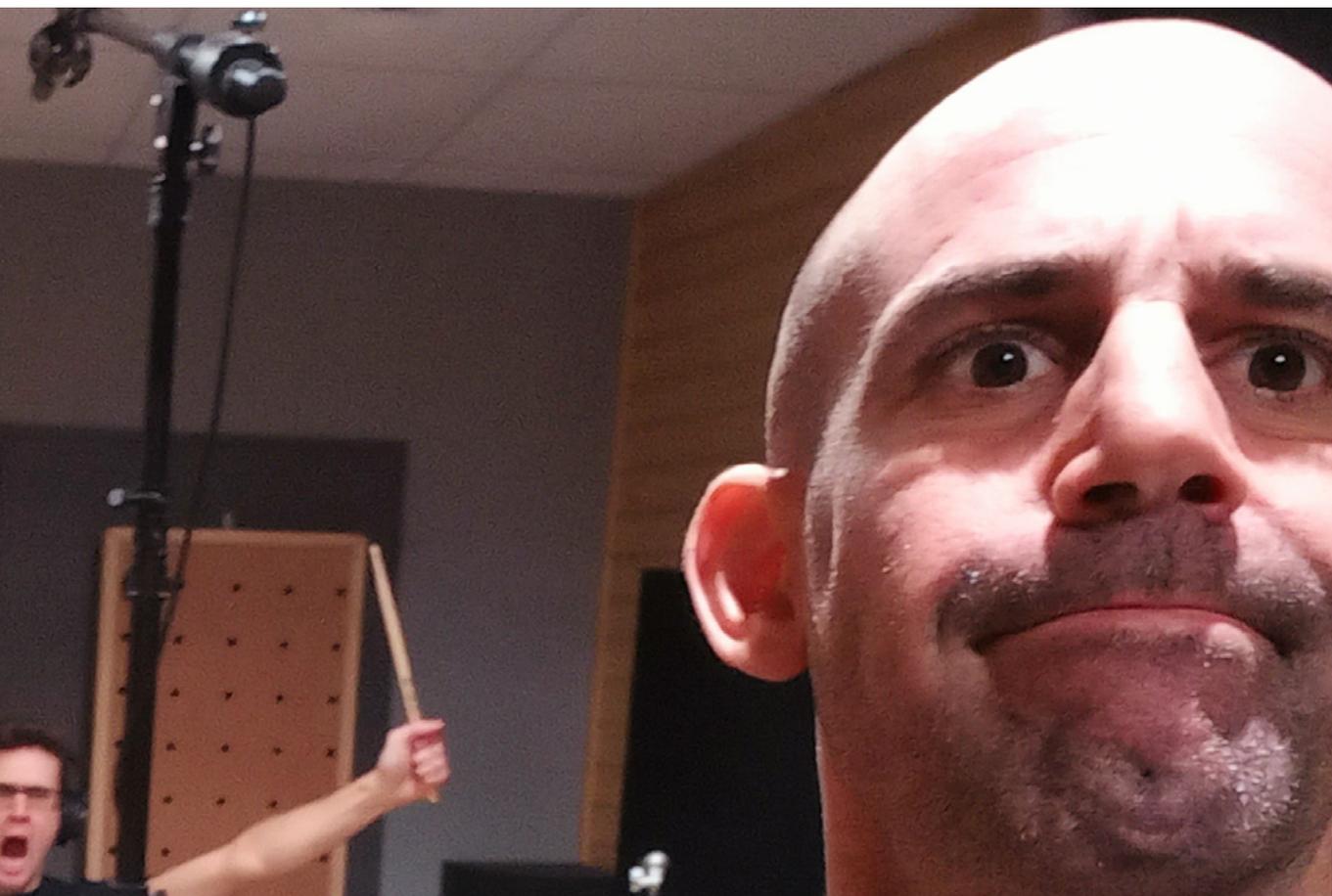
Je crois que j'ai déjà répondu dans les lignes précédentes ! Oups, my bad...

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Alors oui, le remplacement au pied levé du groupe Trash Talk aux Eurocks 2013. Je bossais en régie sur la scène, le groupe a loupé son avion, mon pote Kem, programmateur du festival, m'appelle, me demande si on est chaud pour les remplacer ! 3 coups de fil, Jean-Rem débarque de Suisse, Nico de Strasbourg, Vava était sur place, pas de répètes depuis quelques semaines, mais quelques dates dans les pattes 15 jours avant, line-check rapidos et Hop ! Concert génial entre Skip The Use et The Smashing Pumpkins qui jouaient sur la grande scène en face !

Ton coup de coeur musical du moment ?

Niveau Punk-Rock au sens large du terme,



j'ai découvert le groupe Teenage Wrist, merci Ricklette, dont je kiffe l'album Dazed, et le dernier album de The Eternal Youth, pour rester local !

Sinon, je fais pas mal de zik avec mon pote Lionel Beuque (ex-Welcome To Julian), deux générations. Il me fait découvrir pas mal de groupes que je connaissais, mais très peu, et qui sont hypers chouettes, notamment Teenage Fan Club, Pavement. Stuck in the 90's le manos !

Es-tu accro au web ?

Pas vraiment, je suis obligé de suivre un minimum les réseaux sociaux par rapport à l'activité du Indie Ear Studio, et je poste régulièrement les morceaux que je fais avec les potes comme le projet avec mon pote sonologue Fred Hug (ex-Zatokrev - The Bradley's), les différentes covers que l'on fait avec Lionel et d'autres p'tits gars cools du coin... Bref, tu remarqueras qu'il y a très peu de conneries ou de photos de chats sur mes internets !

Si tu veux mon avis, le web devient un putain de poison, et le problème, c'est qu'il est, et restera fixé à jamais dans nos gènes. Je me pré-

serve le plus possible ! J'ai un peu peur pour les nouvelles générations par rapport à ça et l'évolution malsaine du rapport à l'autre... Sans faire mon vieux con hein !

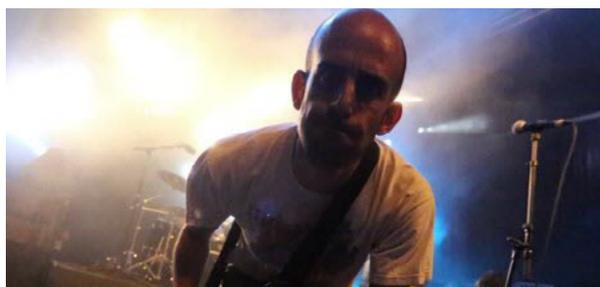
A part le rock, tu as d'autres passions ?

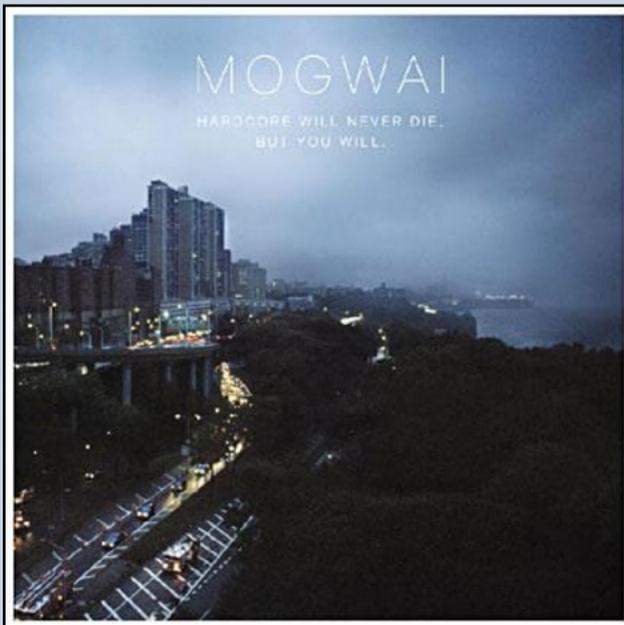
Les voyages, les belles randos, les beaux paysages, la bouffe, les ballades en forêt, les week-ends entre potes à refaire le monde et à faire des blagues qu'on ne peut plus raconter en public. Plein !

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Toujours chauve, toujours en forme je l'espère, et toujours en train de faire de la zik !!!

■ Team W-Fenec





MOGWAI

HARDCORE WILL NEVER DIE BUT YOU WILL

(Pias)

Au premier regard, le nouveau Mogwai fascine. L'atmosphère urbaine qui se dégage de son artwork, les couleurs, l'angle de la prise de vue, il y a là quelque chose d'assez inexplicable, une beauté glacée et fascinante qui laisse à penser que le groupe a d'ores et déjà réussi son coup. Lorsque «White noise», morceau inaugural de l'album débute, on sent les écossais complètement libérés de toute pression extérieure, de toute inhibition intérieure, l'éloignement géographique de ses membres qui vivent désormais à plusieurs centaines de kilomètres les uns des autres semblant avoir paradoxalement rapproché le groupe. Comme si cette difficulté «technique» inhérente à la distance avait fait l'effet d'un catalyseur sur le processus d'écriture des écossais, qui livrent ici un premier titre fabuleusement serein, léger et mélodique, affranchis d'un carcan «post-rock» dans lequel ils ont certainement du se sentir trop à l'étroit.

Lorsque vient le moment de passer à la suite, on se sent complètement en phase avec le groupe, qui dévoile alors des morceaux aux textures électroniques new-wave (le vocoder et les beats électrisants de «Mexican Grand Prix»), aux tentations rock grésillantes (un brin faciles) sur «Rano Pano», avant de revenir à ses premiers amours pour un post-rock tantôt diaphane tantôt massif («Death rays»), toujours vibrant. Un

tube plus tard avec le frondeur «San Pedro», véritable bombe à retardement en matière de rock salvateur à la mélodie en quête d'absolu et Mogwai de confirmer qu'avec cet Hardcore will never die, but You will, il est plus que jamais au sommet de son art, faisant à peu près tout ce qu'il veut avec une réussite quasi irréfutable et toujours cette aisance qui fait la marque des grands. Comme sur le très beau «Letters to the metro», une merveille contemplative au magnétisme envoûtant, ou «Too raging to cheers» petit bijou de sophistication post-rock et de mélancolie à fleur de peau.

Des morceaux toujours variés, quelques pépites comme à chaque fois avec eux, les Britanniques ont fait plutôt fort mais se sont aussi offerts quelques petits ratés avec le très quelconque «How to be a werewolf» ou un «George Square Thatcher death party» aux turgescences synthétiques un peu poussives malgré un final intense. Mais encore une fois le vocoder fait des ravages... Des moments de léger égarement rapidement compensés par un «You're Lionel Ritchie», joue la carte du Mogwai le plus pur, concluant l'album sur un morceau de post-rock tempétueux et massif, tout en déferlantes soniques et crescendo éruptifs. Classe, comme l'est du reste «Music for a forgotten future», une pièce de quelques vingt-trois minutes, figurant sur l'édition 2xCD de l'album. Une ode évanescence et sublime propice à l'évasion des sens, l'abandon de soi au coeur d'une oeuvre, sans doute l'une des plus belles réussites du groupe... qui ne figure donc pas sur l'édition standard du disque. Enième paradoxe de la part du groupe quand on se dit qu'avec avec un titre comme Hardcore will never die, but You will, les Ecossais facétieux se sont décidément amusés à brouiller les pistes pour mieux égarer, surprendre et enchainer leur auditoire.

■ Aurelio

W(ho's next)-FENECE

BAD RELIGION

GRAND SBAM

L'AMBULANCIER

PALO ALTO

SLEAZYZ

SNURFU

KROKODIL DENTAL PLAN

TALK SHOW HOST

DEMANDE A LA POUSSIERE

DEAD DEASIES

DEWOLFF

BRUME

JIRFIYA

AVATAR

WHEEL

...



BOU MAJIN, FAN DE MASS HYSTERIA FB/Armée des ombres

Je m'appelle Bou Majin. J'ai 38 ans et j'habite du côté de Colmar. Ma passion pour Mass Hysteria a débuté le jour où j'ai entendu leur deuxième album *Contraddiction* en février 1999. Ça a fait tilt tout de suite. Le premier concert du groupe auquel j'ai assisté remonte au 27 novembre 1999 au Noumatrouff de Mulhouse. A la fin du show, je me suis dit : «je veux faire pareil !». C'est à partir de là que je suis devenu fan du groupe.

Grâce à Mass Hysteria, la musique est devenue une véritable passion. Je suis d'ailleurs chanteur dans un groupe. J'ai une cinquantaine de pièces de «collection» dont un exemplaire K7

de *Contraddiction* et la première démo distribuée à l'époque dans les bars. Pendant de nombreuses années, je suis resté un fan «lambda», achetant les disques et assistant à de nombreux concerts. A la fin d'un show en 2012, un show assez rocambolesque et au cours duquel mon fils est monté sur scène et a pris un coup de basse de Vince au moment de la photo finale, je leur ai demandé l'autorisation de créer un groupe sur le réseau social Facebook. Un «groupe sur le groupe» sur lequel les fans partageraient leurs vidéos ou leurs photos et discuteraient de leur intérêt ou leur passion pour MH, avec un seul mot d'ordre : ne parler que de Mass Hysteria. C'est ainsi que le 4 avril 2013 est créée L'Armée des Ombres. Tout a commencé avec une centaine de membres... dont beaucoup de mes potes ! Je parlais de L'Armée des Ombres à chaque fois que j'allais à un concert. Par le bouche à oreille, nous nous sommes retrouvés 400, puis MH a publié un post à propos de l'Armée sur sa page Facebook officielle. Ça a clairement boosté l'audience et j'ai passé des jours à accepter de nouveaux membres sur la page de L'Armée. Nous nous sommes

vite retrouvés plus de 1000 ! J'avais du mal à le croire. De plus en plus de membres s'abonnaient à la page et j'avais clairement besoin d'aide pour la gérer. Nico, Mikl, Celine, Valou, Maude, Laure, Julien sont depuis à mes côtés pour gérer le groupe avec ses 4.600 membres. Sans eux, ça n'aurait pas été possible et je profite de cette tribune pour les remercier. Je remercie également les membres actifs de la page : c'est grâce à eux qu'elle vit !

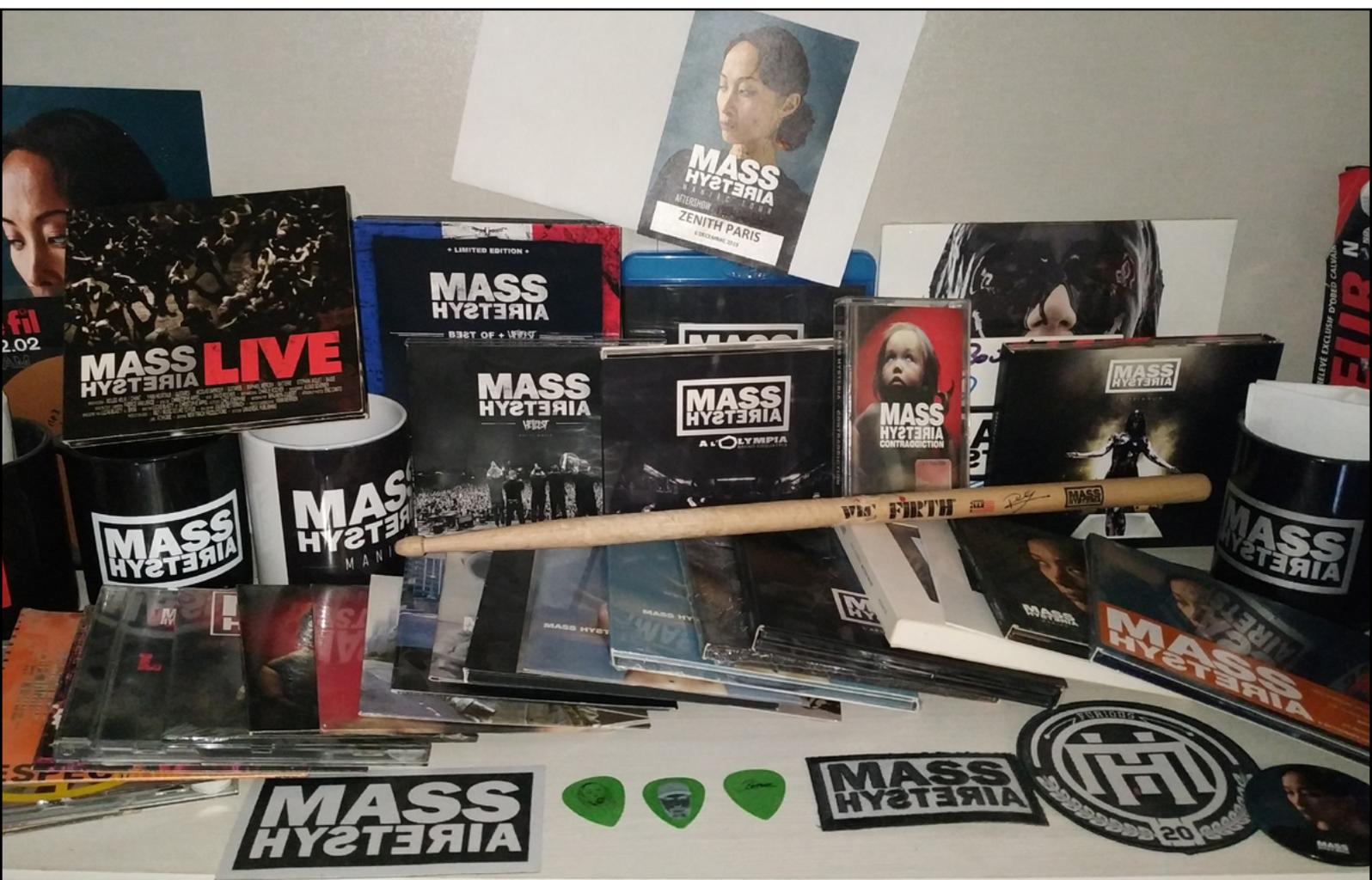
Mass Hysteria et Mehdi, manager et boss du label Vercord, nous soutiennent beaucoup. Ils passent de temps en temps «incognito» sur le groupe, et répondent présents à nos sollicitations. Il est même arrivé qu'avec leur collaboration, des rencontres avant concert (au cours desquelles des chanceux triés sur le volet pouvaient assister aux balances) puissent être organisées. Grâce à L'Armée des Ombres, j'ai pu rencontrer énormément de personnes lors des concerts qui aimaient Mass autant que moi. Dans toute la France, des membres se rencontrent avant les concerts au cours d'apéros organisés et partagent leur passion commune. J'en garde de magnifiques souvenirs, et en particulier la date du Zénith de Paris. La page permet également de se refiler des bons plans comme

pour la recherche de disques et de fringues. Et aux dires du groupe, l'Armée des Ombres lui a permis de prendre conscience, hors concerts, de l'intérêt d'un nombreux public .. on peut même dire un public nombreux !

Difficile pour moi de choisir un seul souvenir parmi tous ceux que j'ai pu partager «intimement» avec Mass Hysteria, alors en voici trois ! Des souvenirs de concerts déjà, quand Mouss a fait sauter mon fils Joan dans le public pour faire son premier slam à cinq ans et demi, et quand, pour la première fois, je me suis retrouvé sur scène pour chanter «Furia» avec eux. Souvenir discographique également, quand j'ai vu mon nom ainsi que la mention de l'Armée des Ombres dans les remerciements de l'album Maniac. J'en ai plein d'autres ... ça prendrait des heures.

Si j'avais un souhait à faire à propos du groupe, ce serait de pouvoir faire sa première partie avec mon groupe Core Poration. Un jour peut-être... Je terminerai cette tribune avec un extrait d'un texte de MH : «Soudez-vous un bloc amical, dense, solide et sans égal». Et n'oubliez pas «C'est plus que du métal».

■ Bou Majin





0321